This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Soo 3695.23

Harvard College
Library

FROM THE FUND BEQUEATHED BY
Archibald Cary Coolidge
Class of 1887
PROFESSOR OF HISTORY
1908–1928
DIRECTOR OF THE UNIVERSITY LIBRARY
1910–1928

G. L. Melville $5.00
from the Author

126

ROLANDI,
FOR.N BOOK.S
LONDON.

ÉTUDES

HISTORIQUES ET MORALES

SUR LES PRISONS

DU DÉPARTEMENT DE LA SEINE

ET DE LA VILLE DE LONDRES

PAR

A. REGNAULT

BIBLIOTHÉCAIRE ARCHIVISTE HONORAIRE DU CONSEIL D'ÉTAT
MEMBRE DE L'ACADÉMIE DE LYON
AUTEUR D'UNE HISTOIRE DU CONSEIL D'ÉTAT, D'UN VOYAGE EN ORIENT
(GRÈCE-TURQUIE-ÉGYPTE), DE NOTICES HISTORIQUES SUR MOSCOU ET
SAINT-PÉTERSBOURG, DES APHORISMES EN LATIN ET EN FRANÇAIS
DU DROIT ADMINISTRATIF.
TRADUCTEUR EN VERS FRANÇAIS DES CHEFS-D'ŒUVRE DE LORD BYRON

PARIS

GUILLAUMIN ET Cie, ÉDITEURS

De la Collection des principaux Économistes, du Journal des Économistes,
du Dictionnaire de l'Économie politique,
du Dictionnaire universel du Commerce et de la navigation, etc.

Rue Richelieu, 14

1877

Soc3695.23

HARVARD COLLEGE LIBRARY
COOLIDGE FUND

JAN 3 1942

PRÉFACE

Les systèmes pénitentiaires ont abondé en tous les temps et particulièrement dans ce siècle de progrès. Les tentatives de réforme, les essais les plus consciencieux par des hommes d'expérience pratique ont été faits et ont produit avec beaucoup de bien, des noms considérables de philanthropes, de fondateurs, écrivains et légistes auteurs de livres ou traités sur les prisons, ceux des Charles Lucas, autrefois Inspecteur des prisons [1], des Moreau Christophe, des Victor Foucher.

1. M. Charles Lucas, membre de l'Institut, l'écrivain le plus éclairé et le plus autorisé sur le système pénitentiaire, écrit en faveur du travail dans les prisons, comme un droit et un devoir que l'administration ne saurait refuser sans s'opposer au progrès de la civilisation. Mais il combat justement l'agglomération du travail commun entre les détenus, comme la source d'un grand mal moral et de la propagation

Mais le succès a-t-il répondu aux efforts? Le condamné dans la prison a-t-il été dompté, a-t-il été humanisé, adouci? En est-il sorti meilleur, et a-t-il cessé, en rentrant dans la société, d'être en guerre avec elle?

Mes visites successives des prisons du département de la Seine et de Londres, faites dans un but purement bénévole, philanthropique ou religieux, m'ont amené d'abord à juger impartialement les *prévenus* en France et en Angleterre.

Le prévenu devant la justice française, faute de l'*habeas corpus*, est exposé à une captivité prolongée et arbitraire. J'ai reconnu au contraire que le prévenu anglais jouit de l'*habeas corpus*, c'est-à-dire, est libéré après trois jours d'instruction, s'il est reconnu innocent, et *remandé*, s'il est présumé coupable.

J'ai en outre constaté qu'une fois condamné

du crime. Il signale entre autres prisons, celle de Clairvaux, avec ses 1,727 détenus; celle de Fontevrault, avec ses 1,737; Nîmes, avec 1,314. Cette agglomération de population vicieuse et corrompue, empêche naturellement le système pénitentiaire de s'améliorer, et tandis que beaucoup de petites prisons sont très-coûteuses et impuissantes à corriger le mal, celles d'une grande étendue en sont un sérieux et réel.

celui-ci est trop durement et inhumainement puni par la servitude pénale qui est de trois ans et plus.

A Paris, dans mes visites des huit prisons de la Seine, j'ai trouvé que le condamné subit un traitement trop doux en genéral; qu'il n'a pas l'esprit ou les mains assez occupés; que l'éducation intellectuelle, morale et religieuse y est négligée ou lui manque, et que les communications des détenus entre eux, comme je l'ai vu dernièrement pendant la récréation aux Madelonnettes, peuvent être dangereuses à un degré suprême. Il me paraissait alors, que sans les assujétir à l'isolement de la cellule, la promenade circulaire, un à un, serait très-désirable, telle que je l'ai vue à Montpellier et partout en Angleterre.

La revue des prisons dans les deux pays m'autorise donc et m'encourage à conclure cette courte préface par quelques mots que m'ont suggérés mon expérience et la cause de l'humanité, en me hâtant de dire que mon œuvre bien modeste n'est pas un traité mais un simple récit.

Le grand secret de l'amélioration pénitentiaire serait de découvrir un philanthrope animé de l'amour de ses semblables, lequel entrerait dans

les prisons, s'entretiendrait familièrement avec le condamné, chercherait à le dompter, à l'adoucir par une bonne parole, à le convaincre par la persuasion, à gagner son cœur par l'affection et l'espérance, à l'éclairer par la lecture de la Bible, à la laisser entre ses mains, enfin, comme il a été fait par celle dont la vie est esquissée à la fin de ce volume, à rendre bon le méchant qui souvent l'est moins par sa nature que par le crime des circonstances.

DESCRIPTION

ANECDOTIQUE

DES PRISONS

DU DÉPARTEMENT DE LA SEINE ET DE LONDRES

Au sortir des maisons de détention de Stockholm et de Christiania, explorées par moi dans leurs détails les plus minutienx en 1870, je reportais un coup d'œil rétrospectif sur les prisons du département de la Seine que j'avais visitées dix années auparavant et sur quelques prisons de l'Angleterre.

Je me rappelais même cette épigraphe de Platon associée à mes impressions :

« Parmi les bienfaits accordés aux hommes, ce « n'est pas le moindre que celui du pouvoir civil « *répressif et vengeur* donné aux pasteurs de peu- « ples, comme le dirait Homère, sans lequel le « genre humain se détruirait par une guerre réci- « proque. »

J'y ajoutais mes propres réflexions. Le temps n'est plus, me disais-je, où l'homme souffrait la tyrannie qui l'écrasait et, tyran lui-même, persécutait l'innocence et le génie. Grâce aux lumières du christianisme civilisateur, les instruments du despotisme et de l'inquisition ont été brisés, ou ne sont plus que d'affreuses reliques [1] laissées en quelques lieux pour faire exécrer les monstres qui s'en servaient, et les offrir comme des gages croulants et des vestiges vermoulus aux descendants de ces bourreaux désarmés. Les forteresses avec leurs prisons, leurs cages de fer, sont tombées; les cachots humides et obscurs, les basses-fosses, les oubliettes où on laissait mourir de faim, si on ne les tuait pas, les prisonniers, les apanages atroces de la justice humaine, sont disparus. Le coupable n'a plus à craindre le juge; il ne doit compte de sa vie qu'à Dieu d'abord et à la justice. La société respire avec sécurité et a cessé de frémir à chaque pas qu'elle faisait devant ces nombreux et sombres édifices qui pèsent encore sur les voies publiques de quelques capitales de l'Europe [2].

Jusqu'à Louis XIV, chaque juridiction, chaque

1. Comme à Ratisbonne et Nuremberg où elles me furent exposées en détail.

2. Coldbath à Londres et certaines prisons d'Italie d'où le détenu laisse pendre une corde et un panier pour y mendier l'aumône du passant qui l'y dépose et s'en éloigne avec dégoût.

monastère avait sa prison. Le condamné y était souvent jeté par un caprice ou une vengeance et en était retiré par un bon plaisir. Ah! si les murs de ces repaires avaient pu parler tant qu'ils furent debout, que de douleurs, que de cris de désespoir et d'angoisse ils eussent trahis! Combien d'Ugolins murés par des Ruggieri, eussent été indiqués au vers vengeur du Dante!

La célèbre prison de la Bastille [1] où quatre squelettes humains furent découverts enchaînés en 1789, l'ère de la délivrance, dominait de sa masse immense et des vastes contours de son tortueux labyrinthe, toutes les autres prisons ses filles. C'était la prison d'État sur laquelle se modifiaient celles qui appartiennent à des juridictions secondaires. Elles s'appelaient par une cruelle ironie des Vade in Pace, c'est-à-dire, qu'en y entrant, on disait un éternel adieu au monde.

> « Lasciate ogni speranza
> Voi, ch'entrate [2]. »

Aujourd'hui ce n'est qu'après une culpabilité bien constatée et une condamnation régulière que l'homme frappé est séparé de la société dont il est

1. Le musée si curieux de Boulogne possède une clé de ses cachots avec son boulet où quelques détails sur un prisonnier ont été écrits par un geôlier allemand.
2. Dante, Canto III, 3e strophe.

un membre dangereux; un membre vicié doit être retranché du corps. Après une servitude pénale, celle de trois années en Angleterre, il peut se rattacher à ce corps s'il n'est pas lépreux ou gangrené, mais en ce cas il est amputé comme un organe inutile et nuisible. Toutefois, auparavant, l'œil de lynx de l'impartiale justice n'a négligé ni un fétu, ni une paille, ni une apparence infinitésimale susceptible de sauver le prévenu. Car elle lutte contre une plus forte partie, la science de la police de sûreté qui a l'avance sur elle, qui, du milieu de sa toile tissue en réseau, comme l'araignée tombe sur sa proie. A l'un des fils de cette chaîne d'acier inextricable, est déjà attachée la cloche qui doit sonner pour la dernière aurore du condamné. Mais si une lueur d'innocence apparaît au juge, avec quel bonheur il la saisit pour sauver le malheureux dont la vie est suspendue à un fil, pour l'innocenter lui-même en épargnant l'homme dont il tenait la destinée! Quelle responsabilité pour ce juge appelé à prononcer la sentence! Quelle joie s'il a été sauveur! Mais quelle tristesse s'il est même un juste bourreau!

L'un des pays où la justice ne s'exerce pas impunément, c'est l'Irlande. Un magistrat anglais y avait été nommé juge. Avant de partir il reçut une menace de mort écrite avec le sang. Il se récusa.

Un shériff me disait à Dublin : « Je suis informé que demain un duel doit avoir lieu aux « portes de la ville. Mais je n'interviendrai point. » Pendant que je conversais avec ce magistrat muni de ses insignes, une très-ample chaîne dorée, une femme vulgivague m'escamota mon mouchoir. Son audace et son adresse avaient déjoué la vigilance du shériff et la mienne.

DÉPOT DE POLICE

Le dépôt de la police parisienne qui est, avec la Conciergerie, contigu au Palais de Justice, est le premier arsenal et comme le laboratoire où fermente et déborde l'écume de la grande Cité. De là elle se répand par mille canaux de ses divers bassins dans les docks pénitentiaires où elle s'arrête et s'épure si la stagnation ne l'a pas fait croupir. Au fond des cours de la préfecture, dans la 3e, on lisait le mot *dépôt* inscrit au-dessus de la porte. Je frappai ; l'on ouvrit, j'entrai et, devant ma carte, le verrou referma immédiatement sur moi la porte d'airain. Je fus introduit par un *cerbère* dont les yeux flamboyants m'indiquèrent la direction que je devais prendre. Je donne à ce gardien, ce Janitor, un nom expressif mais sans une hyperbole ironique. Car le dépôt se compose d'une

population impossible à contenir dans l'ordre sans un dragon ou un cerbère à plusieurs têtes.

Ici, au lieu de la tristesse et du silence morose de la prison suédoise, je trouvai des voix de menace et de commandement. A mon entrée, un peloton de femmes rangées deux à deux allait défiler vers les juridictions qui devaient fixer leur sort : la prévention ou la liberté. Car le dépôt n'est qu'un réceptacle provisoire ainsi que son nom l'annonce et que me l'expliqua lui-même, dans tous ses détails, le directeur chef de cette justice de première instance.

Il me démontra avec une extrême complaisance et une grande clarté la nature et les attributions complexes et multiples du dépôt d'une date récente, lequel rend d'importants services. C'est l'asile provisoire de la vieillesse vagabonde, et de l'enfance orpheline qui, si elle n'est réclamée, passe à l'assistance publique. C'est, d'ailleurs, le bassin où se déversent les égoûts de la ville. Il reçoit le voleur pris en flagrant délit, ou même soupçonné ; la jeune femme insoumise, qui provoque dans la rue l'homme qu'elle ne connaît pas et qui ne lui répond point ; la fille publique soumise inscrite à la police, et qui a franchi la limite de la circonscription assignée à l'exercice de son métier ou l'heure fixée aux Vénus vulgivagues ; le dépôt s'empare aussi de l'aliéné qui se jette comme

une bête furieuse sur le passant inoffensif; enfin il aspire à lui, comme la machine pneumatique, tout ce qui sur la voie publique vague, mendie, a faim et souffre; tout ce qui exploite, insulte ou blesse au dehors; en trois mots, la douleur, l'infirmité, le crime [1].

« Conduisez monsieur, dit le directeur au brigadier cicerone, dans toutes les divisions de l'établissement, et répondez à chacune de ses questions. » J'allais donc être initié aux mystères les plus intimes de la prison dépositaire. Je montai au premier étage où l'on m'ouvrit la porte toujours verrouillée de la salle des hommes les plus infimes rangés autant que possible par catégories de vagabonds, de voleurs, de mendiants, fixés à une place qu'ils ne quittent point. « Cette salle, dis-je à mon guide, est-elle suffisante et répond-elle à tous les besoins des détenus? — Elle a strictement ce qu'il faut pour la vie animale, et dispense de tout dérangement au dehors. Chaque détenu couche habillé sur ces lits qui se dressent et se plient à volonté. Ces dispositions sont réduites à la plus simple et stricte expression, car le dépôt n'est qu'un passage à une autre maison fixe et régulière. »

Diogène le cynique s'y serait trouvé à l'aise.

1. Par exception, les grands criminels supposés ne sont pas, en général, envoyés au dépôt, mais à la prison temporaire de Mazas.

Toutefois il y eût regretté son soleil et son tonneau. La salle voisine de celle-ci contenait une classe d'hommes un peu mieux tenue matériellement; mais elle n'avait que des bois de lit où l'on se jetait avec ses vêtements.

A chaque étage près de l'escalier se trouvaient des conduits acoustiques auxquels étaient apostés les gardiens et correspondants à toutes les parties de l'établissement. Ses points les plus éloignés recevaient les sons les plus distincts qui tenaient les surveillants sur l'alerte. Quel était le plus captif, le surveillant ou le surveillé ?

Nous descendîmes au quartier des femmes dont la composition est assez mélangée, mais le plus possible homogène. On me montra les voleuses, les mendiantes, les insoumises, quelques-unes avec leurs enfants qui les suivent ou qu'elles portent. Dans un autre quartier dont justement on lavait les salles à grandes eaux et où l'on répandait le chlore en abondance, se tenaient les filles publiques en contravention, c'est-à-dire, qui n'avaient pas été visitées, ou qui avaient excédé l'heure de leur travail au dehors, ou franchi les bornes de leur territoire. Cette catégorie est la plus insouciante et la plus joyeuse du dépôt, parce qu'elle est la plus effrontée; et cependant, au milieu de ces Vénus impudiques, quelques-unes exercent cet at pour soutenir leur mère. L'une de ces créa-

tures déclarait même, avec un certain orgueil, qu'un magistrat, touché de son dévoûment filial, l'avait appelée une *fille vertueuse*.

Les femmes se couchent habillées sur les lits de bois d'où elles se lèvent le lendemain pour être interrogées au palais de justice où elles sont conduites en voitures cellulaires. — Nous passâmes de là aux cellules des détenus à la pistole [1], lesquelles en contiennent deux. Ils y sont plus doucement traités, ayant un lit véritable, dans une chambre réservée et séparée, qu'ils occupent moyennant 40 centimes par jour. Le brigadier m'ouvrit une cellule renfermant un jeune Français et un Anglais. Je fus frappé de cet accouplement de deux détenus appartenant à une nationalité différente, et qui ne s'entendaient nullement. Cette rencontre justifiait la mission générale du dépôt où l'on pratique l'hospitalité universelle de police de sûreté. Le détenu anglais éprouva quelque joie en trouvant des accents sympathiques dans sa langue, qui lui permettaient à son tour de m'expliquer la cause de sa présence dans ce séjour malencontreux. « Comment vous trouvez-vous

1. Il est probable que, dans l'origine, les détenus payaient une pistole ou dix francs pour acheter la douceur ou l'isolement de leur détention. Le régime de la pistole a été supprimé depuis le système cellulaire, excepté à St-Lazare où les cellules ne sont pas encore introduites.

« ici? dis-je à cet homme dont l'apparence tran-
« chait avec sa position quelque peu fausse. Vous
« paraissez un gentleman. — Oui, monsieur. Je
« revenais d'un voyage de Naples avec ma femme
« et mes trois enfants et j'étais descendu à l'hôtel
« d'Angleterre, lorsqu'hier au soir je fus arrêté par
« les sergents de ville qui prétendent m'avoir sur-
« pris en flagrant délit de vol. Je prouverais aisé-
« ment mon innocence, puisque le même jour
« j'avais touché à la banque de Rothschild une
« somme importante. Ma femme est allée chez le
« consul d'Angleterre et je l'attends à tout mo-
« ment. Je me nomme R... » En écoutant ce récit, je doutais de la vérité et ne pouvais admettre la méprise de la police française. Mais depuis j'ai eu l'occasion de reconnaître la trop grande précipitation de ses agents à l'égard de deux personnes aussi innocentes que moi, l'une M. H. secrétaire de la baronne *** mon amie intime, et l'autre riche marchand écossais qui m'accueillit dans sa demeure l'année dernière. Sur une fausse indication et une simple illusion d'apparence, ils furent tous deux arrêtés, incarcérés et indignement traités. La baronne allait intervenir pour M. H. mais celui-ci se récusa, autrement l'agent eût été cassé.

Nous entrâmes dans la salle des adultères. L'une était en conférence avec son avocat. C'était son mari même qui, suivant elle, avait payé son amant

pour qu'il lui donnât un déjeuner et la fît surprendre plus sûrement en flagrant délit. Les maris français sont moins chevaleresques qu'au moyen âge. Ils suivent la mode anglaise qui, au lieu du duel, provoque les dommages-intérêts et l'emprisonnement de 3 ou 6 mois pour l'épouse infidèle.

Les femmes vagabondes de la nuit sont conduites au bureau de police d'où elles sont versées au dépôt dans des voitures cellulaires. A Londres vous les voyez défiler à pied et dirigées vers les bureaux de police de Malborough Street, Bowstreet Westminster, Mary le Bone, Lambeth, Mansion-house où le Lord Maire lui-même juge en premier ressort, chaque jour, à midi.

Les autres districts ont ce même tribunal de premier ressort qui instruit les procès et sur place acquitte les prévenus ou les remande, c'est-à-dire les renvoie pour être jugés devant une cour supérieure. Je fus singulièrement impressionné de la visite du dépôt et en sortant je me rappelai le portrait par Fontenelle du célèbre lieutenant de police d'Argenson.

« Les citoyens d'une ville bien policée jouissent « de l'ordre qui y est établi sans songer combien « il en coûte de peines à ceux qui l'établissent ou « le conservent, à peu près comme tous les « hommes jouissent de la régularité des mouve- « ments célestes, sans en avoir aucune connais-

« sance, et même, plus l'ordre d'une police res-
« semble par son uniformité à celui des corps cé-
« lestes, plus il est insensible, et par conséquent,
« il est toujours d'autant plus ignoré qu'il est plus
« parfait. Mais qui voudrait l'approfondir en serait
« effrayé. »

Depuis deux siècles la grande sentine de toutes les immondices physiques et morales s'est épurée, les étables d'Augias ont été cent fois lavées par les eaux d'une police bienfaisante et salutaire. La piscine toutefois est loin de s'être déchargée de sa lie entière. Jouissons en attendant de tous les biens qu'une police protectrice nous assure actuellement, grâce à sa vigilance infatigable et à la sollicitude active de chaque magistrat dans toutes ses juridictions, laquelle ne cesse de combattre, si elle ne peut les guérir radicalement, des infirmités toujours renaissantes parce qu'elles sont inhérentes à la nature humaine [1].

1. A l'époque de ma visite, le dépôt actuel allait tomber et le nouveau s'achevait avec ses 300 cellules.

LA CONCIERGERIE

Les procès criminels des Triumvirs régicides Orsini, Tibaldi et Pieri, auxquels j'avais assisté successivement dans les audiences de la cour d'assises des 6 et 7 août 1857 et 26 février 1858, les 15 poignards et les 5 révolvers des uns, les machines infernales du premier, déployés devant la cour et le public, armés encore et prêts à vomir la mort, la pensée du grand péril auquel la France et la capitale venaient d'échapper, surtout l'importance du personnage lui-même dont la tête avait été désignée au poignard mercenaire de vulgaires bravi et aux grenades volcaniques des Brutus assassins, dont nul par bonheur n'était Français, tout avait fait sur moi une impression profonde, et le souvenir de ces divers drames, même après qu'ils étaient passés, me ramena le lendemain par un

mouvement fébrile sur des lieux palpitants, quoique rentrés dans le silence des cachots, où les sicaires respiraient encore. Puis des années plus tard, 23 ans, en visitant par comparaison les prisons étrangères de Stockholm et de Christiania, je me disais : Le crime est calme ici, et c'est toujours à Paris qu'il a ses convulsions !

Je voulus voir la Conciergerie, cette prison de passage, où l'innocence et le malheur aussi bien que le crime vivent quelques jours ensemble et presque commensaux ; cette tanière où le monstre altéré de sang qu'il a déjà versé ou qu'il allait verser, attendant le verdict suprême, blasphème auprès de la cellule où gémit, 80 ans passés, une royale victime adorant le Dieu qui seul la soutenait, le Christ qui lui enseignait à boire comme lui-même le calice jusqu'à la lie.

Je frappai ; le geôlier tira le verrou et la porte se referma sur moi. D'après l'exhibition de la carte dont m'avait gratifié le chef des bureaux des prisons de la Seine, le brigadier averti de ma visite me conduisit dans le dédale des cachots. Une exhalaison fétide m'accueillit et confirma les paroles de mon guide. « Nos prisons sont tristes, » me dit-il. — Celles de l'Europe que j'ai vues, repliquai-je, sont au moins salubres et possèdent un système pénitentiaire très-amélioré. Je reconnus bientôt que la Conciergerie ne l'avait pas encore.

Un passage obscur me fut ouvert et le bruit des clés dans les serrures, plus que le jour douteux, indiqua le chemin à mes pas incertains. A droite et à gauche je trouvai des grillages et des gardiens prisonniers comme les prisonniers eux-mêmes et respirant les mêmes miasmes infects. Mon cicérone alla prendre dans une armoire une clé énorme avec laquelle il ouvrit une porte massive qui roula sur ses gonds et se referma sur moi. Je me trouvai dans le cachot de Marie-Antoinette, transportée, après la mort de l'infortuné Louis XVI et l'enlèvement de ses enfants de la prison du Temple, au fond de cette cellule obscure où elle resta depuis le mois d'août jusqu'en octobre 1793, époque de son exécution. Ce furent les 79 jours d'agonie précurseurs de l'échafaud. Fille sans père, mère sans ses enfants, la royale veuve trouva dans un espace de quelques pieds, sur la brique glacée qui existe encore, un lit de sangle, un matelas et un drap. Un pavé humide fut ici son trône, un fauteuil délabré, sa sellette, où 80 ans après les visiteurs fantaisistes aiment à s'asseoir, un bois grossier, sa couche royale. Ils furent aussi le sanctuaire et l'autel d'où sa prière montait à travers les voûtes épaisses vers le ciel dont un pan lui apparaissait à la dérobée. Le roi Louis XVIII, déserteur de son frère et de sa cause perdue et abandonnée, inaugura la Restauration en consacrant le cachot de

son infortunée belle-sœur, qu'il convertit en un autel où il apposa une inscription latine, touchante dans son élégante simplicité et composée par lui-même :

D. O. M. Hoc in loco Maria-Antonia-Josepha-Joanna-Austriaca-Ludovici XVI vidua, conjuge trucidato, liberis ereptis, in carcerem conjecta per dies LXXVI, ærumnis, luctu et squalore adfecta, sed propriâ virtute innixa est in solio ita et in vinculis, majorem fortuna se præbuit. Scelestissimis denique hominibus capite damnata, morte jam imminente, æternam pietatis, fortitudinis omniumque virtutum monumentum hic stetit.

« Quisquis hic ades, adora, admirare, precare! »

Une dame française, mon amie, me raconta qu'une de ses contemporaines eut le triste privilége de voir l'illustre infortunée au fond de sa prison. Cette dame apportait du café à un ecclésiastique enfermé dans la Conciergerie. — Voulez-vous voir la Reine, lui dit un des gardes nationaux chargés de la surveillance ? — Oui, sans doute, si c'est possible. — Venez donc demain à la même heure. Il fallait se hâter ; car la hache révolutionnaire moissonnait vite. La visiteuse fut introduite devant Marie-Antoinette, dont le costume misérable et le linge noir frappèrent ses yeux. La princesse, surprise et heureuse à la fois de rencontrer une figure humaine au milieu des bêtes féroces qui l'environnaient, demanda à la

dame comment elle avait pu parvenir jusqu'à elle. En apprenant pourquoi elle visitait le cachot de la Conciergerie, l'infortunée, privée des plus simples douceurs de la vie, témoigna le désir d'avoir aussi un peu de ce café que recevait le prêtre. Le rendez-vous fut fixé. Mais, à quelques jours de là, il était trop tard. La malheureuse reine avait été portée sur la Place Rouge [1], et la bonne dame s'était présentée en vain aux grilles de la Conciergerie qui avait rendu sa proie à l'échafaud.

Une victime moins intéressante y fut conduite quelques jours après sans inspirer la même sympathie. Le citoyen Égalité, ci-devant duc d'Orléans, y descendit, arrivant de Marseille, duodi à 5 heures, 12 brumaire an II (2 novembre 1793). On l'inscrivit sur les registres de la prison, sous le nom de Philippe-Joseph Égalité. Un lit de sangles fut placé dans la salle à manger du concierge pour le prisonnier de race royale, et à ses côtés son valet de chambre en eut un pareil. Le duc d'Orléans fut consterné en regardant cette couche si grossière pour sa mollesse de sybarite. Toutefois il l'affermit de sa propre main sans témoigner le dégoût qu'il éprouvait. Qu'eût-il pensé, qu'aurait-il dit, s'il avait su que ce même lit de sangles avait

1. Nom de la place à Moscou qui servait aux exécutions. Triste comparaison avec la place de la Révolution, aujourd'hui celle de la Concorde.

supporté le corps affaibli et languissant de la malheureuse reine de France? Des gendarmes apostés dans les deux angles de sa chambre observaient en silence avec des yeux d'argus, durant quatre jours, son sommeil, ses veilles et chacun de ses mouvements. Le cinquième jour, il dut comparaître devant le tribunal révolutionnaire, où il subit son interrogatoire en s'intitulant *Égalité*. Il n'en fut pas moins condamné à la peine de mort comme conspirateur aspirant à ce trône où il avait essayé de supplanter son maître et son roi.

La Conciergerie, le tribunal et l'échafaud s'étaient successivement partagé les restes de cette existence indigne dont le commencement fut la crapuleuse volupté, le milieu, le désordre et l'intrigue, et la fin, l'ignominie. Le triste acteur de ce drame rapide, porté dans la charrette où d'autres condamnés même craignirent et rejetèrent son contact, posait encore en gladiateur près de mourir, mais sans combattre, dans le char funèbre qui le traînait aux gémonies de la guillotine. Des personnes de ma propre famille le virent passer. Il était vêtu d'un frac bleu, d'un gilet de piqué blanc, d'une culotte de peau humaine [1] et avait des bottes parfaitement

1. On tannait à Meudon la peau humaine. Le duc d'Orléans-Égalité avait un pantalon de cette matière. (Montgaillard.) — J'ai vu moi-même une chemise de peau humaine, très-lisse et mise dans le musée (Kunst-Kammer) de Nuremberg. (Note de l'auteur A. R.)

cirées. Il était coiffé et poudré avec recherche. Son visage couvert de pustules d'un rouge très-vif était assuré et même fier. Il paraissait voir avec l'indifférence du mépris la foule immense dont il avait voulu capter la popularité et qui lui prodiguait ici toutes sortes d'outrages, et il semblait n'éprouver ni regrets ni remords [1].

Deux tableaux assombrissent encore davantage les murailles du cachot de l'infortunée compagne de Louis XVI. L'un représente la royale victime agenouillée sur un prie-dieu à la lumière d'un flambeau qui se reflète, comme dans la Nuit du Corrège, sur une *Mater dolorosa* trop belle et colorée dans cette crise suprême d'agonie. L'autre, au fond d'une cellule montre la triste captive debout dans ses vêtements de deuil appuyée sur un grabat. C'est une figure que Timante eût voilée en renonçant à peindre ce navrant et désolant martyre. Un air de résignation noble et digne est empreint à la fois sur cette tête majestueuse inclinée sous une pensée de morne désespoir, et se relevant de la terre sous une pensée du ciel. La robe noire est celle de l'auguste misérable avec ses plis, mais sans les déchirures et les taches qui la souillèrent pendant les soixante-seize jours qu'elle dut la porter.

1. Causes célèbres.

Le grand-duc Constantin, attiré à la Conciergerie par ce souvenir historique, a fait prendre copie de ce chef-d'œuvre d'art et de sentiment qui raconte si éloquemment toutes les souffrances dont les murs furent les confidents muets.

La salle des vingt-cinq Girondins séparée à cette époque de la cellule royale a été ouverte depuis, et les deux chambres communiquent ensemble, comme l'histoire de chacune se complète par une commune tragédie.

Au moment où je traçais mes notes sur les sanglants épisodes de nos annales révolutionnaires, un bruit de verroux se fit entendre, à l'un des coins de la salle des Girondins convertie aujourd'hui en une chapelle où les prisonniers de la Conciergerie viennent assister à la messe. Une porte s'ouvrit et le geôlier invisible lança sur nous, de derrière, deux femmes que je crus d'abord, dans ma naïveté, attachées au service de la prison. Mon guide m'informa que c'étaient deux condamnées qui venaient de perdre en cour d'appel. Leur sort était d'ailleurs assez attesté par les sanglots de l'une et la froide impassibilité de l'autre. Celle-ci s'agenouilla machinalement devant le Christ placé sur l'autel au-dessus de l'inscription latine. Sa compagne l'imita. « Elles semblent du moins avoir quelque religion, » me dit le brigadier. Toutes deux prirent sans le connaître, le che-

min du passage par où j'étais entré. On eût dit qu'une sorte d'instinct les poussait dans ce labyrinthe d'où elles allaient être versées dans la prison annuelle ou temporaire de Saint-Lazare. Triste familiarité des donjons de la justice dont elles traversaient les sentiers inconnus et devinaient la porte, pour franchir le seuil où la voiture cellulaire les attendait et allait les emporter vers leur future destination, leur domicile quelconque, suivant la sentence provisoire, annuel ou perpétuel.

Nous ressortîmes par la même issue, et le geôlier me fit remarquer la porte de chêne du cachot de Marie-Antoinette, laquelle est la même qu'il y a 80 ans, la serrure massive et la lourde clé également les mêmes. Sur combien de milliers de têtes la Conciergerie les a-t-elles vues depuis s'ouvrir et lse refermer ! Sur combien d'autres milliers les verra-t-elle encore fonctionner incessamment !

Je m'arrachai à ces lieux repoussants et attachants à la fois, lesquels n'ont pas besoin de couleurs romanesques pour intéresser. Car ici la vérité toute nue et entière parle assez éloquemment et les ombres du cachot y sont assez graphiques.

Comme, à cette occasion, je changeais mon rôle de visiteur en celui de narrateur et que je racontais à mon cicérone que Marie-Antoinette avait formé un projet d'évasion par un souterrain con-

duisant sur la rivière, où l'attendait un bateau qu'avait fait préparer le comte de Bézenval, je fus aussitôt contredit et refuté par mon instructeur, qui m'apprit que ce détail est une pure invention contraire à la vérité historique. Et pourtant je crois avoir lu ce fait dans les mémoires de Bézenval lui-même. Le brigadier me mena ensuite dans les dortoirs occupés par trente lits composés d'un matelas, d'une couverture et de deux draps, changés régulièrement à chaque quinzaine. Le touriste en Russie, à Moscou et à Peterhoff où je n'en avais trouvé qu'un seul dans les auberges, est moins bien traité sous ce rapport que les prisonniers de la Conciergerie.

Nous passâmes près du parloir grillé où le visiteur séparé du détenu converse avec lui, sans qu'un secret puisse se murmurer ou échapper aux surveillants. Car ici les murailles ont des oreilles et des échos. C'est là aussi que l'avocat vient s'entendre avec son client, l'interroge, lui fait sa leçon et lui dicte ses réponses devant la cour.

L'on m'ouvrit la cellule où l'illustre captif de Boulogne et le général de Montholon passèrent avant d'aller siéger sur la sellette, plus tard sur un trône, et enfin mourir en exil !

En revenant sur nos pas, nous vîmes à travers les barreaux un enfant couché sur les planches de sa cellule. « Quel âge avez-vous ? lui dis-je. —

15 ans. — Avez-vous subi votre jugement? — Oui, à l'instant même. Je suis acquitté. » Et le pauvre enfant était calme dans son air comme sans doute en sa conscience. Car, malgré la précocité de la corruption moderne, à 15 ans en général on n'est pas hypocrite. Il avait été accusé à faux de complicité de vol. Il était innocenté et allait être libre. Mais ne portera-t-il pas toute sa vie le stigmate de la Conciergerie et des assises? Ce crime qui s'imprime et se grave sur le front du coupable effleure au moins celui de l'enfance accusée, où il laisse une tache et qu'il déflore.

Le bureau de police de Londres l'eût interrogé de suite, jugé et rendu à la liberté.

Nous entrâmes dans la lingerie où je vis deux femmes travaillant ensemble. Elles se levèrent par respect et restèrent debout malgré ma prière réitérée de s'asseoir. La tristesse était empreinte sur le visage de l'une des deux. Ce n'était pas sans raison. Son mari avait perdu son emploi dans une des prisons de la Seine par suite d'une aliénation mentale et elle devait nourrir trois enfants avec le produit (800 fr.) de son aiguille infatigable. Sa compagne, sans avoir sur ses traits l'expression de la souffrance ou de la maladie, était grave, et comme je compatissais à leur réclusion dans ces réduits méphitiques infectés par l'odeur des latrines, elle m'avoua que les employés de la Conciergerie ac-

complissaient rarement les trente ans, condition de la pension de retraite.

Cette chambre a vue sur la cour des prisonniers appelée le préau. Je vis les uns marchant de long en large; les autres jouant aux cartes ou à d'autres jeux, tous attendant avec anxiété ou indifférence leur jugement définitif devant le tribunal. J'entrevis cette célèbre mademoiselle de L***, prévenue trop suspecte dans la catastrophe de la duchesse de P***, gouvernante déplorable de ses enfants qui avaient appris à dire à leur mère enfermée dans une chambre *Stay and rot there*. Sa célébrité lui donna un mari anglais; cette nation produit toujours des époux amateurs, Don Quichottes vengeurs des beautés criminelles; telle l'héroïne empoisonneuse madame de B***. Elle épousa un Anglais. La favorite d'un parvenu à l'Empire à qui elle s'était vouée corps et âme, devenue comtesse de B., épousa un Anglais.

Au milieu de la cour assez aérée où circulent les détenus, on trouve une pierre ronde dont l'ancienneté remonte à l'époque des Romains, et peut-être, ajoutait mon guide, à celle des Gaulois, ces autochthones prédécesseurs des Francs. D'autres prisonniers étaient retenus dans leurs cellules par la honte ou par la force, comme les sicaires condamnés, et sur le point d'être transportés à Mazas, cette autre prison également intermédiaire d'où Tibaldi devait

être dirigé vers le lieu de son embarcation pour Nikahiva en Australie. La Roquette attendait ses deux complices, Orsini, La Roquette, ce dernier théâtre où sa belle tête allait tomber, avec la tête défaillante de Pieri.

Le régime de la Conciergerie est réglé ainsi qu'il suit :

Lever	à 5 heures.	Dîner à 3 heures.
Déjeuner	à 9 heures.	Coucher avec le jour.
Nourriture.	Viande, pain et eau.	
	Vin pour ceux qui peuvent s'en procurer.	

Les gardiens, sauf le degré raisonnable de liberté qui leur est accordé pour visiter leurs familles, passent ici leur vie attachés et accouplés aux détenus déplacés et reçus tour à tour par un roulement perpétuel en diverses cellules respectives. Leur existence seulement est moins monotone que celle des geôliers des prisons centrales, car la Conciergerie change tous les jours de visages, tandis que dans les Centrales, le gardien et le détenu se voient et se retrouvent incessamment pendant de longues années, sans cesser un instant dans leur accouplement de se craindre et de se haïr, jusqu'au moment où la prison s'ouvre pour le captif qui a fait son temps, si tous deux auparavant n'ont pas été enfouis dans cette tombe commune.

Les Assises dont le nom n'est que trop vérifié (car elles siégent éternellement comme les trois juges fabuleux des enfers, Minos, Eaque et Rhadamante) font de la Conciergerie entre toutes les prisons de la Seine le tableau le plus mobile et le plus varié; elles lui versent périodiquement par un flux et reflux incessant, une écume bouillonnante de nouveaux hôtes, dont Mazas est le dépôt et le réceptacle. Puis, lui-même se dégorge incessamment pour faire place à ce cortége cellulaire dont les rangs s'éclaircissent et se resserrent ensuite davantage pour les recrues nombreuses du crime.

Ainsi le 7 août 1857, les Assises avaient attiré de la bastille de Mazas dans les cachots de la Conciergerie les trois conspirateurs régicides, dont un profondément criminel, condamné à l'exil perpétuel dans Nikahiva, et deux, instruments dérisoires, avaient dépensé le prix du sang, non versé, en fêtes et en orgies.

Le 25 février 1858, ces mêmes assises aspiraient encore à leurs récipients ordinaires, deux autres conspirateurs, escortés de deux sbires, républicains dégénérés, Brutus postiches, trop lâches pour s'armer du poignard et dévouer leurs têtes aux Dieux infernaux, pendant que leurs mains jetaient dans l'ombre leurs machines parricides. Celles-ci allaient vomir la mort sur un essaim d'innocents

spectateurs, alors qu'ils se retranchaient eux-mêmes et se cachaient derrière un rempart de chair humaine.

Quand ces bêtes fauves siégeaient à la place de Verger, le prêtre assassin des prêtres assassinés, avec le cynisme du crime, impassibles sous l'acte d'accusation, insensibles devant le témoignage lumineux et palpitant de la médecine, c'est à nous spectateurs étrangers qu'il arrachait des larmes. Les monstres égoïstes, froids jusqu'à l'atrocité, restaient glacés comme le cadavre en présence de ces témoins qu'ils avaient mutilés pour toute la vie, et qui s'avançaient en se traînant sur des béquilles, devant le tribunal où le Christ commande la vérité. Quand ces monstres, dis-je, rentrèrent dans la tanière de la Conciergerie, le chevet de leur couche, dans les horreurs de cette nuit presque suprême, eut-il les soupirs, les larmes que l'orgueil au milieu de la séance avait pu refouler? Non, rien, rien. Leur cœur demeura pierre et glace, et ils se frappèrent en vain la poitrine comme ce personnage des Brigands de Schiller, voulant prier et ne tirant de son sein que rage et désespoir.

Eh! bien, qui le croirait? Nos matrones parisiennes ont gémi sur l'un de ces hommes, parce qu'il était beau, parce qu'il aurait pu vivre pour l'amour. Pitié dérisoire qui eut pour objet un An-

tinoüs dont elles se disputèrent le portrait, oubliant les trente victimes gisantes au pied d'un vil assassin qui n'eut pas même le courage de son acte puisqu'il s'était enfui.

Femmes élégantes et sensuelles, dont j'entendis moi-même l'une, admirer les formes d'un Apollon saltimbanque, courez à la Roquette ; obtenez un gage de ce héros intéressant qui va mourir ; demandez-lui une ligne autographe de sa main blanche ; sollicitez une tresse de sa chevelure noire et riche, qui encadre artistement une tête romaine. Hâtez-vous, avant qu'elle tombe et qu'elle roule à vos pieds. L'heure va sonner. La fatale toilette laisse échapper une mèche ; recueillez-la, et que votre sensiblerie demande pour un baiser sur cette relique, le dernier regard du grand acteur de la cour d'assises, le coryphée de l'échafaud, où vous la tremperez dans le ruisseau pourpré du sang de votre bel Adonis. Vos mères, il y a quelque 40 ans, au milieu des rigueurs de l'hiver, n'ont-elles pas été se repaître de l'agonie d'un Lacenaire ?

La Conciergerie a donc joué en tout temps un rôle dramatique dont s'est emparée l'histoire. C'est un monde d'oppositions, de contrastes les plus accentués par la diversité des personnages qui y ont passé. Les uns, sans parler des criminels, étaient des hommes politiques, conspirateurs eux-mêmes, et pour gagner un trône renversant à leur

tour d'autres conjurés dont ils avaient été les complices; ceux-ci tels qu'Orsini, Pieri, Gomès et Rudio conspiraient contre un Carbonaro plus heureux.

Les deux premiers furent décapités, le troisiéme était déporté et mourait en exil; le quatrième gracié, leur survivant, continuait son existence d'aventurier sur une terre d'aventures.

Il s'enrôlait au service des États-Unis et devenait un lieutenant de cavalerie dans un corps expéditionnaire envoyé pour combattre les *Peaux-Rouges*, les Sioux, les derniers des races indiennes.

Le corps de l'armée Américaine était défait et massacré jusqu'au dernier, excepté Rudio; qui échappait en se blottissant derrière des rochers et parvenait à rejoindre le détachement qui venait au secours du général Custer. Même à cette heure critique, Rudio regrettait peu cette Conciergerie, où la guillotine saisissait les deux grandes têtes du complot dont il avait été le bras, et sous le coup de la mort que lui avaient préparée les Peaux-Rouges, il l'affrontait avec plus de cœur et de gloire qu'il n'eût fait sur l'échafaud.

La Conciergerie est un dépôt et un trésor d'histoire. Elle a vu se succéder tour à tour ses hôtes passagers, une Française toute virile et Romaine, Charlotte Corday; Lavalette s'échappant sous les vêtements de sa femme, une autre héroïne conju-

gale, comme autrefois l'épouse de Grotius le faisant s'évader dans un coffre; le maréchal Ney à qui les rois devaient pardonner comme à un valeureux champion de la France dans une guerre étrangère qui avait ramené de l'émigration ces déserteurs d'un frère et de trois illustres victimes abandonnées à l'échafaud.

Toutefois, cette Conciergerie qui avait aspiré à elle tant d'hécatombes, et vu passer en réalité des milliers de têtes comme Macbeth vit en cauchemar passer celles des princes et rois qu'il avait immolés, fut un jour frustrée ainsi que le tribunal révolutionnaire et l'échafaud, d'une riche fournée de proscrits. Ce fut une femme qui les sauva. Cette noble dame ou citoyenne dans ce temps de confusion à l'époque d'un monde renversé, mais où la beauté avait encore son prestige et son empire, me raconta elle-même modestement l'action dont elle était l'auteur.

Le célèbre Saint-Just, troisième membre du triumvirat de Couthon et Robespierre, visita la mère de cette personne. Il vint à parler des aristocrates qui devaient périr dès le lendemain, et dont les noms étaient déjà inscrits. La jeune femme, alors mademoiselle L.** aussi bonne que belle, ne s'avisa pas d'implorer la grâce des victimes condamnées. La prière eût été inutile, mais elle sut tirer fort adroitement de la poche du tyran sangui-

naire, la liste même de proscription, qu'elle détruisit sur-le-champ. Le temps marchait alors aussi vite que la guillotine, et la chute des Triumvirs empêcha de refaire la liste fatale des malheureux que sauva cette femme belle et généreuse dont je suis fier d'avoir été l'ami; son souvenir palpitant me fait céder moi-même à une juste inspiration. Que sa famille, s'il en existe une seule épave, me pardonne d'avoir nommé mademoiselle Lenoir, la fille du célèbre architecte, qui en un seul mois, nuit et jour, reconstruisit le théâtre de la Porte-Saint-Martin!

PRISON DES JEUNES DÉTENUS

OU MAISON D'ÉDUCATION CENTRALE

Fondée en 1853.

Le grand axiome : « Principiis obsta, sero medicina paratur » est la base de la maison des jeunes détenus. L'administration veut les arrêter sur la pente du mal, en leur infligeant à propos une correction salutaire, et les rendre à la société par l'apprentissage d'un état honnête et lucratif. Elle s'efforce dans sa paternelle vigilance de les empêcher d'être un jour criminels, et en coupant le mal dès sa racine, de réduire au moins et d'épurer les populations pénitentiaires. La Suède, le Danemark dans leur système correctionnel, ni l'Angleterre elle-même, n'ont, que je sache, sur un semblable plan, une maison analogue à celle des jeunes détenus de la Seine.

Je trouvai dans la maison d'éducation centrale 250 enfants régis par le système cellulaire mitigé et ayant chacun dans sa cellule ou chambrette un contre-maître attaché à la maison même, lequel leur enseigne un métier suivant leur aptitude et leur goût. Le confinement solitaire est donc rompu dans la chambre ou l'atelier. Il ne commence que la nuit ou existe à l'heure des récréations, dans les cours intérieures, où le jeune détenu est seul, perdu dans le vide de cet établissement spacieux et aéré.

J'entrai dans une ou deux des 250 cellules où le travail de l'apprentissage est silencieux. Je tombai par hasard sur celle d'un enfant condamné en 1853, ainsi que le démontrait la pancarte suspendue au-dessus de son lit. Cette carte donnait son histoire, son séjour jusqu'en 1854, son émigration à la colonie de Gaillon, la remise de sa peine ou sa grâce, puis sa réarrestation et son écrou dans cette même cellule. C'était désolant! il avait encore deux années à *faire* suivant l'expression usitée, c'est-à-dire jusqu'à l'âge de 20 ans. Je fus indigné et lui fis un reproche amer de sa récidivité, de son ingratitude, de son endurcissement. Il se mit à pleurer. Le brigadier, qui m'avait ouvert sa cellule, se joignit à moi pour lui faire comprendre la folie de sa conduite et la honte de passer sa vie en prison. Puissent ses lar-

mes que j'ai vues couler, ne pas s'être aussitôt séchées! Puisse ce jeune cœur n'avoir pas contracté la dureté du fer que son métier lui mettait en main! Oserais-je glisser un conseil paternel? Ce serait d'introduire dans les cellules où les enfants n'ont pas plus en général de 12 ou 14 ans, des femmes bienveillantes aux douces paroles, dont l'affection et les soins maternels produiraient leurs fruits sur ces âmes encore tendres et sensibles. Une jeune dame directrice d'un asile anglais (*home*) destiné au soulagement des gouvernantes sans place ou des pauvres servantes dénuées, me parlait de l'effet de cette bonté toute naturelle sur son jeune troupeau. Après la conférence que je donnai dans cette maison sur mes voyages, je reconnus la vérité de ce qu'elle m'avait dit, en voyant les adieux de ces enfants qui, avant de regagner leurs lits, s'empressaient de baiser la main de cette tendre amie ou sœur donnée par le Christ.

Ce moyen si simple, l'attraction du cœur par le cœur, conviendrait si bien et adoucirait par l'organe magique de la femme ces jeunes natures, rudes et aigries souvent dans le peuple par la famille même, et la récidivité n'aurait pas lieu aussi souvent. Mais d'ailleurs, la police de garde de la maison de détention est indulgente et les factionnaires ont l'ordre de ne pas tirer sur les jeunes fugitifs; car chez eux, à mon grand étonnement,

les cas d'évasion ne sont point rares, bien qu'ils exposent leur vie pour escalader les doubles remparts. L'établissement, dont la superficie totale est de 16,660 mètres, occupe une largeur de 136 mètres sur une longueur de 182. Sa forme est hexagonale. A chacun des angles s'élève une tourelle. Comme je me récriais sur l'impossibilité de la fuite, mon guide en souriant me répondit que les exemples en sont fréquents, soit à cause de la facilité des communications, soit par suite de la surveillance peu rigoureuse. Car plutôt que de sévir contre le fugitif l'administration reprend en général l'enfant prodigue qu'elle ramène en prison. Pour prévenir ces tentatives de fuite et alourdir le pied des détenus, on leur impose des sabots, dont le bruit les trahirait. Ils sont même requis de circuler dans les corridors et les escaliers avec cette chaussure bruyante dont je demandai la cause, qui me fut ainsi expliquée.

L'institution des jeunes détenus a-t-elle répondu aux vœux de leurs parents et de la société? S'améliorent-ils, ou ne sont-ils *in nuce* ou en herbe que les élèves de la formidable maison de la Roquette, qui n'est séparée de cette école pénitentiaire que par une place circulaire et un échafaud? Ce même métier qu'on leur enseigne, avec lequel on exerce leurs doigts si agiles, ne les tourne-t-il pas vers le mal en triplant leur dextérité dans l'art raffiné du

vol? Cette objection ne peut se soutenir, et si une ou deux mauvaises natures s'arment contre la société du même instrument qui sauvera les autres, il est hors de doute que le système est excellent et que des intentions aussi pures que celles de l'administration, remplissant à un certain degré le rôle d'une mère tendre et éclairée, sont efficaces et portent des fruits savoureux. Laquelle vaut mieux de la maison d'éducation centrale ou de la colonie agricole? c'est encore là une question délicate qui ne me paraît point résolue. Les familles des enfants que l'on envoie aux colonies agricoles sont contre elles et les mères effrayées de cette destination se récrient en disant : « Ah! mon enfant est perdu. » Elles redoutent le contact et l'influence de la colonie qui peut renfermer des sujets corrompus et corrupteurs, et elles sollicitent avec prière et larmes la cellule qui préserve de la contagion. C'est aussi l'opinion des directeurs bons juges en cette matière.

D'un autre côté, des philanthropes économistes vantent la supériorité de la colonie agricole.

« Mettez, disent-ils, les jeunes détenus en pleine terre, en plein vent, où il n'y a ni rempart ni sentinelle, il n'en manquera pas un à l'appel. Ils s'y trouvent si bien que non-seulement ils y restent de plein gré, mais qu'ils retiennent par leur exemple les nouveaux venus et courent après eux pour

les reprendre s'ils s'évadent et les ramener au bercail [1].

Il y a certaines natures chez lesquelles la tendance au vol est innée comme chez l'homme primitif. Le système cellulaire l'empêchera sans doute de se développer puisque nulle communication avec d'autres ne viendra l'exercer. L'aura-t-il extirpée quand le jeune détenu redeviendra libre ? La colonie agricole, au contraire, encouragera-t-elle cette disposition et viendra-t-elle la pousser à l'extrême ? L'expérience a-t-elle constaté le résultat de cette double épreuve ? La question de santé est encore bien intéressée dans les deux écoles. La captivité qui comprime et refoule des instincts ennemis de toute contrainte, qui muselle et bâillonne, si j'ose m'exprimer ainsi, une loquacité dont le flot déborde dans l'enfance, qui paralyse un besoin irrésistible de bruit et d'action, la captivité ne nuira-t-elle point à cette nature pleine de sève et d'exubérance ? C'est encore là un objet de méditation pour le philanthrope.

Les colonies agricoles protestantes ont, sans contredit, les résultats les plus heureux, et je dois donner ici un extrait d'un procès-verbal de la colonie de Ste-Foy :

« Les colonies agricoles sont une bénédiction

1. Extrait de *la Fraternité universelle*, par Jules Radu.

céleste qui fait tomber sur la bonne terre et fructifier le grain cent fois. Elles tendent à convertir, à régénérer la jeunesse la plus dégradée et la plus souffrante, et après l'avoir corrigée, à lui inculquer les principes d'une saine éducation. L'admission dans la colonie de Ste-Foy d'enfants vicieux demandée instamment par les parents a été favorisée par la création des Bourses qui les ont fait admettre, les ont par là retirés du mal et mis en état d'apprendre eux-mêmes à faire le bien. Un travail continu, intelligent, est la condition indispensable d'une amélioration morale et religieuse. Voici un trait qui s'est passé à Ste-Foy il y a peu d'années. Un des colons, des plus mal notés, était d'une profonde indifférence, et de mauvais penchants semblaient le rendre inaccessible à toute impression religieuse. Un jour, il se fait mettre en cellule. Le directeur le voit, et lui adressant des reproches mérités, en appelle à sa conscience et à Dieu. Laissé seul, il devient sérieux et se montre inquiet. Peu à peu, il se dit souffrant, indisposé; on l'envoie à l'infirmerie. Le mal empire, il le sent, le remords s'éveille en lui; le repentir commence. Le colon qui parlait peu, qui paraissait n'avoir jamais eu souci de son âme, étonna par ses paroles, par l'intelligence qu'il montra des Écritures. Il émut le pasteur et tous ceux qui étaient présents, par la franche confession qu'il fit de ses

péchés, de sa corruption, par les appels touchants qu'il adressa au Dieu des miséricordes, à Jésus-Christ comme à l'unique sauveur des hommes. La plupart des assistants réunis autour de lui pour l'édifier et le consoler, versaient des larmes, et les colons qui étaient couchés dans le dortoir attenant à l'infirmerie, laissèrent éclater leurs sanglots en écoutant les accents émouvants du pauvre malade. Il était près de la mort. Dieu l'en préserva. Il fut guéri et aujourd'hui il n'exprime pas d'autre désir que de glorifier Dieu pour sa délivrance. Cet événement produisit une impression profonde sur tout le monde et la colonie. Dans leurs lettres à leurs parents, les colons en retraçaient vivement l'effet sur leur propre cœur. Il y avait là comme une semence abondante acompagnée d'une abondante rosée.

Nous avons exposé le pour et le contre. Puisse Dieu bénir en même temps la maison d'éducation centrale et les colonies agricoles ! C'est lui qui en est le suprême directeur.

S'il était permis à un humble visiteur des prisons, qui ne fut animé en les visitant que par un pur sentiment de philanthropie, s'il lui était permis de soumettre à l'administration un faible moyen de contribuer à l'amélioration des jeunes détenus, il proposerait avec bonheur une manière de frapper au cœur du pécheur novice par des images gra-

phiques, par des exemples toujours plus saisissants que les préceptes.

« Segnius irritant animos demissa per aurem
Quàm quæ sunt oculis subjecta fidelibus. »

On exposerait sur les murs de la cellule la galerie des gravures du bon et du méchant apprenti : *The industrious* aud *the idle apprentice* par Hogarth, le peintre moral anglais, avec les citations bibliques.

1° La première gravure représente l'apprenti paresseux jouant dans le cimetière pendant le service divin. « Proverbes, 19 et 29. Le jugement est préparé pour les moqueurs, et les marteaux sont prêts à frapper le corps des insensés. »

Le pendant de cette gravure est le bon apprenti se faisant aimer de son maître, qui lui donne toute sa confiance.

« Saint-Mathieu, ch. 25 ou 21. O bon et fidèle serviteur ! Puisque vous avez été fidèle en peu de chose, je vous établirai sur beaucoup d'autres. »

2° L'apprenti paresseux chassé et embarqué à bord d'un vaisseau.

« Prov., ch. x, vers 1. Le fils insensé est le désespoir de sa mère. »

Le bon apprenti ayant fini son temps d'apprentissage, épouse la fille de son maître.

« Prov., ch. XII, vers. IV. La femme vigilante est la couronne de son mari. »

3° L'apprenti paresseux revenu de la mer, et dans un bouge avec une prostituée.

« Lévit., ch. 26, vers. 33. Le bruit d'une feuille qui vole le fera trembler. »

Le bon apprenti devient riche et shériff de Londres.

« Prov., ch. IV, ver. 78. Travaillez à acquérir la prudence aux dépens de tout ce que vous pouvez posséder. Faites effort pour atteindre jusqu'à elle, et elle vous élevera ; elle deviendra votre gloire lorsque vous l'aurez embrassée. »

4° L'apprenti paresseux trahi par la prostituée, est mis en prison avec sa complice.

Le bon apprenti élu alderman de Londres.

L'apprenti paresseux est mené devant lui, et accusé par sa complice.

« Psaume IX, ver. 16. Le pécheur a été pris dans les œuvres de ses mains.

« Lév., ch. 19, ver. 15. Vous ne ferez rien contre l'équité, et vous ne jugerez point injustement. »

5° L'apprenti paresseux exécuté à Tyburn [1].

1. Pourrait-on s'imaginer en France que ce Golgotha patibulaire où étaient pendus les cadavres des criminels, comme spectacle exemplaire, attirait par un simple motif de curiosité certains gentlemen blasés et avides d'émotion.

Georges Selwyn, contemporain de lord Holland, avait l'habitude et la manie d'inspecter les morts, soit dans les hôpitaux, soit à Tyburn. Lord Holland, à ses derniers moments, lui envoya ce curieux message : « Allez dire à

« Prov., ch. I, ver. 27. 28. — Lorsque le malheur viendra tout d'un coup et que la mort fondra sur vous comme la tempête, lorsque vous vous trouverez surpris par l'affliction et par les maux les plus pressants, alors ils m'invoqueront et je ne les écouterai point. »

Le bon apprenti maire de Londres.

« Prov., ch. III, ver. 15. — La sagesse a la longueur des jours dans sa droite, et dans sa gauche, les richesses et la gloire. »

Quelque mère de l'un de nos 200 jeunes détenus, au cœur dur et de pierre, n'aurait-elle su l'arrêter sur la pente du mal et développer en lui un germe heureux du bon et du beau, comme il arriva à un simple enfant âgé de 5 ans, qui disait naïvement à sa mère : « C'est l'amour de Jésus qui fait fondre le cœur. »

Nous sommes heureux de constater de bons exemples, parlant au cœur mieux que les préceptes.

La conscience d'un enfant.

Un petit garçon de sept ans traversait un jardin; il y vit des pommes qui lui semblaient être plus

« M. Selwyn que je serai charmé de le voir, si je suis « encore vivant, et que s'il me trouve mort, il sera charmé « de voir mon cadavre.

« Tell him that I shall be delighted to see him if I am alive; « if dead, he will be delighted to see my body. »

belles que celles qui croissaient dans le jardin de sa mère, et, succombant à la tentation, il en prit deux qui étaient tombées à terre ; il ne les eut pas plutôt prises qu'il se trouva dans l'angoisse ; n'osant les porter à la maison, dans la crainte que ses parents ne les vissent, il les cacha, croyant par là se tranquilliser et pouvoir les manger plus tard : mais, au contraire, son trouble augmentait toujours ; il sentait qu'il avait offensé Dieu ; il fut les remettre où il les avait prises.

Un garçon décidé.

Un menuisier vit son fils chasser vivement deux polissons de la cour.

— Hé, mon enfant, qu'est-ce que tu fais donc là ?

— Papa, je chasse deux garçons qui juraient. Je pensais pouvoir jouer avec eux, mais tu sais que je me suis promis de ne jamais prendre pour compagnons ceux qui disent de gros mots ! *Et je viens de tenir parole !*

Je voudrais que tous nos lecteurs eussent la fermeté de cet enfant.

« Tu ne prendras point le nom de l'Éternel ton Dieu en vain, a dit le Seigneur; car Il ne tiendra point pour innocent celui qui aura pris son nom en vain. » (Exode, xx, 7.)

Bon exemple.

J'ai vu un petit garçon dans la rue. Il courait entouré de ses camarades ; c'était une belle partie de jeu. Un vieillard est venu ; le petit garçon s'est arrêté au milieu de son jeu, il a salué le vieillard.

Brave enfant, ta jeunesse sera aimée, toi qui respectes la vieillesse.

Dieu qui t'a déjà béni, te bénira encore !

« Lève-toi devant les cheveux blancs et honore le vieillard et crains ton Dieu, je suis l'Éternel [1]. » (Lév., XIX, 32.)

Détenus, c'est à vous que j'adresse et propose ces exemples un peu tardifs, puisque vous êtes tombés. Mais à votre âge, on est souple et élastique, et l'on se relève pour marcher droit. La cire molle peut bien prendre une bonne impression.

Cereus in virtutem flecti.

Le grand point est d'en garder l'empreinte pour toute la vie.

Les passions que Dieu a données à l'homme, sont les ailes qui le poussent dans la vie vers le bien ou le mal. C'est le devoir de la science

1. Extraits du journal mensuel *le Rayon de soleil*, nº 9, septembre 1876.

civile et de l'éducation privée ou publique de diriger son élan au début de la carrière, et de s'efforcer de guider les jeunes âmes pleines d'ardeur et d'aspirations généreuses, en les attirant à la vertu.

LA ROQUETTE

OU LE DÉPÔT DES CONDAMNÉS

Construite en 1836.

Un couvent, celui des Hospitaliers de Saint-Joseph, sanctifiait encore en 1690 et jusqu'au 23 nivôse an III, ce territoire aliéné et dénaturé en 1817 et 1823, affecté plus tard en 1836 au dépôt des condamnés et en 1857 à leur exécution. Un champ de fleurs en émaillait jadis la surface et donnait aux hospices et à la prison de la Roquette le nom d'une plante crucifère, à fleurs jaunes, qui croissait abondamment dans ces lieux incultes. Ce nom inoffensif exprime aujourd'hui la prison avec toutes ses terreurs les plus sinistres, l'échafaud dressé aux portes de son enceinte, presqu'aux pieds des condamnés et des jeunes détenus leurs voisins. Ils apercevraient tous deux, sans la hauteur des murs, le trophée sanglant des têtes roulant à quel-

ques pas, et pourraient se dire, en se repliant sur eux-mêmes : « O mon Dieu, ce sera bientôt; ou : si c'était la mienne! »

Une fois introduit dans la cour, le visiteur change d'abord d'opinion et se rassure. Il y observe la vie animée, le mouvement, la conversation. Point de solitude, point de silence, point de cellule; ce n'est plus le calme torpide et glacé de Mazas. Les prisonniers en commun ainsi qu'à Stockholm, circulent, causent à voix basse, travaillent et fraternisent. Rien d'isolé autour d'eux, rien de sauvage dans leur air, rien d'égaré, de hagard dans leurs yeux. Ce n'est pas l'hyène au fond de sa cage; c'est le travailleur en son atelier, en sortant pour se récréer; ce n'est point la brute, c'est l'homme.

Ce sont 400 ouvriers occupés depuis 7 heures du matin jusqu'à 8 heures du soir, respirant à l'air en de vastes bâtiments, exerçant leurs métiers de tailleurs, de cordonniers, de menuisiers, de baleiniers. Ces 13 heures dont une et demie est employée au double repas et à la récréation, sont donc réduites à moins de 12. Combien n'avons-nous pas dans nos villes de malheureuses ouvrières aussi captives, et s'étiolant à leurs comptoirs, à leur aiguille, qui les attachent à la glèbe, s'épuisant pour un profit très-précaire d'un franc 25 centimes et retournant à leurs chambrettes glacées, les mains rouges et raides de froid, l'estomac ti-

raillé par la faim ; ou, pendant l'été, se traînant vers un galetas infesté de vermine !

La Roquette a des dortoirs cellulaires pour les sujets épileptiques, et pour ceux qui seraient soupçonnés de méditer le suicide, on leur aposte d'autres détenus remplissant auprès d'eux l'office de gardiens et d'infirmiers. Certes, ce ministère est pénible ; c'est le supplice de Mézence, un homme vivant accouplé à un cadavre galvanisé, à un maniaque écumant et furieux.

L'infirmerie d'ailleurs a ses salles de fiévreux et de blessés. Les épidémies y sont rares, et dans le cas de décès, les corps déposés d'abord à l'amphithéâtre, sont immédiatement réclamés par les parents du défunt ; sinon, envoyés aux hôpitaux pour la dissection et enterrés après le délai convenable et légal. Mais a-t-il plus que le prolétaire pauvre de la ville, les prières du prêtre, régulièrement prescrites dans les pays protestants pour l'indigent comme pour le riche ?

La Roquette a comme Mazas sa bibliothèque et son bibliothécaire choisi parmi les détenus. C'est toujours un homme plus instruit que ses compagnons, dont l'intelligence s'est tournée au mal, et peut le rappeler au bien. Les deux condamnés préposés aux livres à Mazas, étaient deux faussaires ; celui de la Roquette était un caissier infidèle d'une compagnie de chemin de fer, qui par faiblesse et

bonté avait prêté à un ami plus coupable que lui-même une somme importante qu'il croyait pouvoir replacer à temps sur la foi de l'emprunteur. Cet homme paraissait fort doux et bien élevé. Je n'observai dans son air, non plus que sur les traits des deux bibliothécaires de Mazas, aucun signe de tristesse et d'abattement. Le premier était condamné à 4 ans de détention. Il était résigné. Était-ce une soumission religieuse ? Était-ce le fruit du commerce de ses livres,

« Ces fidèles amis qui ne trompent jamais. »

Et lui, la victime, avait été trahi par les hommes.

La visite de la chambre de Verger, le prêtre assassin, eut pour moi un double intérêt, car je l'avais vu juger à la cour d'assises, et là, plutôt accusateur qu'accusé, menacer la cour et le procureur impérial du même poignard placé sur la table comme pièce de conviction sous les yeux des juges et du jury. Ce forcené eût voulu ressaisir cette arme encore sanglante dont il avait frappé le malheureux archevêque Sibour. Ses cris et ses gestes pouvaient à peine être comprimés par les deux gendarmes, ses acolytes. On l'aurait bâillonné, si cet usage était encore dans nos mœurs judiciaires. Sous une autre forme on l'empêcha de parler en lui fermant la bouche qui eût révélé une foule de

détails sur les prêtres, vrais ou faux, qu'il importait de taire pour l'honneur de l'Église. Il fut enlevé du banc des assises et transporté à la Roquette, où il continua, dans sa rage et son orgueil de prétendu réformateur, à vouloir souffler l'insubordination à ses gardiens, comme il avait cherché à l'inspirer au clergé inférieur contre ses chefs hiérarchiques. Toutefois, dompté et adouci par la détention, il avait imploré en suppliant sa grâce et mendié lâchement la vie. Persuadé jusqu'à la fin que le glaive de la justice n'oserait toucher un prêtre, il conserva jusqu'au pied de l'échafaud ses principes de satanique indépendance qu'il démentit par sa pusillanimité physique. Peu de temps avant l'heure de l'exécution, il fut averti du rejet de son pourvoi en grâce et n'eut point le temps de la résipiscence entre la lecture du verdict suprême et la crise de l'agonie. Après une nuit paisible que lui laissait encore son incrédulité à la mort, il fut réveillé en sursaut, entendit l'arrêt fatal, et fut arraché avec violence de son lit par cinq gardiens qui purent à peine réprimer sa résistance et ses vociférations, tant il se cramponnait à la vie dont il se faisait une espérance illusoire. Puis on le traîna au greffe, où il s'affaissa terrassé par ses vigoureux satellites. Là, on procéda à la toilette du misérable qui comprit enfin que le jugement des hommes allait s'exécuter et que celui de Dieu com-

mençait. Eut-il le temps, espérons-le, de fouiller dans sa conscience et de dire :

O mon Dieu, je remets mon âme entre vos mains!

La Roquette, la digne suppléante, le vicaire sanglant de la place de Grève, rappelle les grands scélérats modernes comme celle-ci nous retrace les Brinvilliers et les Voisin. Elle a, en quelques années, conquis sa rouge renommée en possédant des criminels déjà célèbres et l'un des derniers, non moins fameux. On a nommé Couty de Lapommerais, l'empoisonneur végétal, le spéculateur sur la vie humaine, qui en avait déjà impunément fait disparaître une, mais qui, trop avide et trop pressé, en immolant une pauvre femme, s'immola lui-même sur l'échafaud.

Vainement il posa en gladiateur aux assises du crime; vainement, par sa contenance hardie et son jargon de beau parleur, il tenta, par tous les ambages possibles, de défendre sa tête. Il tomba dans ses propres embûches, vaincu par les témoignages de l'innocence et de l'amitié, par les déclarations de sept compagnies d'assurances, vaincu par la science médicale elle-même, et écrasé sous les lumières de la justice. Comment donc aurait-il pu les soutenir, de son front d'airain ? Mais il le pouvait bien, puisqu'il avait eu la force et le sang-froid de calculer, le poison à la main, les dernières minutes de l'existence de sa maîtresse, de compter,

pulsations par pulsations, les restes du fil de vie de sa victime.

La chambre que Lapommerais occupait à la Roquette, peut bien avoir été celle de Verger; car l'empoisonneur et le sicaire se succèdent en ces lieux dans la même place, dans la même atmosphère. Cette chambre est longue et étroite, simplement éclairée par une vaste fenêtre grillée, qui a six pieds de haut au-dessus du sol. Elle est meublée d'un lit et d'une table.

Lapommerais était marié et ses derniers moments furent adoucis par l'amour d'une compagne dont il avait sacrifié la mère. Mais cette femme généreuse était trop crédule pour soupçonner que son époux en fût l'assassin, et trop aimante pour croire qu'il eût tué une autre femme. L'ayant donc absous d'un double crime, elle reçut avec bonheur une mèche de ses cheveux comme un gage d'innocence, et repoussa ces paroles d'un auguste personnage qui avait rejeté la demande en grâce : « Si votre mari devait vivre, il vous empoisonnerait comme sa maîtresse et votre mère. »

Le condamné portait la camisole de force qu'il avait anticipée même avant le verdict; car il avait dit le matin du jour où il fut rendu à ses deux gardiens : Lequel de vous deux me mettra la camisole ? C'est dans cet état qu'il était visité par le directeur de la prison, par son avocat et l'aumô-

nier. Pendant une heure, il se promenait dans une petite cour attenante, accompagné de ses deux surveillants. Sa dernière nuit fut calme. Les criminels ont souvent dormi leur dernier sommeil. Son geôlier, qui vint l'éveiller, le trouva résigné, et il marcha droit à l'échafaud, bien différent de Verger qui s'était débattu contre cinq hommes, luttant comme un forcené dans cette lutte suprême de l'être qui se cramponne à la vie.

Dès l'exécution, la renommée s'empara du nom de Lapommerais ; le public, de ses dépouilles et de ses reliques vendues à l'encan ; les muséums enfin, se sont enrichis de son buste placé dans la chambre des Horreurs [1].

Opposons à cet affreux tableau moderne un portrait antique qui, même après tant de siècles, console et venge l'humanité. C'est Platon qui fait à Criton l'éloge de Philolaüs, un sage d'Italie, l'intime, pendant toute sa vie, de Socrate, et qui fut comme lui l'ami des hommes et la victime de leur ingratitude.

La Roquette, la prison suprême entre les autres, puisqu'elle jouit aujourd'hui du triste privilège de voir sur son funèbre seuil quelques-uns de ses hôtes passer de vie à trépas sous la hache de

1. Madame Tussaut's vax Figures, The chamber of Horrors, à Londres, Baker Street.

son licteur mercenaire ; la Roquette, accoutumée à ne recevoir dans ses murs que des criminels, à ne toucher que la livrée du crime, fut un jour saisie et stupéfaite de voir entrer dans son enceinte des hommes inoffensifs, des ministres du Christ précédés et escortés par de farouches sicaires.

C'était pour elle une apparition nouvelle, étrange, extraordinaire, sortant d'une chaudière infernale [1] où se mêlaient alors confondues et bouillonnant toutes les passions humaines.

Le prélude à cette incarcération arbitraire d'hommes innocents avait été, dans les jours néfastes de 1870 et 1871, une scène lugubre sur la place où s'élevait une colonne de gloire militaire et nationale, avant sa démolition par les mains d'un peintre habile qui avait broyé ses couleurs dans le sang et la boue. Ce fut sur une traînée sanglante, sur un rouge sillon que les malfaiteurs de la place Vendôme conduisirent des prêtres et un magistrat, une des lumières de l'ancien conseil d'État, à la prison voisine et sœur de l'échafaud.

Une des premières victimes destinées à périr par une balle meurtrière était l'abbé Deguerry, ancien aumônier de la Garde Royale dont tout le monde a suivi et admiré autrefois les belles et éloquentes prédications. Ce pasteur fidèle à son troupeau de

1. Expression pittoresque du *Times*.

la Madeleine qu'il ne voulut pas abandonner pour un évêché, fut brutalement pourchassé comme une bête fauve et outrageusement arrêté et apostrophé par un cynique délégué de la Commune, érigé en son capitaine et mandataire : « C'est bien vous, lui « dit cet homme, le curé de la Madeleine ? — Oui, « c'est moi. — Au nom de la loi, je vous arrête, « s'écrie le spadassin avec un cri de joie. — Quel « mal ai-je fait? dit le noble prêtre avec douceur. « Vous pouviez tous les jours me trouver à la Ma- « deleine et m'arrêter. » Dix-huit cents ans passés, le Christ disait aussi à ses bourreaux : J'étais tous les jours assis au milieu de vous enseignant dans le Temple, et vous ne m'avez pas arrêté [1].

« Vous êtes un lâche! répliqua le sauvage satellite. — En 1814, je n'avais que 17 ans, et je cherchai à m'échapper du collége pour aller me battre contre les Autrichiens : ce n'est point l'attitude d'un lâche. »

Mais pourquoi parlementer avec des hommes sans foi, sans loi, sans Dieu ? On voulait perdre M. l'abbé Deguerry ; tout était examiné.

Je n'entreprendrai point de décrire les péripéties de ce drame qui se traîne entre de longs mois,

1. Καθ' ημεραν προς υμας εκαθεζομην διδασκων εν τω ιερω, και ουκ εκρατασατε με. St Mathieu, ch. XXVI, vers. 55.

« J'étais tous les jours assis au milieu de vous, enseignant dans le Temple, et vous ne m'avez pas arrêté. »

des jours et de mortelles heures d'agonie, depuis Mazas jusqu'à la Roquette où devait finir la torture des victimes, suspendue un moment par une lueur d'espérance, par une fausse joie dont la réaction fut d'autant plus poignante.

J'emprunte ici la plume de l'un de ces agonisants, M. l'abbé Lamazou, vicaire de la Madeleine.

« Le lundi, au son général du tocsin, je devinai « que les troupes libératrices de Versailles avaient « dû entrer dans Paris. Mes gardiens confirmèrent « cette nouvelle : « Courage! me disaient-ils, « peut-être dans quelques heures, demain au plus « tard, vous serez libres. J'adressai à Dieu une « prière de fervente gratitude, et saluai les pre- « mières lueurs du mardi comme de l'heureux jour « de ma délivrance et de celle de tous mes compa- « gnons de captivité.

« Un magnifique soleil éclairait la prison de « Mazas! Nous allions donc rentrer dans Paris, « dont mille lieues semblaient nous séparer; nous « allions revoir ceux qui nous étaient chers; nous « efforcer de cicatriser les plaies morales et maté- « rielles accumulées par le plus honteux et le plus « odieux des régimes, qui ait jamais pesé sur un « peuple civilisé. J'oubliais toutes mes tristesses, « toutes mes angoisses, pour renaître à l'espérance « et à la vie. Je priais avec l'enthousiasme d'un « exilé qui désespérait de revoir sa patrie et qu'un

« événement inattendu va rendre tout d'un coup « aux siens.

« A 9 heures trois quarts la porte de ma cellule « s'ouvre ; un gardien que je ne connaissais pas « m'ordonne de préparer mes paquets et de des- « cendre. La délivrance était donc plus prompte « que je ne l'avais espéré. Mes effets sont embal- « lés en quelques secondes ; je tire tout l'argent « de ma bourse et n'y laisse que la somme néces- « saire, pour prendre une voiture et donner au co- « cher un large pourboire. J'étais trop heureux « pour ne pas faire autour de moi d'autres heu- « reux. En descendant, je distribue gaiement l'ar- « gent que je possède. On me renferme dans un « des compartiments du parloir de la prison ; après « quelques minutes on me conduit devant le di- « recteur qui me demande si j'ai quelque obser- « vation à faire : — Aucune, lui dis-je, si ce n'est « que j'ignore encore pourquoi l'on m'a mené ici.

« Sa figure et celle des agents qui l'entouraient « me semblaient bien farouches.

« Une chose surtout m'étonnait. Je ne voyais « descendre ni M. Darboy ni M. Deguerry, ni le « père Olivaint ni aucun des prêtres transportés « avec moi de la préfecture de police à Mazas. « Tout à coup j'aperçois un gardien dont le visage « m'était connu.

« Je lui demande où je pourrais attendre M. le

« curé de la Madeleine. Il me répond, les larmes « aux yeux : — Il est parti hier soir avec M. l'Ar- « chevêque et plusieurs autres messieurs. Que « Dieu veille sur vous!

« Je renonce à décrire l'impression que produi- « sirent sur le plus heureux des hommes la mysté- « rieuse réponse et le visage consterné de mon « gardien. Je l'interroge ; il disparaît dans un cou- « loir ; qu'était-il arrivé à mes compagnons ? Que « pouvait-il m'arriver à moi-même ? Je cherche à « m'expliquer ce mystère ; mon esprit se perd en « conjectures. Tout à coup un mot, un seul mot « prononcé par je ne sais qui, je ne sais où, re- « tentit à mon oreille comme un coup de foudre : « La Roquette. — A cette voix venue du dehors « répond instantanément cette voix intérieure : La « Roquette, la prison des condamnés à mort. « J'étais bouleversé, écrasé, et cependant après les « poignantes douleurs, les énervantes perplexités « qui m'accablaient depuis deux mois, j'avais du « moins l'avantage d'être fixé sur mon sort. Ma « confiance me rendait témoignage que j'étais vic- « time de ma fidélité au devoir , mon courage se « fortifiait à la vue des nombreux et illustres cap- « tifs qui avaient souffert plus que moi, et dont je « n'aurais qu'à suivre les exemples pour mourir en « prêtre et en Français. Je m'écriai avec le roi « Prophète : C'est en vous, Seigneur, que je place

« mon espérance; vous êtes mon Dieu, mon sort « est entre vos mains. »

La translation de la prison de Mazas à la grande Roquette avait été opérée dans ces charrettes lugubres comme celles qui durant le jour de la première Terreur avaient porté les victimes du Comité du salut public à l'échafaud; des cages grillées de Mazas, dix-huit victimes modernes, passaient dans celles de la Roquette. Les premières inscrites étaient les citoyens Darboy, Bonjean, Allard, missionnaire, Deguerry, Clerc, Ducoudray, jésuites, Jecker, banquier.

MM. Perny et Houillon, missionnnaires apostoliques en Chine, y étaient compris. A la vue de ces prêtres aussi innocents que les autres mais plus stupidement enveloppés dans cette même catastrophe puisqu'ils venaient d'être arrêtés à leur passage à Paris, M. Deguerry disait encore avec son entrain ordinaire à M. Darboy : — Voyez donc ces deux Orientaux qui viennent chercher le martyre à Paris ! C'est ce même abbé Perny, qui plus tard dans sa déposition devant le 3e conseil de guerre, a dit une parole dont l'éloquente et énergique simplicité, caractérise la *physionomie des démagogues, la surexcitation des passions, le délire de la population*, en un mot l'*état social de Paris sous le régime de la Commune :* « J'ai vécu pendant 25 ans au milieu des sauvages, et je n'y ai vu rien d'aussi horrible

que ces faces d'hommes et de femmes acharnés contre nous dans le trajet lugubre de Mazas à la Roquette (audience du 9 août) [1].

Enfin la crise approchait par d'affreuses gradations. Midi allait sonner, l'heure de la délivrance, par la mort, de mille autres morts morales.

Les victimes y destinées descendirent. L'archevêque parut le premier, une ombre de lui-même dont les privations et les souffrances avaient ravagé la nature déjà si frêle et si délicate.

M. Deguerry descendit ensuite. On aurait dit que les bourreaux raffinaient sur les approches de leur supplice en observant un ordre hiérarchique dans ce funèbre cérémonial.

Vinrent ensuite monseigneur Surat, le père Olivaint, M. Bayle, M. Petit, secrétaire-général de l'archevêché, M. Bonjean, laïque, cette lumière du conseil d'État, où j'eus l'honneur de le connaître, et dont la magistrature et l'église porteront toujours le deuil.

« C'était le mercredi 24 mai 1871, continue « M. l'abbé Lamazou, dans sa narration si pathéti- « que. Il était 7 heures. Je remarquai à travers les « barreaux de ma cellule un mouvement étrange « dans la grande cour intérieure. Des hommes à

1. Documents historiques sur la Commune, par l'abbé Lamazou.

« figure sinistre se rendaient du greffe au bâti-
« ment de l'Ouest où se trouvaient les Otages de
« première heure. Ces sbires avaient, les uns, des
« révolvers à la main, les autres, des papiers mys-
« térieux. Le directeur de la prison avec sa cein-
« ture et son pantalon rouge, Ferré, Raoul Rigault
« et Ranvier figuraient, dit M. Lamazou, au poste, »
moi je dis, au tribunal de l'infamie. M. Lamazou
les appelle les émules de Robespierre.

Mais ces triumvirs obscurs sont déjà oubliés. Ils n'ont pas même la célébrité de la scélératesse des Robespierre, des Couthon et des St-Just qui appartiennent à l'histoire. Ils firent même pitié aux détenus de la Roquette, ces condamnés vulgaires de la Cour d'Assises.

« Mon émotion, poursuit M. Lamazou, deve-
« nait de plus en plus poignante, lorsque je vis
« un officier des insurgés entr'ouvrir la porte qui
« conduisait de la Cour au Greffe et dire d'une
« voix solennelle : « Les hommes de guerre sont-ils
« prêts ? » Pouvait-il être une apostrophe plus lâche
« en regard des hommes de paix destinés à leurs
« coups ?

« Je compris qu'on allait nous fusiller en totalité
« ou en partie. Je me mis à genoux afin de de-
« mander à Dieu force et courage pour tous.

« A 8 heures et quelques minutes, un crépite-
« ment horrible foudroyait mes oreilles. Six dé-

« charges presque simultanées, suivies de quelques « coups isolés, retentissaient dans une des cours de « la prison. Un silence glacial succédait à ce bruit. « Il me révélait qu'à quelques pas de moi venait de « se consommer un de ces crimes monstrueux qui « font époque dans l'histoire de l'humanité. Deux « fidèles gardiens vinrent de bonne heure me don- « ner d'émouvants détails sur cet assassinat; quel- « ques émissaires de la Commune avaient seuls été « témoins de l'exécution. L'un de ces gardiens « avait reçu l'ordre d'aider les bourreaux à placer « les cadavres sur la charrette qui devait les jeter « dans un coin de terre à l'extrémité du Père-La- « chaise.

« Un ordre de la Commune, qui dans ce jour à « jamais sinistre du 24 mai livra Paris à l'incendie « et à l'assassinat, prescrivait l'exécution imme- « diate de tous les otages de la Roquette ; mais en « face des résistances des employés du greffe et « des hésitations de quelques fédérés, il fut décidé « qu'on exécuterait d'abord les six principaux. Un « émissaire se présenta avec quelques insurgés en « armes, proférant d'infernales menaces. Puis, pre- « nant une liste marquée au crayon rouge, il cria « à haute voix : « Citoyen Darboy ! citoyen De- « guerry ! citoyen Bonjean ! citoyen Ducoudray ! « citoyen Clerc ! citoyen Allard ! C'étaient les six « victimes vouées à la fureur des bandits ! »

Au moment de descendre, M. Darboy et M. Bonjean, qui déployèrent jusqu'à la fin une invincible fermeté, se donnèrent le bras. Ils furent poussés brutalement avec les autres martyrs vers le chemin de ronde; M. Darboy profita d'un moment d'arrêt pour s'agenouiller et donner sa bénédiction à ses compagnons de mort.

Elle ne tarda pas. M. Darboy, atteint de plusieurs balles à la première décharge, tomba le premier, mais non tout d'abord. Un assassin dut lui tirer presque à bout portant un coup de fusil. A côté de lui était M. Bonjean, puis M. Deguerry, les PP. Ducoudray et Clerc et enfin, tout-à-fait dans l'angle, le P. Allard. Quelques heures après, les six corps furent conduits à bras au Père-Lachaise et jetés dans la fosse commune. Au lieu même où les six victimes sont tombées on a placé sur le mur une plaque en marbre blanc encadrée dans une bordure noire. Leurs noms y sont inscrits [1].

En lisant ou écoutant ce récit douloureux écrit avec le sang des illustres infortunés, par M. l'abbé Lamazou miraculeusement échappé avec 22 de ses nobles acolytes, des larmes coulent pour les dix-

1. Le peuple anglais au milieu duquel je me trouvais gémissait sur de telles horreurs. La seule lecture du bulletin et des journaux, m'a dit le directeur lui-même de l'asile des lunatiques de Maidstone, frappa plusieurs personnes du dehors d'aliénation mentale.

huit martyrs et sur la patrie dont les enfants, des monstres, des Français purent déchirer les entrailles, en épouvantant les détenus même de la Roquette par des forfaits qui leur étaient inconnus et dignes de l'enfer de Dante.

MAZAS

Quelle est cette nouvelle Bastille, s'élevant droite et menaçante à quelques pas de l'ancienne, celle de sinistre mémoire, dont je n'ai vu qu'un débris; une parcelle de pierre taillée et ciselée en encrier de la forme d'une petite Bastille en miniature et crénelée ?

La Bastille pénitentiaire, sans lettres de cachet et d'où la justice lâche sa proie, a aussi ses murs d'enceinte que l'œil mesure à peine et qui défieraient le Jack Sheppard le plus agile et le plus audacieux[1].

Au dedans, que l'on se figure trois étages avec six rangées de cellules au nombre de 1260, disposées le long de six corridors, qui tous viennent

1. Célèbre voleur anglais dont l'histoire forme un volume.

aboutir à un point central d'où les cent yeux des argus dominent et embrassent l'étendue entière de la prison construite en forme d'éventail.

Cette citadelle, dont le silence semble être le seul hôte et l'unique gardien, a pourtant 900 hommes vivant dans son sein, mais vivant comme si c'était un seul. Car ce sont 900 détenus cellulaires, qui ne se voient, ne s'entendent et ne se rencontrent jamais. Il vivent avec l'espace d'une muraille entre eux et ne communiquent que par le bruit des verroux qui résonnent dans les corridors de leurs longues galeries. Tous cependant ne sont pas solitaires ; car si le malheureux las de la vie, dont il se croit, à force de douleur et dans son égarement, le droit de disposer, veut s'en défaire et qu'il en ait manifesté l'intention par un mot, par un signe, on lui adjoint, pendant le jour et la nuit, deux compagnons dont l'un doit veiller pendant que l'autre dort, et quand celui-ci a satisfait à la nature il lui succède dans son quart d'insomnie pour sauver à la prison perpétuelle ou à l'échafaud sa rétive et indocile proie.

Je montai l'escalier qui conduit à la chapelle intérieure placée au centre du bâtiment et qui commande les six divisions comprenant les 1260 cellules ou 197 par division. La voix et la prière du prêtre arrivent à l'oreille, peut-être au cœur de chaque prisonnier qui écoute ou entend du moins

le service religieux du fond de sa cellule entr'ouverte et fermée aù-dedans. Ce mode est ingénieux et à la fois humain, car il fait désirer au condamné le retour du dimanche, le seul jour qu'il ne maudisse pas dans son existence de Caïn, puisque ce jour rompt sa solitude d'airain et lui apporte une voix humaine et divine. Mais après cette explosion en chants religieux qui font épancher l'âme du prisonnier et délient sa langue, revient le silence de plomb où retombent douloureusement ces natures naguère sensitives et passionnées. C'est aussi cette pause qui peut être salutaire. C'est ici que commence la servitude pénale avec une bonne pensée que fait naître le travail, que fortifie parfois et nourrit la prière.

De là je passai de plain pied à la bibliothèque, autre cellule à part pour les deux bibliothécaires. A mon entrée je vis se lever deux hommes d'une taille imposante, dont la physionomie énergique et sinistre décélait en même temps une intelligence supérieure à celle des autres condamnés en général. « Vous n'avez que des livres religieux? dis-je à l'un des deux. — Non, monsieur, nous avons des voyages et toutes sortes d'ouvrages instructifs. » En effet, en m'approchant des rayons, je vis une série de voyages et de romans choisis : Cooper, Walter Scott, etc. Mais ces hommes gardiens des livres qu'ils distribuaient par 250 à la fois à

leurs compagnons de captivité, en les renouvelant tous les trois mois, attiraient plus que les volumes eux-mêmes mes yeux et mon attention. — « Qui sont ces hommes, demandai-je à mon guide en sortant? — Ce sont deux faussaires. » Cette catégorie de coupables se compose toujours d'êtres intelligents qui obtiennent de préférence un poste intellectuel dans la prison où l'éducation et l'étude, tout en aggravant le crime qu'elles rendent plus inexcusable, allégent au moins la chaîne du criminel.

Les parloirs sont parfaitement organisés et leurs compartiments cellulaires permettent aux visiteurs d'entrevoir le prisonnier qui les intéresse, et de communiquer avec lui sans bruit et sans confusion pendant 20 minutes. Dans les autres prisons, six, sept et huit visiteurs interpellent à la fois 6, 7 et 8 détenus dont ils sont séparés par un gardien, mais sans pouvoir s'entendre ou communiquer. Ici le détenu est seul en regard de sa famille, seul hôte de la cour ou du préau, isolé dans un vaste espace divisé par des barres de fer, où il semble parquer comme une de ces bêtes fauves emprisonnées à quelques pas de lui sur la rive opposée de la Seine. Il y respire au moins pendant une demi-heure l'air pur et libre des cieux, jusqu'à ce qu'il rentre dans sa tanière, où je le vis accourir comme l'animal que poursuit et accule le chasseur. Après

sa courte récréation, pour y aller ou en revenir, il n'a pas du moins, comme dans la prison cellulaire de Liége, la tête et les yeux couverts d'un bonnet qui le dérobe à tous les regards et voile les siens. Une des cellules me fut ouverte. J'y trouvai une chaise, une table, des latrines fermées sans aucune odeur, et deux crochets aux deux parois des murs opposés où s'attache et se suspend le hamac contenant un matelas et une couverture, deux pendant l'hiver, ainsi que je le vis le 10 novembre, époque où commence l'hiver des prisons. J'avais senti dès mon entrée au Greffe et dans les corridors la chaleur tempérée de la vapeur, qui est en général le mode actuel de chauffage des bâtiments publics, des ministères, des églises et des prisons. La cellule est munie d'un moyen de communication au dehors, que le détenu met en jeu dans le cas d'indisposition. Au premier signal, le gardien préposé accourt et le prisonnier est aussitôt secouru. La pharmacie de Mazas, comme dans toutes les maisons de détention en France, est conduite avec autant d'intelligence que de soin et de sollicitude.

La cuisine fort propre a sa vaisselle de cuivre très-bien tenue, et un feu continuel y est alimenté sous de larges chaudières, où, suivant le système général, on cuit la viande grasse le dimanche et le jeudi, et des légumes variés le reste de la semaine.

On y joint une livre et demie de pain, ration commune pour toutes les prisons de France et la consommation de chaque individu. Un des avantages précieux du mode culinaire à Mazas et de son mécanisme distributeur des aliments, c'est un railway qui amène les plats de 90 prisonniers servis à chaque étage avec autant et plus de célérité que s'ils étaient tous réunis dans un réfectoire de plain pied. Je vis jouer et fonctionner sans aucun bruit à Mazas comme à Pentonville son modèle à Londres, cette mécanique alimentaire, chef-d'œuvre à la fois d'art et d'humanité.

59 malades sur 900 détenus étaient à l'infirmerie lors de ma visite. Ce chiffre n'est pas considérable si l'on estime l'influence morale de la captivité sur les prisonniers. Le 10 novembre 1857, jour de ma visite, 18 condamnés venaient d'arriver. Que de soupirs s'étaient échappés de ces 18 poitrines d'hommes aux passions fortes et destructrices, contraints d'ensevelir dans une tombe vivante de mutisme leur énergie, leurs mouvements, leurs paroles et jusqu'au son de leur voix !

C'est là le premier effet d'une transition brusque et subite de l'action au repos, de la licence à la répression, de la parole vibrante à la pensée refoulée au fond de l'âme, sans même l'expression du blasphème, le soulagement de la plainte, du gémissement et du murmure.

Mais après, qui a pu dire si sur les dix-huit condamnés quelques-uns n'ont pas eu un retour sur eux-mêmes, si le silence de la retraite n'a pas calmé des passions violentes que le contact d'autres prisonniers eût surexcitées par un rire sardonique, par une injure, par un mot irritant? La cellule temporaire dompte, apaise, console même et fortifie avec de bonnes lectures. Prolongée, elle abat, décourage, produit le désespoir, la pensée du suicide, ou bien elle abrutit et change le malheureux qu'elle enclôt en la pierre même de ce tombeau sans air et sans vue qui l'étouffe.

Après tout, Mazas est un bienfait, comparé aux prisons cellulaires de certains pays de l'Europe. Je cite toujours par contraste celle de Leyde où j'entrevis par un judas un malheureux soldat condamné à trois ans. Il y était entré depuis trois jours, et déjà sa tête penchait sur sa tombe anticipée.

La cellule de Mazas est un lieu de délices, et, comme Montezume, le détenu s'y trouve sur un lit de roses, auprès des cachots du fort Lamalgne, à Toulon, où le soldat incorrigible est plongé et couché sur la paille avec une cruche d'eau et un morceau de pain, qu'il mange dans les ténèbres. La discipline l'y condamne, mais elle a ses règles qui l'en font sortir.

Grâce au ciel, la France qui ouvrit et renversa

de sa massue révolutionnaire la Bastille dont le nom même est encore odieux, la France qui brisa les instruments de l'inquisition et de la torture du reste de l'Europe, a élevé des maisons de détention à la place où gémissaient des créatures de Dieu ensevelies dans les ténèbres, sans un être humain pour échanger un mot. L'humanité et la justice ont aboli ces repaires où l'un de ces misérables sentit une fois un tel désir d'entendre la voix humaine qu'il gratta à la porte de sa cellule et murmura ces mots à son gardien : « De grâce, par charité, dites-moi une seule parole à l'oreille. »

La cellule de Mazas est humanitaire et rend à la société ses membres améliorés par une solitude momentanée et par un régime de vigilance et de sollicitude paternelle.

Quel que soit d'ailleurs le régime des prisons, n'importe la forme pénitentiaire, il est une question préalable qui a occupé et occupera sans cesse les moralistes et les législateurs, celle des mœurs et des lois : déraciner le vice, empêcher le mal avant de le réprimer; diriger la pensée avant de punir l'action.

« Le but des lois, disaient les anciens, n'est pas « seulement de prescrire ce que les hommes doi- « vent faire, mais encore de les accoutumer à agir « selon ce qui est ordonné. Quand on aura gravé « les lois de la cité sur les tables de bronze, on ne

« pourra encore se vanter d'avoir rien fait si l'on « n'a gravé la vertu dans le cœur des citoyens [1]. »

Dans ces lieux où l'homme expie ses erreurs en silence, la terre fouillée récemment a montré au jour les mystères du passé.

Trois squelettes ont apparu : deux appartenant à des hommes ; le troisième avec des ornements féminins, des bagues, des pendants d'oreille et une médaille d'or au millésime de 1665.

L'hôtel de la marquise de Brinvilliers au XVIIe siècle était situé sur cet emplacement voisin de Mazas. Les squelettes sont-ils ceux de ses frères et d'une sœur empoisonnés ?

Celui de l'empoisonneuse brûlée vive était absent : car de la Place de Grève, écrivait madame de Sévigné, elle s'était évaporée dans les airs.

Les fouilles récentes du Palais-de-Justice ont montré quelques épaves, qui seront les reliques de l'histoire. Dans un grenier du Pavillon de l'Horloge, au-dessus des archives, à la place où siégea quelque temps le tribunal révolutionnaire, on a trouvé un petit coffre contenant une jaquette de serge rouge, un poignard, un pistolet et une tabatière d'ivoire avec incrustation. Le coffre avait été perdu depuis 1848. Les registres du greffe constatent que ces objets inventoriés et catalogués, sont

1. Platon.

la jaquette que portait Damiens le jour de son exécution, le poignard et le pistolet de Georges Cadoudal, et la tabatière de Lacenaire l'assassin.

Je rouvre la prison de Mazas et une page dans mes annales du crime pour y replacer un scélérat digne de Tropmann, dont l'exemple contagieux l'avait entraîné.

La justice en avait été frustrée par une grâce intempestive qui en détourna le cours et par les calculs d'un pouvoir chancelant qui, voulant se populariser par un abus scandaleux, assurait l'impunité d'un double forfait.

Un Belge, domestique chez le sieur L**, gardait et soignait ce maître paralysé de ses membres et privé de la parole; mais il lui restait la vue et l'ouïe, tristes épaves de son existence qui ne tenait qu'à un fil. A quoi lui servirent-elles ? à contempler dans son impuissance un attentat sur l'honneur de sa femme et sur sa vie. Ce fut devant les yeux de son malheureux maître, que le tigre se rua sur sa maîtresse pour assouvir sa passion, et n'y parvenant pas, l'égorgea dans sa rage.

La honte d'avoir gracié un pareil monstre, ravisseur et assassin, a rejailli sur ceux qui osèrent braver les hommes et se substituer à Dieu en octroyant la grâce d'un misérable.

Cette impunité d'un crime exécrable préludait à

la chute d'un empire chancelant, comme les scandales d'un règne précédent et l'assassinat de la duchesse de Praslin, avaient hâté son écroulement.

SAINTE-PÉLAGIE

J'avais mis l'intervalle d'une année entre ma visite des prisons de Mazas, de la Roquette et celle des maisons qui me restaient à observer. Après m'être reposé de ce spectacle monotone du crime dans le bas-fond de l'humanité, lequel a toujours sa même physionomie, comme les criminels revêtus du même uniforme, je repris ma course pénitentiaire le 24 janvier 1859, vers Sainte-Pélagie. Cet ancien couvent est aussi peu approprié à sa destination que la plupart des maisons de détention, excepté celles d'architecture moderne. On peut en inférer toutefois que, si les vieux couvents ne servent plus à l'éternité du cloître monacal, ils peuvent au moins être le cloître pénitentiaire où le condamné entre sans prononcer ses vœux, et d'où il sort quelquefois purifié par la pénitence.

Je frappai un coup à la porte extérieure et l'on m'ouvrit immédiatement, car les concierges des prisons veillent éternellement, jour et nuit. La porte se referma sur moi ; j'étais prisonnier. Je fus introduit dans le greffe où j'exhibai ma carte couverte des signatures des employés des prisons précédentes et destinée à recevoir encore celle des greffiers de Saint-Lazare, le but de mes dernières explorations.

On appela un brigadier. Il parut et m'introduisit dans la forteresse, le long du parloir du greffe, qui, par un privilége exceptionnel, permet les visites des parents, et des serrements de main.

Nous passâmes aux ateliers de travail, à celui de la papeterie où 70 détenus étaient occupés à rouler et polisser les papiers de couleurs. Il y avait 28 éventaillistes, 6 tailleurs de profession, auxquels étaient adjoints 7 apprentis; 30 tourneurs de boîtes plaquées en imitation de palissandre; 23 ouvriers en chaînettes pour les colliers de chiens ou pour les trappes de cheminées, 50 à 60 ouvriers pour les cannes à parapluies et à ombrelles et 25 pour les plumeaux.

Le travail en hiver est de 12 heures : de 8 heures du matin à 8 heures du soir, coupées par le temps du repas et de la récréation. J'arrivai à ce moment; les détenus allaient successivement recevoir dans leurs gamelles une portion de légumes. La

viande de bœuf n'est donnée que le dimanche et le jeudi. La plupart de ces hommes, en prenant leur pitance, semblaient frémir comme l'animal des ménageries, lequel, à une heure marquée, éprouve le besoin instinctif de sa nourriture. Mais ils n'en étaient pas surexcités. Je ne trouvais pas non plus l'état contraire à Sainte-Pélagie, l'apparence de cet abrutissement et de ce marasme, qui flétrissent les autres sujets des cloaques que j'avais vus ailleurs, ni le cynisme de quelques misérables abandonnés de Dieu et des hommes. Là je n'entendis point ces fanfarons du crime vanter à l'envi leurs prouesses, professer hautement leur industrie et souvent devant leurs compagnons amplifier leurs exploits. Ces derniers étaient de la race de ces mêmes hommes qui, en 1830, venaient à la préfecture de police, se poser en acteurs de la révolution, et raconter cette fois sans exagération leurs services et leurs actes de cruauté sauvage commis sur les officiers de l'armée pendant les Trois glorieuses, en demandant à grands cris, pour prix de leurs trophées sanglants marqués sur leurs bras rouges, des places et des récompenses civiques.

Outre la classe ordinaire et flottante des délinquants, la population de Sainte-Pélagie se compose d'hommes faibles, coupables d'une première faute généralement, de falsifications de boissons et de comestibles. Elle se recrute aussi d'infidélités

commerciales, de faillites, et d'erreurs commises par des bourgeois de province entraînés par les tentations de Paris. C'est là qu'avait fait son stage un falsificateur de lait vendant, à sa place, des substances de têtes de moutons bouillies. Le gérant complaisant de cette pernicieuse entreprise avait subi sa peine pour le vrai coupable, dont le fils, magistrat attaché à l'un des grands corps de l'État, fit rougir l'administration, qui ne veut admettre dans son sein que des hommes honorables, d'une origine pure. La captivité de cette catégorie de détenus, qui gardent dans la prison leurs vêtements de ville, n'est que temporaire et ne dure que 24 heures.

Je continuai d'observer les détenus ordinaires durant leur souper ambulatoire. Une heure est consacrée à leurs repas et se passe soit à consommer la ration allouée, soit à la compléter par la cantine où il n'est permis de recourir qu'une seule fois par jour. Ils ont un certain pécule provenant du produit de leur travail dont ils ne perçoivent que la moitié. S'il est, par exemple, de 12 sous, ils ont droit à 6, mais qui allant à la masse se réduisent à 3. C'est le juste prix de la tâche pénitentiaire, profitable en France aux prisonniers durant leur séjour et à leur sortie, stérile en Angleterre où les condamnés ne travaillent que pour l'entretien de la maison.

Je fus introduit dans les dortoirs qui se composent de chambres à 3 ou à 4 lits au plus, dans lesquelles le surveillant de nuit plonge par le moyen d'un judas et surprend quelquefois en flagrant délit un réfractaire, le plus souvent dénoncé par son camarade de chambre.

Les lits consistent en deux matelas, un de laine et l'autre d'une matière assez tendre. Les draps se changent chaque mois. La prière n'est dite ni à l'heure du coucher, ni au lever. La messe est célébrée le dimanche par l'aumônier qui réside à Sainte-Pélagie. Le prisonnier en comprend-il le sens et la portée, la lit-il même en latin; sait-il surtout l'évangile du jour que la plupart des fidèles à Paris ignorent absolument?

Nous entrâmes dans la chapelle qui est celle de l'ancien couvent, froide, silencieuse et claustrale, favorable au recueillement et à la prière, dont la bénédiction et la rosée, si elles tombent à propos, peuvent rafraîchir et attendrir des cœurs de pierre et d'airain.

L'autel est élevé en amphithéâtre et domine les deux galeries où siégent les prisonniers et la nef réservée au reste des 600 détenus. Des livres d'église sont placés à leur portée, à droite sur un petit corps de bibliothèque. Le confessionnal est à gauche en entrant. La bibliothèque, mise à la disposition des condamnés, est desservie comme ailleurs

par des hommes d'une intelligence supérieure, et consiste en un fond de livres religieux et moraux, et pour le délassement du travail, en bons romans, en voyages et en histoire. Ce trésor de paix et des remèdes de l'âme est ouvert à l'être malfaisant qui fut en guerre avec la société. Il le calme, mais ne le dompte pas toujours. Aussi l'intérieur de la prison a-t-il encore ses réfractaires et ses rebelles. Le directeur siégeant tous les matins à son tribunal, connaît des infractions au règlement. C'est le législateur qui fait et applique la règle de son gouvernement, dont il exécute la loi. Armé de cette autorité discrétionnaire il doit être un homme doué de bon sens, ferme, impartial et modéré. Maître de lui-même, il réprimera une révolte par une juste punition. Il en préviendra l'explosion ou le retour par le respect dont il est environné; et s'il arrivait qu'une émeute éclatât dans son petit royaume, il sera désirable qu'il se montre aux mutins, se dresse de toute sa hauteur et sa force musculaire [1], pour faire rentrer le flot dans son lit.

J'éprouvai bientôt le désir et le besoin de revoir

1. L'Italien Belzoni, chargé par le gouvernement anglais d'aller prendre dans la 3e pyramide de Mycerinus les dépouilles qu'elle contenait, eut à soutenir une révolte d'Arabes dans le sein même de la pyramide où les torches s'étaient éteintes. Sa grande taille et sa vigueur le sauvèrent. — Le ministre chapelain de la prison de Maidstone, d'un physique imposant, ne visite les cellules qu'armé d'un bâton énorme.

le ciel et respirer l'air..... de la liberté, bien que ma captivité fût courte et volontaire. Avant d'être rendu à la seconde je gravis d'abord 200 marches pour gagner la terrasse de Sainte-Pélagie, d'où l'on obtient un magnifique panorama au-dessus du labyrinthe tortueux de la prison. Mon guide, le brigadier, me fit remarquer deux pavillons l'un à l'Est, et l'autre, à l'Ouest. Celui de l'Est est surnommé par les détenus le pavillon des *Princes*. C'est une catégorie de leurs compagnons privilégiée et autorisée par le ministre de l'intérieur. Elle comprend les banqueroutiers, les commerçants en faillite, mais de bonne compagnie. Leurs créanciers les y faisaient déposer avec l'aliment, ou une somme d'argent qui sert de caution. Indépendamment ils payaient un franc par jour. Si la dette n'était pas acquittée avant la fin de la journée, le prisonnier débiteur était mis aussitôt en liberté et l'aliment ou la somme en dépôt était restitué. Je descendis de la terrasse, rafraîchi par un air pur au-dessus de l'atmosphère empoisonnée des cours inférieures. J'avais terminé ma visite rapide, après avoir jeté un dernier regard d'en haut sur une fourmilière de captifs naguère libres comme moi-même. Cette multitude d'hommes déclassés s'est grossie d'un faussaire de distinction. Il avait épousé une jeune veuve riche qu'il avait ruinée en folles spéculations et en dissipations non moins ruineuses.

Après l'avoir réduite à de dures extrémités, pour achever de l'exploiter, il avait forgé sa signature. Elle déclara heureusement son mari faussaire. Alors la police procéda à son arrestation. Un jour qu'il jouissait de son reste en donnant un dîner, des bourgeois mystérieux se présentèrent à sa porte : « Monsieur est encore à table, dit le concierge, et l'on est au café. — Nous attendrons, dirent les agents. Nous ne voulons point déranger monsieur. » L'un des deux s'éloigna, et l'autre resta en vedette à la porte. Après une demi-heure tous les deux montèrent sans bruit et firent prier le maître de la maison de vouloir bien sortir. Dès qu'il eut paru, on l'invita, d'après le mandat d'amener, à monter en voiture, et il fut mené avec toute sorte d'égards au dépôt. Il fut bientôt jugé, convaincu, condamné et incarcéré dans une prison de bonne compagnie où la mauvaise vient le visiter, le consoler et lui fournir de l'argent. Ce misérable, indigne mari, père sans entrailles, faussaire, se ferait même espion dans la prison, si la police voulait s'en servir, comme autrefois elle exploita Vidocq, le célèbre voleur émérite, employé à rechercher et vendre ses confrères.

La Suède, le Danemark ni l'Angleterre n'oseraient appliquer d'anciens malfaiteurs, même émérites et libérés, à la recherche de nouveaux.

Ainsi l'on se sert de lévriers pour dépister le gibier.

LES MADELONNETTES

AUJOURD'HUI PRISON DE LA SANTÉ

Il y a environ 18 ans, en 1857, au sortir de la prison de Mazas que j'avais parcourue et admirée, toutefois avec une sorte de terreur, j'allais explorer le même jour la prison des Madelonnettes, et je m'imaginais alors, si ce n'étaient les murs d'enceinte et les fenêtres grillées, avoir été transporté au milieu des ruches travailleuses de Lyon, de Manchester et de Birmingham ou de toute autre ville manufacturière. Car, dès l'abord, les Madelonnettes soumises d'ailleurs au règlement général qui régit invariablement le système de toutes les prisons, présentaient des arsenaux, des ateliers et jusqu'à l'apparence de boutiques et de bazars. Là fermentait le travail utile et positif, là frémissait, bouillonnant, le labeur intelligent, et l'on eût dit, même volontaire, tant le travailleur semblait

animé, toujours prêt et dispos. Je n'avais vu nulle part dans les maisons centrales de France ou dans les prisons de Paris, plus de branches variées de métiers, plus de résultats et de produits, plus d'exportation d'objets manipulés. Chaque division locale avait sa destination ; la grosse serrurerie, la fine serrurerie et la menuiserie; l'atelier des tailleurs, les sept huitièmes de l'homme, assis en rond et confectionnant tous ces paletots qui vont passer en hiver des mains calleuses et souillées du criminel déjà purifié par le travail, sur le dos de maint pauvre hère grelottant de froid. Tout auprès était l'atelier des cordonniers, dont le tranchet et le poinçon restent des armes inoffensives et des instruments seulement utiles entre les mains de ceux qui les emploient depuis le matin jusqu'à la nuit.

Je trouvais dans une pièce contiguë un métier plus minutieux, comme le polissage des plumes pour bourrelets d'enfant, un plus délicat tel que la découpure des abat-jour chinois du prix de 10 fr., ou plus frivole, comme le travail des joujoux, des petites brouettes, des pantins, et des objets fabriqués à Nuremberg, où j'avais vu tourner cent par heure les boîtes qui les contiennent en bois rustique d'Allemagne. Dans une autre chambre, j'observais les vernisseurs et les peintres de papiers de couleurs rouge, bleue de Prusse et verte.

L'horlogerie même venait d'être essayée avec

succès pour la première fois aux Madelonnettes par un artiste condamné, qui me démontra, article par article, mieux que je ne le vis jamais chez aucun horloger de la capitale, chaque pièce d'une pendule dont les matières premières, le cuivre et l'acier, sont seules importées dans la prison. Lorsque j'entrai dans cet atelier spécial, le condamné contre-maître me détailla toutes les phases de son art avec une complaisance et une netteté qui prouvaient que ces hommes sont loin d'être fous, ainsi que les appellent certains criminalistes et physiologistes plus dignes eux-mêmes d'un tel surnom. Car l'horlogerie est l'art de la précision et l'application d'une raison mathématique qui est elle-même un rayon de la lucidité mentale.

Il ne manquait plus qu'une pièce à la perfection de l'horloge commencée quelque temps auparavant aux Madelonnettes et presque achevée le 10 novembre 1857.

Je remarquai jusqu'à des travaux de feux d'artifice dans la cour du préau.

Je fus édifié de l'activité de tous ces travailleurs qui se régénéraient chaque jour par leur zèle, leur soumission, leur habileté et les services qu'ils rendaient à l'industrie au centre d'un quartier populeux et industriel. Je fus surtout frappé de leur bonne humeur, le premier fruit du travail qui fait oublier au malheureux paria, séparé de ses sem-

blables, qu'il en est rejeté ; je me réjouis également de l'air de santé du condamné, ce deuxième effet de la vie regulière et du sommeil que lui procuraient la fatigue du jour et peu à peu une conscience meilleure. Si la religion entrait dans le cœur de cet homme, il pouvait encore prétendre au bonheur sur cette terre même bornée à l'horizon de son atelier. J'avais interrogé monsieur le directeur sur la statistique. sanitaire de sa prison enfermée alors dans le centre de Paris, à quelques pas du Temple, cette autre prison royale et dramatique. « Elle présente et accuse peu de cas per-« nicieux, me répondait-il, bien que les Madelon-« nettes soient emprisonnées. Les chaleurs exces-« sives de l'été dernier n'ont amené aucun cas de « fièvre typhoïde. » Ce bien-être, me disais-je, s'explique par l'absence de toute servitude pénale et par la douceur notable du régime. Quant au détenu politique que les Madelonnettes recevaient parfois, il avait sa chambre fermée ou non fermée à son choix, où l'un de ses compagnons pouvait converser et fumer avec lui autour d'un poële bien chauffé dont la fonte ardente ce jour-là même avant le mois de novembre me repoussa dans le corridor. La lecture, la correspondance épistolaire y étaient permises à cette catégorie de prisonniers, avec les journaux et le cigare.

L'un d'eux demanda en ma présence à mon

guide, le premier brigadier, un compas qui fut immédiatement promis et ensuite donné. « C'est un géographe, me dit-il. Un compas lui est indispensable. » Ainsi les armes, les instruments qui pourraient servir à la révolte ou au suicide sont laissés à la disposition du prisonnier des chambres, ainsi que le tranchet ou le ciseau abandonnés au cordonnier et au tailleur. Au reste, comment exercer son métier sans outils ? Or les Madelonnettes étaient le siége de l'application et de l'enseignement par excellence du métier et du travail pénitentiaire organisé. Si, au contraire, un condamné manifestait une intention dangereuse contre les autres ou contre lui-même, on lui apostait dans le dortoir ou la cellule un autre prisonnier qui veillait sur lui. Car l'homme déterminé au suicide, même sans instrument peut s'accrocher aux barreaux de la chambre et s'étrangler. Mais comme je l'ai déjà exprimé à l'occasion de cette mesure dans d'autres prisons, le détenu converti en veilleur et en gardien de son camarade ne peut-il lui-même l'aider au suicide ? Cette précaution est complétement inconnue dans les prisons d'Angleterre ou même du continent.

En traversant les dortoirs j'avais remarqué tous les lits avec leurs matelas nus et exposés à l'air qui entrait par les fenêtres ouvertes. C'était une mesure de salubrité particulière aux Madelonnettes, où

les détenus à cette époque, en 1857, ne faisaient leurs lits ou hamacs qu'au moment même du coucher. L'infirmerie avait peu de malades, et un seul cas de petite vérole. Je ne comprenais pas comment une chambre à part n'était pas affectée à cette maladie contagieuse. J'avais vu le même cas à St-Lazare dans le dortoir commun où se trouvait une femme atteinte de la petite vérole avec la fenêtre ouverte.

C'était là mon côté vulnérable dans ma visite où je pouvais contracter par l'air ou le toucher une de ces affections. En athlète peu exercé je craignais mon extrême susceptibilité. Mais c'était ma crainte qui était extrême. On sait que la peur du danger est pire que le danger lui-même.

Je passai impunément devant un galeux qui venait d'arriver. Il fut immédiatement dépouillé de ses vêtements, qui furent soufrés, et lui plongé dans un bain. J'avais été introduit dans la chapelle, où le service divin n'avait lieu que le dimanche. Bien que le principe du travail permanent formulé en prière « *qui laborat orat* » soit excellent pour les autres jours, la question religieuse d'un coup tranche la question judiciaire et humaine. Les prisons protestantes chôment le dimanche avec le double service du matin et du soir.

Les sœurs de quelques maisons centrales de France ont demandé le double service divin et

même le rétablissement de la messe de minuit. M. le ministre des cultes s'est justement opposé à ce dernier abus de la prière. Rien de trop ; moins de zèle. Le repos du dimanche est une loi sacrée et naturelle. C'est le baume du corps et de l'âme.

J'achevais cette tournée intéressante par la visite de ronde de la prison et l'ascension de la terrasse au moyen de la tour escaladée à l'intérieur. Je respirais un air pur au-dessus des miasmes de Paris et je pouvais contempler tous les édifices de la superbe capitale, de là me transporter en idée et me plonger dans les bouges de la misère qui gisaient à mes pieds plus misérables que les hôtes de l'asile dont j'avais atteint le faîte.

Là, au-dessous de moi, respirait la liberté âpre et parfois nuisible, avec ses privations et sa nudité. Ici, c'était la captivité forcée mais inoffensive, sous une administration bienfaisante et tutélaire ; mais c'était la captivité.

En mesurant la hauteur des murailles, mon cicerone me racontait qu'un prisonnier révélateur, c'est-à-dire, délateur de ses complices et condamné à un emprisonnement d'une moindre durée, avait néanmoins tenté son évasion le 15 août, jour anniversaire de la fête de l'Empereur. Il avait fixé ce jour pour cette tentative de délivrance, n'espérant pas être gracié. Pendant le sommeil des gardiens et de ses compagnons, il attacha un drap

aux barreaux de sa fenêtre qu'il était parvenu à enlever, puis descendant au-dessus du tuyau d'un poële qui me fut montré, il allait opérer son évasion, lorsque le drap s'étant déchiré amena sa chute. Le bruit donna l'éveil au factionnaire qui l'aperçut et le coucha en joue. C'était échouer au port; car il n'avait plus qu'à escalader le mur extérieur de la rue des Fontaines. Le prisonnier révélateur chargé par cette tentative, fut envoyé au bagne où sans doute il a regretté la prison des Madelonnettes.

Le 9 octobre 1876, j'eus l'honneur de succéder à M. le ministre de l'intérieur dans sa visite de la prison de la Santé. C'est en raison de son admirable situation aérée et hygiénique, qu'elle est devenue un véritable hospice où sont versés tous les malades des prisons de la Seine. Cette amélioration est un bienfait notable, car elle décharge les hôpitaux, où par le passé ils étaient accumulés confusément.

D'autres modifications y ont été également introduites par le temps et l'expérience. Les récidivistes ne sont plus admis au quartier cellulaire.

Les cellules de ce quartier sont exclusivement réservées aux détenus qui subissent une peine pour la première fois.

« L'administration a de plus en vue des disposi-
« tions pour que les cellules de nuit du quartier en

« commun puissent être habitées de jour et de nuit.
« C'est alors que les condamnés de toutes les ca-
« tégories, récidivistes ou non, pourront tous être
« soumis au régime cellulaire complet. »

Il y a cinq ateliers de travail et quatre cours ou divisions en diverses catégories de malfaiteurs. Dans chacune d'elles, je fus frappé de leur jeunesse et de leur air effronté. C'était le temps de leur oisive récréation, pendant laquelle ils s'associent et se communiquent librement leurs aventures passées et leurs projets d'avenir. Dans les ateliers où d'autres étaient occupés suivant leur industrie, je remarquai au milieu des jeunes, à peine un seul homme d'un âge mûr. Quant à ceux qui n'ont pas même un métier manuel, ils sont laissés sans rien faire. Le système pénitentiaire anglais impose à cette catégorie de détenus la tâche du *Pick Oakum* ou de faire de l'étoupe pour les vaisseaux et la confection des tapis de devant les portes.

L'heure du lever est 6 heures 1/2 et est suivie d'ablutions autour de lavabos en pierre circulaires et communs.

Le coucher est à 7 heures en été et à 8 en hiver.

Les lits de fer ont été arrangés dès le matin pour le coucher et reposent sur des parquets qui paraissent cirés, tant ils ont été minutieusement polis avec le verre de bouteilles.

Pour les contraventions intérieures, il y a d'au-

tres cellules à part, mais jamais de cachots. Au lieu de lits en fer, elles ont des couches en bois. Je demandai à l'un de ces détenus ce qu'il avait fait. « J'ai volé une plume, » m'a répondu une voix jeune. Sa seule punition est l'oisiveté avec la pensée qui couve et fermente dans sa cerveille. La détention est annuelle comme toutes celles des prisons de la Seine. Il y a cependant une exception. L'homme qui donne les livres dans la bibliothèque, ancien notaire, a été condamné à 5 ans qu'il subira aux Madelonnettes. Voici 4 notaires que j'ai rencontrés dans mes visites successives, un autrefois au Mont-St-Michel, deux à Mazas, et ce dernier.

L'éclairage par le gaz dans la cellule est également amélioré; avant, il brûlait dans un jet à la portée du prisonnier qui pouvait y allumer son cigare ou l'éteindre. Aujourd'hui il est sous un globe de gaz, et allumé au dehors près de la porte. Mais la lumière en est faible et insuffisante pour la lecture.

Les repas se composent de bouillon le matin et d'une julienne épaisse et nourrissante à 3 heures. Le dimanche et le jeudi c'est de la viande grasse. Le prisonnier a d'ailleurs le reste de son pain et la ressource de la cantine où il peut se procurer ce qui lui manque. Il est rare qu'il manque d'argent, car, outre le pécule moitié du produit de son travail et les secours de ses amis, il reçoit au parloir

les visites régulières et de droit le dimanche et le jeudi et celles de faveur le lundi. J'arrivai juste au moment des audiences accordées à de belles visiteuses en toilette par le préfet de police. Une d'entre elles sollicitait de M. le directeur, avec qui je me trouvais, une admission qui lui était refusée, sa permission légale, obtenue à la police, n'ayant pas été reproduite sur le registre de la prison.

L'impression de cette visite intéressante de la prison de la Santé qui peut contenir 1025 détenus, avec 2 brigadiers et deux sous-brigadiers seulement, fut pour moi que le régime en est fort doux comme celui de la maison paternelle déjà trop débonnaire et que l'une et l'autre manquent essentiellement au célèbre et juste axiome païen : « Principiis obsta, sero medicina paratur. »

Car le mal a déjà sa racine dans la famille et parfois c'est l'enfant égaré et puni trop tard en police correctionnelle ou en cour d'assises qui se fait lui-même le censeur de ses parents. Mon brigadier m'en citait avant-hier un exemple flagrant. Un père disait avec regret à son fils : « Tu t'es fait « mettre en prison pour une bagatelle. Encore si « tu avais volé quelque chose qui en valût la « peine ! — Mais c'est toi, mon père, le premier, répondit l'enfant, qui m'as laissé voler. » Le même brigadier mentionnait un trait de repentir d'un jeune condamné adressant encore à son père ce

sanglant reproche : « Si tu m'avais corrigé, je ne serais pas ici. » En Angleterre un condamné à mort, déjà sur la plate-forme de son supplice, demandait à parler à sa mère et lui disait, en lui mordant l'oreille : « C'est toi qui m'as conduit ici. »

Une jeune fille à peine âgée de 9 ans disait devant sa mère : « Ah ! quand je serai grande, je se« rai une fameuse cocote. » Et sa mère l'approuvait en souriant aux paroles naïves de l'enfant qui deviendra la prostituée dans tous ses progrès : *The harlott's progress*.

Quand des mères spéculent plusieurs années d'avance, sur le gain de la prostitution de leurs filles, quand des maris amènent leurs maîtresses sous le toit conjugal et les mettent dans le lit de leur femme légitime qu'ils en ont chassée, en la battant si la pauvre créature ose se plaindre, c'est alors à la prison à purifier ce bas-fond de la société et à laver dans les étables d'Augias l'écume du libertinage, de la cruauté, de l'insolence, de l'audace dont ce limon vil et infect est imprégné et pétri; c'est ensuite dans une solitude hygiénique et morale, à la religion, la Bible à la main, et non avec une seule messe le dimanche, à venir adoucir, éclairer, consoler ces natures qui, faute des premières leçons et des notions du juste et de l'injuste, se sont égarées, endurcies, mais peuvent encore (il n'est jamais trop tard), avec la crainte

d'un Dieu jusqu'alors inconnu et l'amour de leur prochain, être rappelées aux vertus sociales dont elles avaient le germe. La plus utile des améliorations que j'ai pu signaler comme un bienfait est l'asile ouvert au détenu qui a fait son temps, où il peut se retremper et même attendre un emploi lucratif par lequel il redevient, s'il le veut, un bon citoyen et un membre de la société dont il n'avait été séparé qu'un temps.

Il n'est pas hors de propos de raconter ici l'origine historique des Madelonnettes, autrefois le couvent des filles de la Madeleine [1].

Robert Montri, riche marchand de vins du XVIIe siècle, rencontra un jour deux filles publiques qui exprimèrent le désir de mener une vie régulière. Il les reçut dans sa maison située près du carrefour de la Croix-Rouge. Trois autres personnes vouées à la bienfaisance, le curé de Saint-Nicolas, un capucin et un officier des gardes du corps se joignirent à Robert Montri pour créer un établissement des filles repenties.

La marquise de Maigneley, sœur du cardinal de Gondy, acheta en 1620, pour les y placer, une maison dans la rue des Fontaines près du Temple et leur fit un legs montant à 101,600 livres. Le roi donna d'autres secours et le 20 juillet 1629, on

1. Dictionnaire des rues et monuments de Paris, par Lazare.

tira de la Visitation Saint-Antoine, 4 religieuses pour gouverner cette maison qui dans la suite fut divisée en trois classes de filles. La première, la plus nombreuse, était celle des filles mises en réclusion pour faire pénitence. La deuxième classe était celle des femmes éprouvées par la pénitence. On la nommait la congrégation. Elles portaient un vêtement gris. La troisième classe comprenait les filles dont la conversion était sincère. Elles étaient admises à prononcer des vœux.

L'église du monastère fut bâtie en 1680 et dédiée à la Vierge. Ce couvent supprimé en 1790, devenu propriété nationale, fut converti en 1793 en prison publique.

Les comédiens français arrêtés en vertu d'un décret de la Convention, en date du 2 septembre, furent incarcérés aux Madelonnettes. On y renferma, en 1795, les femmes prévenues de délits.

Cette prison fut concédée au département de la Seine par un décret du 9 avril 1811. Les jeunes détenus vinrent ensuite aux Madelonnettes, et cette maison ne cessa point d'être occupée par eux tout le temps de leur prévention. Seulement en 1836, lorsque la Force regorgeait de prisonniers, on leur adjoignit le vieux couvent pour succursale en y introduisant des hommes.

La prison de la Force et celle des Madelonnettes dont le nom Madeleinettes serait plus juste, sui-

vant mon humble opinion, en mémoire des filles de la Madeleine, ont été supprimées et remplacées en août 1867 par la prison de la Santé, bâtie le long du boulevard Arago, le célèbre astronome, et près du boulevard du Port-Royal, deux noms illustres, les gloires de la France et tous deux, sans parler avec emphase, les phares éclatants de ses lumières, dont l'un fut éteint à cause du jansénisme par un roi-soleil.

SAINT-LAZARE

Un intérêt de curiosité m'attira vers Saint-Lazare, qui occupe l'ancien et vaste couvent des Lazaristes, fondé en 1681, et dont la destination est radicalement dénaturée, puisqu'il a perdu son odeur de sainteté par la substitution d'une maison d'arrêt à une maison religieuse. C'est une prison de femmes, et, à ce point de vue, elle offre encore une lueur fugitive sur le fond d'un tableau sombre et lugubre. Là se trouve la femme déchue, mais c'est toujours la femme. C'est la beauté décolorée, déflorée; ou plutôt, c'était la beauté, c'était un ange.

Des trois sections qui composent et divisent ce grand cloître du vice et du travail pénitentiaire et expiatoire, celles des *prévenues*, des *filles publiques* et des *condamnées*, la première est la plus intéres-

sante, puisque l'innocente peut toucher la coupable, sans l'être encore et que le même uniforme couvre la novice et l'infâme. Je vis toutes les prévenues confondues dans une même cour, l'enfance de 17 ans et la vieille entremetteuse qui a blanchi dans Saint-Lazare, où elle est vingt fois retombée. Elle y respire, en le viciant, l'air pur commun à toutes dans une même atmosphère où la jeune apprentie du crime deviendra un jour, par le contact, digne de son habile institutrice.

Saint-Lazare, d'ailleurs, a ses cours, ses jardins, ses arbres et ses fontaines, et le ciel déploie sa voûte étoilée sur ces asiles douloureux, qu'il purifierait, si la gangrène des plaies profondes cachées dans ce réceptacle n'était pas trop infecte et invétérée.

Chaque nuit apporte du dépôt de la police à Saint-Lazare sa cargaison cellulaire de prévenues que l'on entasse pêle-mêle, 40 ou 50 (on ne peut dire le nombre), sur une trentaine de lits sans les dépouiller de leurs vêtements. Elles s'y couchent avec leurs *toilettes de ville*, qu'elles portaient au moment de leur arrestation, soit robes plates et unies, soit crinolines hérissées d'attiferies bouffantes et de volants a triple étage [1]. Elles restent ainsi jusqu'au lendemain où elles sont examinées et distribuées en diverses catégories suivant leurs

1. Ceci fut écrit au moment où les crinolines dominaient avant l'invasion des cuirasses et des traînes balayeuses. Les

spéciales destinations. Elles ne sont encore que prévenues et attendent leur translation à la Conciergerie, d où elles passent devant le tribunal compétent qui doit connaître de leur contravention et les juger.

Nous suivîmes plusieurs longs corridors aboutissant à des cabinets noirs où est inscrit au-dessus de la porte le mot *magasin*. C'est un dépôt d'objets et d'ustensiles hors d'usage et qui sert à la fois de cachot temporaire pour 2 ou 3 jours aux femmes réfractaires et coupables de contraventions aux règlements, d'actes de libertinage nocturne et d'attentats aux mœurs dans le sein même de la maison. Mon guide me montra en cette occasion des *trous de judas*, percés aux portes des dortoirs, d'où les surveillants de nuit s'approchent d'un pas léger et furtif, épiant tout ce qui se passe à l'intérieur. Une femme surprise en flagrant délit est transportée dans un de ces magasins noirs où cette punition peut bien la châtier mais non la corriger. Toutefois la solitude et les ténèbres font réfléchir et amendent quelquefois une nature non entièrement pervertie.

vêtements des femmes condamnées qui restent à St-Lazare, sont étiquetés et déposés dans un vestiaire, où elles les reprennent en sortant. En Angleterre, les condamnées à leur entrée dans la prison, sont mises dans un bain avant de prendre l'uniforme, et leurs vêtements sont passés au soufre.

Nous visitâmes l'infirmerie affectée aux condamnées et aux prévenues, et desservie par les sœurs de Marie-Joseph, au nombre de 45 pour les besoins de toute la maison [1]. Je fus frappé de la propreté des dortoirs, tous approvisionnés de lits en fer. Là, entre autres malades, gisait une cantinière du premier empire, qui après avoir bivouaqué à Austerlitz, Friedland et sur d'autres champs de bataille, venait arrêter sa course errante et peut-être la finir sur un lit moins glorieux [2].

La sœur qui m'accueillit gaiment, en voyant un autre visage que celui de condamnées ou de malades, me montra avec une sorte de coquetterie tout l'arsenal de l'infirmerie, les drogues pharmaceutiques, les vases de salsepareille et de dépuratifs qui se préparaient sous sa direction, et qui une fois épuisés se renouvellent à la pharmacie centrale des hôpitaux.

Je passai dans les dortoirs de la Maternité, où je trouvai nombre de petits lits en fer destinés aux nourrissons qui ne manquent pas. Car les filles mères abondent à Saint-Lazare , où elles arrivent avec leurs fruits éclos ou à éclore.

1. La maison centrale de Montpellier, qui renferme un nombre considérable de détenues, n'a que 18 sœurs.

2. Cette femme, compagne de la grande armée, aurait dû trouver, à l'hôtel des Invalides, une retraite plus convenable que St-Lazare.

Je fus remis par la sœur Marie-Joseph aux mains de mon brigadier cicerone. Celui-ci ouvrit une grille en bois et m'introduisit dans la partie la plus curieuse des habitations de Saint-Lazare, la 2e section, au milieu des filles publiques, jadis reléguées à l'hôpital des Capucins, uniquement affecté à la guérison des prostituées ou de toute autre femme atteinte. Cette centralisation dans Saint-Lazare, des prévenues, des condamnées et des femmes publiques n'est pas très-favorable à cette dernière catégorie; car un hôpital est moins honteux qu'une prison, et les filles publiques ont aussi leur orgueil et leur sentiment de probité. Il leur répugne d'être assimilées aux voleuses et confondues dans le même local.

Toutefois, mon guide, en traversant une série de 207 jeunes filles malades sur 500 prostituées, fleurs étiolées de 17 ans, déjà vieillies par le mal destructeur, faisait et exprimait devant moi une réflexion outrageuse à leur caractère : « Si elles ne volent pas, disait-il, elles sont parfois pires que les condamnées. Car elles peuvent assassiner l'homme qu'elles ont entraîné. » Mais il y a une malheureuse réciprocité, l'homme qu'elles ont entraîné, aussi les assassine [1].

1. Il en est plus d'un exemple. Les hommes qui les fréquentent deviennent parfois leurs meurtriers, quand ils savent qu'elles ont de l'argent.

La règle de respect pour les étrangers visiteurs de Saint-Lazare y est strictement observée. Une des 207, qui ne s'était pas levée à mon passage, fut signalée par mon guide à la sœur gardienne, qui dut la faire emmagasiner, c'est-à-dire, enfermer dans un de ces magasins noirs terminant chaque galerie. En vain, je me récriai contre cette rigueur, ne voulant pas être cause d'une nouvelle molestation pour ces filles assez punies déjà par leur état de santé.

Je fus introduit dans une chambre fermée à clé qui renferme le lit de *misère*, où mon guide le brigadier avait été plus d'une fois appelé pour tenir de force les victimes mutines et récalcitrantes. Cette chambre touche les galeries ou dortoirs qui règnent le long de la cour où les moins malades jouissent d'un air pur et de la liberté de l'espace.

Pauvres femmes qui n'auraient jamais dû quitter celle de leurs champs pour s'engloutir dans l'atmosphère des cités et le gouffre de Saint-Lazare! A côté du mal est placé du moins le remède, dans la salle des bains sulfureux que la bienfaisante administration prodigue à ces malheureuses qu'elle guérit, mais qui, malgré l'horreur du mal à peine effacé et le souvenir brûlant de leur prison, y rentrent quelques semaines après.

Le hasard m'offrit un jour une jeune fille qu'un accident fit tomber devant moi sur le pavé glissant;

je la relevai. Honteuse de sa chute, elle me remercia cordialement. Elle parut en même temps avoir quelque confidence à me faire et m'invita à l'accompagner chez elle. Je montai. A peine la porte se fut-elle refermée que je compris ce qu'elle était et ce qu'elle voulait. Mais, différente de ces Vénus vulgivagues qui sacrifient moins à Vénus qu'à Plutus, je trouvai en elles une femme de cœur plus que d'argent. Je lui demandai son histoire : « Ma famille est honnête, dit-elle, et j'ai « une tante à la halle, très-riche marchande, que « j'ai quittée pour mon amant qui depuis m'a aban- « donnée. Je ne la vois plus, parce qu'elle me re- « procherait ma conduite. — Quelle est son « adresse? répliquai-je. Je chercherai à vous récon- « cilier avec elle et à vous procurer de l'ouvrage. » — Je la quittai dans ces dispositions : elle, de repentante en apparence; moi, de médiateur. J'invitai sa tante à venir me trouver; ce qu'elle fit. Elle me raconta en détail les inclinations de sa nièce, que rien ne pouvait faire rentrer dans la bonne voie. Je ne désespérai pourtant pas d'y ramener la jeune égarée. Je lui procurai du travail dans un atelier. Elle y vint une fois. Mais le lendemain elle ne reparut point et je n'en eus plus de nouvelles, qu'en la retrouvant parmi les 207 femmes infectées, faible et incorrigible créature, non de l'amour de l'or, mais de la passion sen-

suelle de l'homme d'abord son séducteur, ensuite son satyre brutal. Cependant, de ces malheureuses en général, que le sang de parents vicieux a corrompues, que leur exemple et leurs paroles ont perverties ou que leur vénalité a vendues, quelle classe est la pire, la leur ou celle des femmes du monde, en anglais *sly ladies*, tolérées seulement en Angleterre, Messalines incognito en passade, qui s'abandonnent au premier inconnu, et reportent dans le foyer conjugal le mal qui leur a été inoculé?

La pharmacie des bains était desservie par une femme condamnée à un emprisonnement de six mois pour avoir procuré un avortement. Ainsi les malades et les criminelles sont en contact. Quels doivent être les sentiments respectifs des unes envers les autres ?

Je demandai à mon guide l'indication de la chambre de la pistole; mais les personnes qui l'occupent, particulièrement les *adultères*, ne me furent point montrées, comme elles me l'avaient été au dépôt de la police. Celle entre autres que j'avais rencontrée dans ce premier asile venait d'être transportée à Saint-Lazare. C'était cette même femme dont le mari avait payé lui-même l'amant, son rival, pour surprendre le couple en flagrant délit, et se débarrasser légalement de sa femme, en faisant condamner son complice à l'amende. Quel

était le plus vil des trois ? L'époux, sans contredit. Nous devons à l'Angleterre ces sortes de jugement. A son exemple le scandale du crime connu ou de la conversation est mis en vigueur en France où le mari fait rançonner l'amant et confiner sa femme. L'époux trompé n'est plus retenu par la honte de l'éclat et la crainte du ridicule. Il ne se bat plus chevaleresquement; mais il sacrifie à une indemnité pécuniaire l'honneur de son nom et le repentir de sa femme dont il ruine pour jamais la réputation et empêche peut-être par son abandon le retour à une meilleure vie.

Les condamnées appartiennent à la 3e section, comprise dans plusieurs amphithéâtres, où les femmes sont occupées depuis 6 heures jusqu'à 7 du soir au travail de l'aiguille, à la fine couture et même à la broderie, dont le gain est réparti entre l'administration et la prisonnière qui a 25 centimes pour elle. C'est sous la surveillance d'une sœur de Marie-Joseph placée, debout, au milieu de l'amphithéâtre du travail pénitentiaire que les 500 condamnées fonctionnent dans un profond silence. L'on me signala des étrangères, entre autres une Anglaise condamnée pour vol. Elle était au faîte des gradins, en vue des surveillantes.

Le silence imposé aux travailleuses adoucissait au moins le tourment de cette malheureuse étrangère deux fois misérable par sa conscience et son

exil. Elle était trop jeune pour avoir eu les soins de la bienfaisante Mrs Fry, la célèbre quakeresse, qui vint autrefois répandre dans les prisons de France le trésor de sa parole et de sa charité.

M. le directeur de Saint-Lazare survint et toute la fourmilière des abeilles travailleuses se leva. Il se tourna vers moi et me dit : « Eh ! bien, mon-« sieur, comment trouvez-vous notre établisse-« ment ? » Parfait pour l'ordre, dis-je, et remarquable surtout par la douceur du traitement et de la discipline. — Nous avons reconnu, ajouta-t-il, que la sévérité produit de moins bons effets. Les devoirs du directeur, appelé dans toutes les provinces de son vaste royaume, ne me permirent pas de lui soumettre quelques réflexions sur la servitude pénale et les améliorations morales dont elle est susceptible. La bonne conduite, en général, est une condition par laquelle un détenu peut racheter sa liberté. Mais elle ne doit point être considérée comme un titre à la remise de la peine. Cette remise devrait être obtenue par un travail sérieux et assidu, accompagné d'une parfaite régularité de vie. Le repentir et la réforme sont souvent simulés et l'obéissance à la discipline est si commode en soi que la bonne conduite mesurée par l'œil partial de l'aumônier de la prison est devenue une vertu d'un mérite fort douteux. C'est une règle de stricte nécessité ; mais la véritable réforme ne peut

vraiment être attestée que par des actes réitérés d'une nature substantielle. On peut feindre le repentir, mais aucun homme ne saurait contrefaire le travail réel, et quand un détenu non-seulement se conduit bien, mais travaille encore matériellement, il donne alors une preuve aussi évidente que possible de son amendement moral. Ce n'est qu'à cette condition et avec un sincère repentir apparent qu'il aura droit à une remise de sa peine. Si la servitude pénale ainsi comprise et exécutée, est capable de produire une réforme, un criminel même endurci doit être une créature changée après 14 ans de prison et de discipline.

Madame Lafarge, dans sa douce prison sans discipline de Montpellier, visitée, adulée, fêtée, comme si elle eût tenu cour plénière, échappa à cette servitude pénale, même à l'uniforme de la prison, et, faute d'être éprouvée par le travail, dont le creuset l'eût sans doute purifiée, faute d'être moralisée, évangélisée, elle mourut comme elle avait vécu, hypocrite profonde et consommée, impénitente, orgueilleuse et endurcie.

Saint-Lazare me paraît avoir ce régime débonnaire, sans fruits de repentir et de réforme. Mon guide le brigadier me le disait; moi-même je voyais certaines détenues circuler dans l'intérieur:

une dame visiteuse me l'avait attesté. Cédant à l'appel de Mgr l'archevêque Du Queslin, cette personne s'était vouée dans la maison de Saint-Lazare au service spécial de l'infirmerie. Elle y apportait tout le zèle de la charité chrétienne et l'expérience éclairée d'une dame du grand monde. Elle y avait rencontré dans ses premiers essais une jeune fille malade, laide, borgne, et pourtant déjà victime de la séduction et en portant les fruits prématurés. « Eh! bien, ma fille, lui dit-elle, que faites-vous « dans cette maison de correction et à la fois de « pénitence ? Le séjour peut vous y être salutaire « et vous aider à en sortir meilleure pour le reste « de votre vie. — J'y travaille, madame, répondit « la jeune fille d'une voix doucereuse ; j'apprends « mon catéçhisme dans lequel je suis instruite par « le prêtre qui me prépare à ma première commu- « nion. — Attendez un peu, mon enfant, car l'état « où vous vous trouvez n'est pas compatible avec « la sainte communion. » La dame de charité, mon amie, revint quelque temps après, et s'adressant à la pénitente : « Ma fille, comment vous « sentez-vous ? êtes-vous en de meilleures disposi- « tions et regrettez-vous votre vie passée ? — Oh ! « oui, madame, le prêtre m'a confessée. Aussi-ai-je « communié » — Madame D... fut scandalisée. La jeune fille borgne et laide devint mère peu de temps après.

La même dame s'intéressait à une autre prisonnière, mère de deux enfants. Celle-ci avait su captiver la bienveillance de sa protectrice qui cherchait à sauver une âme en guérissant les infirmités physiques de la malade. Elle s'en réjouissait d'avance, lorsqu'elle fut informée que la fille même de cette femme, âgée de 10 ans, avait été vendue et prostituée par sa propre mère, quand celle-ci, sous un masque de religion, affectait les dehors et les grimaces de la pénitence. L'on avait aussi rencontré le fils de cette misérable, encore adolescent, livré par elle à une débauche infâme. La dame de charité fut découragée et presque rebutée. Cependant, toujours confiante en Dieu et animée jusqu'à la fin des meilleures intentions, elle emmena un jour de l'infirmerie une femme dont elle avait hâté la guérison et qui l'avait édifiée par une pénitence sincère en apparence. Elle lui procura un logement dans Paris avec des moyens de subsistance. Quelques semaines s'étaient à peine écoulées, que cette même femme dont le cœur semblait changé, était arrêtée pour vol et reconduite à Saint-Lazare, non plus comme malade, mais comme condamnée. Après ce dernier essai tout aussi infructueux, Madame D... se retira, renonçant à sa mission. Car elle avait jeté les semences du bien sur le sol pierreux de la prison, où cette semence brûlée et desséchée dès l'abord n'avait

trouvé que des épines qui en croissant au-dessus d'elle l'avaient étouffée [1].

L'ivraie malheureusement domine et croît presque seule à Saint-Lazare, et, en l'arrachant, il n'y a pas à craindre de déraciner en même temps le bon grain qui est nul en général. Toutefois, les efforts et le zèle d'autres dames plus persévérantes et membres du comité protestant institué pour la conversion des femmes protestantes de Saint-Lazare ne sont pas entièrement perdus. Si les conversions radicales sont rares au-dedans de la prison, où la durée temporaire de la détention ne leur permet pas toujours de fructifier, et ne le sont pas moins au dehors, parce qu'il est extrêmement difficile de les suivre, il y a du moins chez quelques sujets des preuves de sensibilité, qui annoncent que leurs cœurs ont été touchés. Les cantiques que l'on chante ensemble, la parole de Dieu qu'on leur lit, et que l'on médite, la prière qui commence et termine les visites régulières faites à tour de rôle par les dames du comité dans un petit oratoire, semblent n'avoir pas frappé en vain l'oreille et l'âme de ces pauvres femmes. « C'est chose tou-« chante, me dit-on, de voir celles qui, à leur ar-« rivée à Saint-Lazare, avaient une physionomie

1. St Mathieu, chap. XIII, vers. 5, 6, 7. Parabole du Semeur.

« dure et repoussante, s'adoucir peu à peu, et « témoigner plus tard avec larmes de leur recon- « naissance envers les dames qui viennent leur « adresser des paroles affectueuses de consolation « et d'encouragement. » Les soins paternels du comité protestant portaient leur fruit. A côté je vis le contraire.

Sur le seuil de la salle de travail, j'aperçus deux fort jolies personnes séparées des autres et sans être l'objet d'aucune surveillance. « Quel est votre « délit? dis-je à l'une d'elles. — Mes maîtres « m'ont fait arrêter pour vol, me répondit-elle en « riant. — Combien de temps vous reste-t-il à passer « dans cette maison? dis-je à l'autre condamnée. « — Encore six mois. Ce sont les plus longs et les « plus ennuyeux. — Vous voici guérie de l'envie du « vol, je l'espère, et vous devez en avoir l'horreur « comme de Saint-Lazare. » Elle me répondit par un sourire négatif; comme si elle doutait de ma prophétie. Ces deux femmes circulaient librement dans les passages de la prison, sans discipline, sans frein moralisateur, sans leçon religieuse. Leur instinct aspirait à l'entière liberté pour reprendre leur vie mauvaise. L'ivraie était mêlée au bon grain et l'étouffait.

La cantine offre aux condamnées qui ont un peu d'argent quelques douceurs, telles que du tabac arrangé dans de petits sacs, moyennant cinq cen-

times, et même des aliments de nécessité, supplément de pain, légumes, etc... Elles reçoivent d'ailleurs divers soulagements de leurs parents et amis qui les visitent les mercredi, jeudi, samedi et dimanche, dans le parloir grillé, où la multitude des voix et la confusion de langues forment une tour inintelligible de Babel.

Saint-Lazare est un asile aussi bien qu'une prison; car il compte parmi les prévenues des habituées qui le préfèrent à la nudité de leurs domiciles et à la liberté pauvre et glacée de leur indigence et de leur vagabondage. Les malades y sont si bien traitées qu'elles se font arrêter de nouveau pour y reprendre une seconde, une troisième fois la santé, avec les médicaments et les bains si dispendieux en ville. Les jeunes filles âgées de 16 ans envoyées correctionnellement à Saint-Lazare y demeurent 6 mois; c'est une pension alimentaire; au-dessous de 16 ans : un mois, c'est une distraction, un passe-temps. La réclusion d'un an serait dans la cellule, avec de sages tempéraments, une école salutaire de bon ordre, de règle, et de retour sur soi-même. La communauté y entretient la dissipation. La lecture des journaux y est permise, et en les voyant dans les mains des détenues, j'oubliai un moment qu'elles l'étaient, et je les pris pour de simples pensionnaires.

Après un an, les femmes condamnées à un temps

ultérieur, sont transférées dans une maison d'arrêt, celle de Clairvaux. C'est là que commence la punition. Car le traitement y est sévère et les criminelles en ont une horreur instinctive. Les maisons centrales de détention de femmes en France, ont un tout autre aspect et régime que Saint-Lazare qui n'est qu'un prélude aux centrales. Le châtiment infligé est pris au sérieux. La servitude pénale du travail forcé s'y fait sentir. D'abord, dès l'entrée au greffe vous voyez le tableau où sont marqués les noms des détenues, la date de leur entrée et la durée de leur détention. Le signe en couleur *rouge* est fatal et indique la perpétuité, comme chez les anciens la lettre Θ indiquait le supplice capital : Θανατος, Thanatos, la *mort*. Dans l'intérieur de la prison les travaux forcés commencent au point du jour et finissent à sa chute. En hiver, ils se prolongent à la lueur du gaz. Ce temps est interrompu par une heure donnée au repas qui se prend dans le réfectoire, et la demi-heure qui reste se passe l'été à marcher processionnellement dans la cour, l'hiver au promenoir couvert, chaque détenue suivant une autre, les unes oisives, les autres tenant et lisant un livre.

Dans la centrale de Montpellier j'avais trouvé, en 1857, 200 condamnées à perpétuité pour infanticide, preuve irrécusable du vice du nouveau système des enfants trouvés qui, en exposant les mères

à la publicité, n'empêche pas le libertinage et encourage la destruction de ses fruits.

Dans la centrale de Nîmes, le régime est dur mais juste. Le directeur m'y signala au milieu des condamnés un nombre de Corses, que, malgré la rigueur de la servitude pénale, il avait su ingénieusement armer en 1852, pour soutenir le Président de la République contre le parti rouge républicain qui menaçait d'envahir la prison et de délivrer les prisonniers.

Je trouvai aussi dans cette dernière maison d'arrêt toutes sortes de condamnés appartenant à diverses religions, entre autres, un mahométan, qui récitait ses prières en bon musulman comme s'il eût été agenouillé dans Sainte-Sophie.

Je sortis moins terrifié de Saint-Lazare qui m'avait été montré dans tous les coins de son labyrinthe, où 1200 femmes étaient gouvernées par une administration paternelle protégeant sous le même abri le berceau de l'enfance, qui porte en elle le germe de la corruption, la jeunesse corrompue et la vieillesse corruptrice. Si celle-ci n'est pas honorée à Saint-Lazare comme à Lacédémone, elle n'en est pas moins soignée et alimentée, mais surveillée avant tout.

Saint-Lazare, comme prison temporaire, est suffisante pour recevoir le trop plein et l'excès des êtres parasites ou nuisibles et en purger la société;

mais sa triple communauté est défectueuse par la confusion des sujets qu'elle renferme. Sa mission est de rendre à la grande ville ses membres améliorés. Si elle ne les remet pas entièrement guéris de leurs plaies morales, elle a du moins l'avantage incontestable pendant six mois ou un an de venger ou plutôt de rassurer momentanément et de satisfaire la société.

Le plus ancien titre qui mentionne l'institution de Saint-Lazare est de l'an 1100 [1]. C'était un hôpital de pauvres lépreux sous l'invocation de Saint-Ladre. Pour soutenir cette maladrerie, le roi Louis le Gros établit en sa faveur une foire dont elle percevait les reveuus. Elle durait 8 jours et se tenait sur le chemin de Saint-Denis. Philippe-Auguste l'acheta en 1183 et la transféra dans la capitale au lieu dit les Champeaux. Tous les établissements d'utilité publique au moyen-âge, ayant un caractère religieux, cette léproserie, qui avait une chapelle particulière dédiée à Saint-Ladre, prit le nom de son patron. L'évêque de Paris, vers 1515, introduisit les chanoines réguliers de Saint-Victor dans la maison de Saint-Lazare. Un arrêt du parlement du 9 février 1556, ordonna que le tiers de ses revenus serait employé à la nourriture et entretènement des pauvres lépreux. En 1632, Adrien Lebon, principal, offrit sa maison à saint Vincent

1. Dictionnaire des rues et monuments de Paris, par Lazare.

de Paul, instituteur des prêtres de la Mission. Ces religieux s'installèrent à Saint-Lazare en vertu d'un décret d'union donné par l'archevêque de Paris. Cette congrégation travaillait surtout à l'instruction des pauvres habitants des campagnes qui n'avaient ni évêché ni présidial. Dans l'enclos Saint-Lazare, le plus vaste qu'il y eût dans Paris, se trouvait un bâtiment appelé le logis du roi. Ordinairement, les reines s'y rendaient pour recevoir le serment de fidélité des habitants de Paris avant de faire leur entrée dans cette ville. Les dépouilles mortelles des rois de France étaient déposées pendant quelques heures dans la maison de Saint-Lazare, et tous les prélats du royaume venaient jeter l'eau bénite sur ces restes que les caveaux de Saint-Denis allaient renfermer.

Vers la fin du XVIIe siècle, cet établissement tombait en ruines; les prêtres de la Mission songèrent à le reconstruire. Ils firent élever, de 1681 à 1684, les vastes bâtiments qui existent encore aujourd'hui. L'église, qui avait été réparée au commencement du XVIIe siècle, fut consacrée.

Le 14 juillet 1789 la maison Saint-Lazare fut pillée et incendiée par une bande de malfaiteurs. La milice parisienne instituée le même jour, et les gardes nationaux, dont le sieur Regnault, mon père, fut un des six premiers, coururent arrêter les progrès de la dévastation.

Ce fut en 1793 que cet établissement fut converti en prison, et l'on y renferma plus de 1200 personnes. Parmi elles se trouvait un malheureux avec ce signalement et cette atroce consigne : « Vivian, « perruquier, prévenu d'imbécillité et de peu de ci- « visme. » Ce misérable resta un an au secret.

Sous Verner, le directeur général, les interrogatoires que l'on faisait subir aux prisonniers étaient ainsi formulés : « As-tu voté pour Raffet ou pour « Henrion? As-tu dit du mal de Robespierre ou « du tribunal révolutionnaire? Combien as-tu dé- « noncé de modérés, de nobles ou de prêtres dans « ta section? »

Une des innocentes victimes renfermées à Saint-Lazare, qui excitèrent le plus d'intérêt fut Roucher, l'auteur du poëme des *Mois*. Il passait le temps de sa captivité à instruire un de ses enfants, Émile, non l'Émile de Rousseau, l'élève chimérique de la nature, des champs et des bois, l'enfant de la liberté. Le jour que le poëte reçut son acte d'accusation il prévit le sort qui l'attendait et renvoya son fils, en lui donnant son portrait pour le remettre à sa femme. Cet envoi était accompagné du quatrain suivant adressé à sa famille :

« Ne vous étonnez pas, objets charmants et doux,
Si quelque air de tristesse obscurcit mon visage;
Lorsqu'un savant crayon dessinait mon image,
On dressait l'échafaud et je pensais à vous. »

André Chénier fut également détenu à Saint-Lazare et n'en sortit que pour monter sur l'échafaud honoré par tant d'illustres têtes [1].

Pour l'amendement des femmes de Saint-Lazare, je propose, comme je l'ai fait pour les jeunes détenus, une galerie de gravures d'après le peintre moral anglais Hogarth, exposées dans la prison, et représentant les progrès de la prostituée (The harlots progress).

Mais cent fois plus efficace serait, je le redis, la présence assidue dans Saint-Lazare, d'une visiteuse dévouée, vigilante, animée des sentiments et de l'énergie de Mrs Fry, dont la vie et l'exemple terminent ce volume.

La Bible à la main, la douce persuasion coulerait de ses lèvres, et pénétrerait jusqu'au fond des cœurs. Les grâces d'une parole affectueuse et consolante les attendriraient; la force de la vérité s'y ferait sentir à la suite du raisonnement, la grandeur des Écritures les étonnerait, la sainteté de l'Évangile les toucherait, et, Dieu aidant, Saint-Lazare rendrait à la société, des êtres réformés, changés, des épouses vertueuses, de tendres mères qui pourraient connaître encore une bonne vie et son fruit le plus doux, le bonheur.

1. Le crime fait la honte, et non pas l'échafaud.

DÉPOT DE MENDICITÉ

MAISON DE RÉPRESSION DE SAINT-DENIS

Ce double nom désigne une double misère; car le Dépôt reçoit le malfaiteur ex-mendiant et le mendiant ci-devant malfaiteur. Il est même complexe et multiple, puisqu'on y verse le superflu de Saint-Lazare et le débordement du Dépôt de la préfecture. Saint-Denis supplée et complète les châtiments des détenus de ces deux maisons, et peut s'appeler le réceptable de la double écume parisienne. Cependant le travail saurait encore la purifier, si elle n'avait trop profondément pénétré chez les vétérans du mal et de la misère; mais plus l'égout est infect, plus la voie publique est nettoyée. Plus le Dépôt recueille de mendiants et de vagabonds, moins il reste de vagabondage et de mendicité. L'effet diminue la cause, et de là l'on peut inférer quelle importance le gouvernement attache à cet

établissement qui tend à l'extinction ou au moins à l'affaiblissement de cette peste sociale.

Avant ma visite du château de Saint-Ouen, dont les hôtes quelque peu sybarites, le prince et la princesse de Craon, dormaient sur leurs feuilles de roses, je voulus par contraste explorer les épines de l'asile pénitentiaire, qui hérissent les abords de la nécropole des tombeaux des rois.

Il est assez généralement reconnu, à défaut de documents authentiques, que la maison du Dépôt dont la vétusté accuse une gothique origine, est un débris des bâtiments de l'ancien chapitre. Les salles spacieuses, ses nombreux compartiments, ses vastes cours irrégulières, ses murs presque croulants et surtout son voisinage de la cathédrale, prouvent invinciblement que l'on foule dans ces lieux le territoire de l'antique et vénérable abbaye.

Les habitants de cet asile, lors de ma visite, étaient en rapport d'âge et de vie passée. Tous portaient l'uniforme du vêtement, de la physionomie et du caractère, excepté qu'il y avait un abîme entre l'homme supérieur, directeur du Dépôt, et les misérables qu'il dirige et surveille. Personne, en effet, n'est plus respectable et plus intelligent que l'hôte et l'hôtesse du Dépôt bien dignes de commander dans une autre juridiction. Ce fut le directeur lui-même qui m'initia aux détours de son tortueux royaume composé de

900 sujets des deux sexes, 600 hommes et 300 femmes; où la vieillesse domine, excepté quand Saint-Lazare décharge dans le Dépôt le trop-plein des jeunes prostituées qu'elle a rejeté de son bassin. Je vis l'une de celles-ci couchée et en proie à des attaques d'épilepsie, et une autre assise auprès de ses compagnes, à la physionomie intéressante et mélancolique. Elle était poitrinaire par suite d'une couche prématurée. Cette jeune novice du péché, déjà étiolée et flétrie, contrastait toutefois avec les femmes au ton hardi, au front d'airain, ces professes impures déjà émérites d'une vie criminelle. La mort ou le repentir l'ont-ils arrachée aux joies de la moderne Babylone, dont elle était mourante?

Une dame de cette maison, d'un grand dévouement et d'une longue expérience, vient soigner et consoler cette population souffrante et quinteuse, s'exposant, sans y songer, aux miasmes de l'air vicié, émanant de ces êtres si différemment affectés. Elle les approche, les touche et leur prodigue ce que la charité peut donner et ne reçoit en retour que dégoûts, ingratitude, injures et toutes les amertumes de la prison. Sous sa direction, les détenues travaillent à la lingerie, à la buanderie, à la cuisine, au lavage dans la petite rivière de la Croatte, qui emporte les immondices physiques, sinon la lèpre morale.

Je fus frappé de l'étendue des dortoirs de femmes qui contiennent jusqu'à 100 lits et plus, faits tous les jours par chacune d'elles avec toute la propreté féminine. On voit aussitôt que la main de la femme a passé par là.

La division des hommes, comme partout en général dans les prisons où ce sont les détenus et les condamnés qui sont les agents travailleurs de la maison, laissait plus à désirer sous ce rapport. Les dortoirs étaient moins bien tenus, les lits moins régulièrement faits. Toutefois l'ordre existait dans les ateliers que le travail anime et vivifie. Excepté les infirmes et les aveugles, tout ce monde de vagabonds, dont la moitié, au dire du brigadier introducteur, sont d'anciens voleurs, travaille depuis son lever jusqu'à 6 heures du soir et gagne par son industrie un pécule de 20, 30, 40, 50, 500 fr. qui lui permet de sortir du Dépôt et qu'il reprend avec sa liberté.

Je trouvai les tailleurs, les cordonniers, les tisserands à leurs métiers. Le reste des détenus qui n'ont point appris d'état est employé à faire de l'étoupe. Je rencontrai dans la corderie un jeune nègre de l'île Bourbon, qui ne savait aucun métier. Frappé de la situation de cet adolescent, qui commençait sa carrière dans la mère-patrie par le vagabondage, l'oisiveté et la prison, je ne pus m'empêcher de lui adresser une allocution amie et

sévère à la fois. Il baissa les yeux, et me sembla n'être pas encore tout à fait endurci. Que deviendra cet enfant adoptif de la maison de Saint-Denis, le premier asile de cet orphelin, denué et destiné à rentrer dans la grande ville? Le Workhouse d'Angleterre le garderait, l'instruirait jusqu'au temps où il trouverait une place et un refuge pour son innocence. Fera-t-il dans Paris ce que fit un homme de couleur en place et sommelier, chez M. le comte X..., qui le chassa pour avoir vidé sa cave ?

L'infirmerie contient diverses espèces de malades, les gâteux, les galeux, les épileptiques. Dans la saison d'été les fenêtres ouvertes purifient ces salles dont le seul aspect et l'odeur soulèvent le cœur de dégoût. Les poëles de l'hiver et leurs feux peuvent-ils assainir ces étables d'Augias ? A chaque pas, le directeur était arrêté par les détenus qui lui faisaient leurs réclamations et qu'il renvoyait à son cabinet. Quelquefois ils s'adressaient même à moi, me prenant pour l'inspecteur. C'était la population âgée et oisive, à qui l'on accorde les loisirs de la prison.

Le dortoir des aveugles n'était point fait à 1 heure de l'après-midi. Cette irrégularité me fut expliquée par la permission donnée à ces infortunés, de se lever, de se coucher, de se relever, quand ils le veulent.

La maison de Saint-Denis a sa chapelle où les détenus, femmes et hommes séparés, assistent au service dominical.

Tout enfin est complet dans cet établissement, qui seulement n'est point doté des mêmes avantages que ceux de la ville. Son délabrement, son dénûment et sa nudité paraissent à chaque pas. Le directeur, homme d'une expérience supérieure et qui est comme le patriarche de la maison de Saint-Denis, m'en fit les honneurs avec une bonne grâce doublement précieuse par ses efforts, après une chute grave, pour m'accompagner comme mon guide et mon cicerone.

La pauvreté du Dépôt de mendicité ne l'a pas empêché d'atteindre son but en la détruisant ou du moins la diminuant au dehors. Il a justifié les paroles et les vœux de Napoléon Ier législateur, écrivant en 1808 au ministre de l'intérieur la lettre suivante :

« J'attache également une grande importance « et une grande gloire à détruire la mendicité. Les « fonds ne manquent pas; mais il me semble que « tout marche lentement, et cependant, les années « s'écoulent. Il ne faut pas passer sur cette terre, « sans y laisser des traces qui recommandent « notre mémoire à la postérité. Je vais faire une « absence d'un mois. Faites en sorte qu'au 15 dé- « cembre vous soyez prêt sur toutes ces questions,

« que vous les ayez examinées en détail, afin que « je puisse par un décret général porter le dernier « coup à la mendicité. Il faut qu'avant le 15 dé- « cembre, vous ayez trouvé sur les quarts de ré- « serve et sur les fonds des communes, les fonds « nécessaires à l'entretien de 60 ou 100 maisons « pour l'extirpation de la mendicité; que les lieux « où elles seront placées, soient désignés et le ré- « glement général, mûri. N'allez pas me demander « encore 3 ou 4 mois pour obtenir des renseigne- « ments. Vous avez de jeunes auditeurs, des pré- « fets intelligents, des ingénieurs des ponts-et- « chaussées instruits. Faites courir tout cela et ne « vous endormez point dans le travail ordinaire des « bureaux.

« Il faut également qu'à la même époque tout « ce qui est relatif à l'administration de la caisse « des travaux publics soit mûri et prévu, afin que « l'on puisse préparer tout, de manière qu'au com- « mencement de la belle saison, la France pré- « sente le spectacle d'un pays *sans mendiant* et où « toute la population est en mouvement pour em- « bellir et rendre productif notre immense terri- « toire. »

Malgré cette haute autorité, je pensais que le grand et ancien principe *principiis obsta* vaut mieux que la répression tardive et je concluais, en sortant du Dépôt, à l'exemple de Franklin dans son

Bonhomme Richard, que plus il y a de secours publics affectés au soulagement des pauvres, moins ils songent à s'aider soi-mêmes, et plus ils tombent de mal en pis; et au contraire, moins on fait pour eux, plus ils font pour eux-mêmes, et deviennent, sinon riches, mais moins à charge à la société et à l'assistance publique!

J'ai trouvé plus de mendiants dans les cantons suisses catholiques que dans les protestants, où l'industrie et le travail occupent les bras d'hommes de bon vouloir.

La caisse d'épargne et celle de la vieillesse sont le fruit et le salaire du travail.

La caisse d'épargne ouvre ses paîments sûrs et réguliers avec un intérêt légitime aux économies des fourmis travailleuses; la caisse de la vieillesse nous assure une existence paisible et 15 pour cent d'intérêt ou plus, suivant l'âge, pour l'hiver et le soir de la vie.

Toutes deux, en supprimant les mendiants, ferment le Dépôt de la mendicité.

PRISON DE CLICHY

Avant la suppression de la prison de Dettes j'écrivais, au sortir de ma visite : On ne peut sans doute afficher à la porte de cette maison l'inscription de la prison d'Édimbourg :

« C'est le lieu des soucis et des soins,
« Où nul n'est exempt de besoins;
« D'un ami la pierre de touche,
« La tombe où vivant l'on se couche. »

L'application de ce quatrain ironique aux prisons criminelles ou correctionnelles n'était pas exacte pour une prison de dettes, où le créancier allouait à son débiteur sa subsistance, où celui-ci n'avait pas le souci du jour et du lendemain, quand sa famille le visitait régulièrement, qu'un fils, une fille pouvaient vivre en société avec leur père, et que le détenu lui-même, avec l'autorisation de

son créancier, avait la faculté de sortir temporairement, et même, au bout de trois ans, de s'émanciper de son plein droit et en vertu de la loi protectrice, sans s'être acquitté de son obligation.

J'avais donc trouvé une foule de clients parasites dans la maison de Clichy, pourvue de son grand complet, les 4 corridors et ses 37 chambres, une galerie ouverte avec 12 chambres, une galerie séparée avec 9 autres, toutes occupées par 180 détenus, qui se réunissaient en société appelée le *pot au feu,* pour mieux se nourrir, pour s'abonner à un journal, jouer aux jeux des cafés et mener ainsi une vie oisive, l'*Otium*, mais *sine dignitate*. Cette vie paisible et frugale, l'absence de toute inquiétude et la liberté de jouir des douceurs de la famille rendaient ce séjour plutôt agréable que pénible au marchand ou à tout autre qui avait laissé au seuil de la prison les terreurs du créancier, la panique de l'huissier, le frisson que lui causaient le garde du commerce et le recors prêt à le saisir au collet et à l'appréhender au corps, dans sa propre maison impuissante à le protéger et à le défendre [1].

Il était presque guéri de la manie des spéculations commerciales, des projets ambitieux de la

1. Le débiteur en Angleterre, où la prison de dettes, *Fleet*, est également supprimée, était auparavant inviolable dans son *Castle* ou asile sacré.

Bourse, des agitations fiévreuses, des courses maritimes de l'armateur. Ici plus de châteaux en Espagne, plus de chimères de la laitière et du pot au lait. Tout était calme et plat, et la sérénité du ciel des jardins de l'ancien Tivoli planait et descendait sur ce refuge temporaire où le débiteur entrait avec désespoir, mais où il se réconciliait peu à peu avec son sort et aussi avec sa conscience, s'il était homme d'honneur, quand de malheureuses spéculations sans intention perfide ou déloyale l'avaient seules conduit dans cette maison. Mais alors, si c'était un honnête homme, pourquoi l'empêcher, par la détention, de travailler et de satisfaire à son créancier qui au contraire paralysait son action? Si c'était un fripon, pourquoi ne point le poursuivre avec la justice ordinaire? C'était un dilemme dont la législation a tranché le nœud gordien en abolissant la prison de Dettes.

Le seul résultat acquis de la contrainte par corps, c'était que le débiteur était et restait l'homme du créancier, que si celui-ci n'en était pas payé, il pouvait dire au moins : Il est à moi, c'est mon bien, ma chose, ma propriété, *mei juris*.

La captivité dans la maison de Clichy n'avait pas un aspect triste et désolé comme dans les autres prisons que le contact du crime ou le souffle du prisonnier semblent empoisonner. Quand je frôlais l'uniforme infâme et le numéro ignominieux

du condamné de la Roquette, lorsque j'entrevoyais la bête fauve et cellulaire de Mazas, et que je traversais les rangs pressés des détenus des prisons centrales de Nîmes et de Montpellier; ou à l'étranger dans Leyde, Liége, Pentonville, Westminster Coldbath où le Tread-Mill dompte et épuise par son supplice de Sisyphe le captif haletant, même le plus herculéen, les tristes parias de ces maisons soutenaient à peine l'œil de l'homme libre qui ne vient pourtant pas les insulter de son regard curieux et inquisitif. La visite de l'homme membre de cette même société qu'ils avaient outragée était un reproche vivant pour eux, et quelquefois dans la prison, dirai-je, la femme irritée par cette apparition, se jetait furieuse sur ce visiteur inoffensif protégé seulement par son guide. Ici, à Clichy, je trouvais, sauf la liberté *extra muros*, les habitudes de la ville, le jeu, les échecs, le cigare que l'on se procurait à la cantine, l'usage modéré du vin, la promenade dans un jardin fort bien cultivé, les restes des jardins d'Armide ou de Tivoli. Les employés eux-mêmes participaient à ce bien-être. Mon guide, qui avait été brigadier à St-Lazare et dans les maisons de la Force, de Mazas et de Sainte-Pélagie, trouvait dans la prison de Dettes une douce retraite avec un traitement de 1800 fr. Il me fit d'autant mieux les honneurs de la maison dont il était commensal. Il me conduisit à la cha-

pelle desservie par un aumônier qui disait la messe le dimanche devant 180 détenus et devant les femmes séparées par un grillage. Si la captivité est adoucie et consolée par la religion, celle-ci ne lui manquait pas plus à Clichy que dans le reste des prisons de France où elle protége tous les cultes indistinctement. De là nous visitâmes quelques-unes des cellules ou chambres dont le mobilier se composait d'une petite table, d'un lit avec deux matelas et deux couvertures où l'on changeait les draps tous les 20 jours. Il y en avait même quelques-unes de garnies d'un canapé où le détenu faisait sa sieste. Je trouvai dans l'une des chambres un jeune homme occupé à un petit travail de découpure de papier pour fleurs. Il en avait déjà fait pour une vingtaine de sous. Mon guide frappa à la porte d'une autre cellule où je vis un Russe en famille avec sa femme, sa mère, sa sœur et ses enfants. Il était détenu pour une somme de 10,000 fr. C'était pour lui une captivité de 5 ans. L'étranger était condamné à une détention plus longue que le Français, par la raison qu'il ne possédait rien en France, et que, s'il n'avait eu que 3 ans à faire il aurait échappé au créancier, à qui 5 ans offraient du moins une meilleure garantie, si toutefois son homme n'était pas insolvable. Quelques Anglais étaient confinés à Clichy; mais ils n'y trouvaient point, comme dans la prison de dettes de Londres,

Fleet, le confort, le luxe, les tapis, ni aucune des douceurs de cette prison élégante et commode, d'où le débiteur aristocrate sortait chaque jour sur parole en tilbury pour aller aux Parcs ou dîner en ville.

Cette licence venait de s'étendre aux autres maisons de servitude pénale, où, sur caution, le condamné même obtenait un billet de sortie temporaire, *Ticket of leave.*

La consigne sévère de Clichy avait coûté la vie à un Anglais qui y était détenu. Il s'était mis à sa fenêtre barrée après l'heure prescrite pour la retraite, et le factionnaire l'ayant aperçu, l'avait averti trois fois de se retirer. Le malheureux étranger ne comprenant pas son ordre reçut, après ce triple et inutile avertissement, une balle qui vint frapper sur le barreau que mon guide me fit toucher, et qui, rebondissant sur le prisonnier, le tua net.

L'empereur, informé de ce cruel accident, pour étouffer cette affaire, où une consigne rigoureuse et une désobéissance involontaire avaient fait une victime, alloua, comme indemnité, à la famille de cet étranger une somme de 70,000 fr. sur sa cassette.

Chaque prisonnier faisait et nettoyait sa chambre qui devait être prête à 9 heures. Le coucher était à 10, et la cellule fermée au cadenas. Le mari

et la femme condamnés pour dettes ne pouvaient être détenus ensemble. Ils ne se visitaient même pas. C'était la seule rigueur de la maison de Clichy.

Le médecin ne demeurait pas dans la prison, mais il en faisait la visite chaque jour. En cas d'indisposition pendant la nuit, le détenu frappait au dedans ; le surveillant accourait et faisait prévenir le docteur dont le ministère toutefois n'était pas à la portée du malade. En cas de besoin urgent, on s'adressait à un médecin détenu, s'il y en avait. C'était une lacune à remplir. La maison de Clichy manquait à l'intérieur du secours médical immédiat, qui existe dans toutes les prisons.

Nous passâmes au côté des femmes, où je fus reçu par une dame surveillante, fort distinguée, peut-être trop pour son genre de ministère. Je trouvai 5 à 6 personnes occupées au travail d'aiguille, et parmi elles, une seule oisive. C'était une jeune femme condamnée pour usure et prêt à des mineurs à un intérêt exorbitant. Usurière à 25 ans, que sera-t-elle à 50 ? Elle était fort gracieuse, s'exprimait avec élégance et paraissait se réconcilier avec sa destinée meilleure qu'à Saint-Lazare, qu'elle venait de quitter. C'était une amélioration [1].

1. Ainsi, comme prévenue, cette jeune femme avait été confondue à St-Lazare avec d'autres prévenues de vol et de contravention aux réglements de la prostitution publique.

Je l'invitai à prendre patience et à ne point *dépérir*. « Oh ! non, monsieur, dit-elle, avec un beau jardin, des fleurs, on est agréablement distraite ». Fort bien ; mais qui remplacerait pour elle, même au milieu des jardins d'Armide, le commerce des jeunes hommes, des mineurs, et les émotions de l'usure à 60 pour cent ? A Clichy, il n'y avait plus de gros intérêts. Il fallait en faire son deuil. C'était la pénitence.

La surveillante m'avait fait entrer dans une chambre très-ornée, où elle me montra de belles porcelaines enrichies de gracieuses peintures qu'elle-même avait faites et qu'elle plaçait avantageusement pour ajouter aux 700 fr. de ses appointements.

Je me rappelais par contraste les dames geôlières, les *Female officers* de la prison de Westminster, avec leurs trousseaux de clés et cadenassant au verrou deux formidables prisonnières, Marie Carney et Sophie Varney, âgées de 17 et 27 ans, dont l'une en sortant de son cachot pour comparaître devant le gouverneur s'élança sur moi et m'aurait frappé de son écuelle, si mon guide n'eût paré le coup. Les deux prisons sont sans doute différentes, et réclament une différence dans les surveillantes, mais elle me paraissait trop sensible. Il eût fallu des gardiens très-vigoureux pour dompter ces deux forcenées dont l'une était capable de tuer celle qui

la gardait, puisqu'elle était condamnée pour avoir tenté l'empoisonnement d'une famille entière dont elle était la servante.

En quittant le gynécée de la maison de Clichy, où la femme mondaine maniait son aiguille, se repentant pour un temps et assez pour qu'on dise un jour : *Domi mansit et lanam fecit* [1], nous montâmes à la galerie, qui avait, comme celles des hommes, ses chambres et ses cellules, mais avec une cheminée où l'on se procurait un véritable intérieur sans la nécessité d'association. Je jetai un coup d'œil furtif dans une chambre où se trouvaient une mère et sa fille. « Voici un beau dévouement, dis-je à la jeune personne. Vous vous êtes volontairement constituée prisonnière — Eh ! que pourrait faire un enfant de 14 ans ? répliqua la mère. — Elle est fort heureuse, ajouta la surveillante. — Je n'en disconviens pas, répliquai-je ; mais je pense qu'elle n'en subit pas moins la captivité, et que cette jeune plante peut bien s'étioler dans une cellule même qui a son jardin, mais non la liberté et la clé des champs. »

Le soir on sonnait le couvre-feu. L'inspecteur, comme le geôlier, faisait sa ronde, une lanterne à la main, et s'assurait de la rentrée de chaque détenu dans sa cellule et de l'extinction de toutes les

1. Elle resta à la maison et fila. — Épitaphe des anciennes dames romaines.

lumières. L'on entendait chaque porte se refermer et la clé grincer dans la serrure à l'oreille du prisonnier pour dettes comme à celle du criminel sous les verrous des huit prisons de la Seine. La nuit enveloppait du même voile les deux genres d'hommes emprisonnés. C'était la même solitude, le même silence. Avaient-ils la même insomnie ? Étaient-ils en proie à d'égales inquiétudes ? Quelle que fût leur différente situation, les ténèbres les nivelaient. Ce n'était pas la prison ou le cachot qui les distinguait; c'était l'esprit du détenu, qui était pour lui son cachot, son repaire, le siége de ses pensées fantastiques. C'était son cerveau où se formait et d'où s'élevait le nuage de ses chimères et de ses hallucinations : — peut-être de ses remords!

PRISONS ANGLAISES

Conditions préliminaires de l'admission des condamnés dans les prisons du Gouvernement relatives à leur religion.

1° Les condamnés sont requis, à leur entrée dans une prison du gouvernement, de déclarer à quelle religion ils appartiennent.

2° Ceux qui déclarent être protestants auront l'opportunité d'être visités par le chapelain et le lecteur des saintes Écritures et assisteront au service de l'Église d'Angleterre.

Ils seront visités par un ministre protestant de leur croyance.

3° Ceux qui déclarent être catholiques romains auront l'occasion d'avoir les visites d'un prêtre catholique romain et assisteront au service du célébrant.

4° Les condamnés sont prévenus qu'après cette profession de foi il ne peut y être apporté de changement, à moins d'une raison satisfaisante, et d'un examen sérieux par les autorités, de la sincérité de cette conversion.

Instructions.

1° Après que cette formalité aura été dûment remplie et expliquée, et que chaque prisonnier l'aura bien comprise, il devra déclarer s'il est protestant ou catholique romain.

2° Le gouverneur ou député gouverneur fera enregistrer dans le livre spécial du greffe, à la suite de chaque nom des condamnés, les observations suivantes :

A. B. a lu, ou entendu lire et expliquer les dispositions de l'avis concernant la religion des prisonniers.

A. B. est protestant ou catholique romain.

3° Les admissions seront enregistrées par un clerc du bureau du gouverneur, signées par le gouverneur ou député gouverneur et contre-signées par le clerc.

PRISON DE MILBANK

Après quarante ans passés, je voulus visiter de nouveau la prison de Milbank, que j'avais vue quand le *Tread Mill* fonctionnait et exerçait dans sa rotation perpétuelle les jambes des malheureux condamnés à tourner la roue d'Ixion. Le Tread-mill, supprimé à Milbank, existe toujours dans d'autres prisons. Celle des bords de la Tamise, magnifiquement située vis-à-vis du palais de l'archevêque de Cantorbery, délivrée de son instrument de supplice qui n'est plus qu'une simple relique, a substitué à son ancien régime de *Carcere duro* le travail toujours forcé mais modéré, avec l'encouragement, la récompense, la nourriture suffisante et saine, une douce température, la lumière du gaz, et, au lieu de l'eau stagnante de la citerne, l'eau pure et clarifiée de source venant de Trafal-

gar square, le bon coucher sur le hamac, enfin toutes les améliorations qui se font sentir aux détenus. Si la servitude pénale ne les corrige pas, le bien-être matériel ramène au moins, par les récidives, à Milbank ces êtres isolés, sans famille, sans pain, sans gîte, les *Outlaws* ou rebuts de la grande cité, parias de l'immense et infecte sentine métropolitaine.

Je frappai; le premier geôlier me laissa entrer. Je traversai une première cour. Un second geôlier m'ouvrit une porte sur une 2e cour et je pénétrai dans le greffe. M. le gouverneur, sur l'exhibition de ma carte et par l'intermédiaire de l'un des employés supérieurs du greffe, me donna un brigadier de 1re classe qui m'introduisit enfin dans le sanctuaire. Ce brigadier est en anglais *the officer*.

J'arrivai au moment de la récréation de 29 détenus qui marchaient depuis une heure dans l'une des cours. Après cette promenade circulaire, — ils défilèrent devant moi et rentrèrent, sur l'ordre du brigadier, chacun dans son asile dont il tira et ferma la porte sur lui, tandis que le détenu qui suivait, poussait sur lui-même la grille sur le détenu rentré, et ainsi de suite *(and so on)*. Les 29 étaient réintégrés et reprenaient leur tâche imposée sans surveillant. Pendant 2 mois pour les derniers incarcérés la double-porte reste fermée. Après ce laps de temps, c'est la grille seule qui reste close

et à travers ces barreaux le prisonnier jouit au moins de la vue et du mouvement du corridor. Plus tard, l'association a lieu ; c'est la récompense de la bonne conduite. Je regardai l'étiquette appliquée à chaque porte en dehors. La première portait le n° d'ordre 5400, chiffre qui indiquait le nombre prodigieux des prisonniers qui avaient passé dans cette cellule depuis 1860. Ma visite était en 1861. La même étiquette portait encore au-dessous le nom du détenu et le n° 4, c'est-à-dire, le nombre d'années de détention à subir. La cellule suivante différait peu de la première. Le chiffre des années de détention variait entre 3 et 4 jusque vers la fin du couloir où je trouvai le chiffre 25. Plus la captivité doit durer, plus le nombre des détenus décroît. Il croît au contraire en raison de la brièveté de la détention. Le n° 5400 attestait que 5400 individus s'étaient rapidement succédé dans la même cellule. Le chiffre 25 marquait ce même nombre d'années infligé à un condamné pour viol (rapt) commis sur une enfant de 12 ans. Je regardai le malheureux à travers une fente ou judas pratiqué dans la muraille de chacune des cellules. C'était un homme de 30 ans. Il me fit pitié. Mais je le plaignis plus que je ne m'indignai. Un moment d'égarement, un accès de passion fiévreuse, une minute de jouissance nerveuse et convulsive, de délire, avaient perdu, ruiné une vie humaine,

terrible mais salutaire leçon pour quiconque ira dans la prison de Milbank voir cet homme jeune d'âge et déjà courbé sous le poids de sa condamnation.

Je passai à la dernière cellule. J'observai l'étiquette *For life* pour la vie, *à perpétuité*. Qu'avait fait ce jeune homme dont la cellule me fut ouverte ? Condamné pour *Arson* [1], il avait mis le feu à la ferme de son père. A perpétuité, châtiment bien sevère que l'humanité du Jury français eût sans doute atténué. La détention à perpétuité se partage entre cette prison et la déportation aux îles de l'Australie [2] où le régime est rigoureux et à la fois sert d'épreuve. Si le détenu supporte patiemment un travail forcé combiné avec une réduction de nourriture, s'il triomphe de l'épreuve, la rémission de la peine s'obtient et la perpétuité devient temporaire. Je fus introduit dans les cellules des cordonniers, des tailleurs, des tisserands occupés à leurs métiers respectifs où ils sont experts. Le travail commence au jour en hiver et finit à 9 heures, quand le gaz éclaireur et ventilateur à la fois, dont chaque cellule possède un bec, est éteint par le brigadier dans les couloirs. C'est l'heure du coucher, le détenu ayant fait lui-même son lit

1. Arson, crime d'incendiaire. — *Ardere*, brûler.
2. La déportation est modifiée aujourd'hui et généralement supprimée par économie.

ou hamac. La chambrette a sa table, sa chaise et ce qui est nécessaire, excepté le *closet*, tel que je l'avais vu à Mazas. Il était supprimé à Milbank où les prisonniers avaient pu communiquer souterrainement par la voix.

Je demandai au brigadier comment on pouvait leur confier l'instrument de leur métier, un outil dangereux qui servirait à la perpétration d'un suicide. « Nous jugeons, me répondit-il, à la physio-« nomie de l'homme si nous devons le laisser entre « ses mains. Un air de découragement et de dé-« sespoir nous avertit de la disposition du prison-« nier. » Rien ne manque aux moyens d'amélioration morale, intellectuelle ou religieuse de la maison qui a son école et sa chapelle. L'école a ses maîtres, et 600 détenus écoliers prennent leurs leçons deux fois par semaine avec une régularité toute scolastique [1]. La classe est chauffée par un feu excellent, et les professeurs vont de banc en banc exercer les élèves qui observent un profond silence. L'instruction chrétienne n'est pas moins cultivée et entretenue par le service divin qui est célébré deux fois le dimanche et chaque matin des autres jours, dans une chapelle spacieuse pourvue de galeries et de banquettes [2].

1. Cette éducation pénitentiaire serait bien désirable en France, où elle manque essentiellement.

2. Le service religieux des Prisons est insuffisant en France, où il n'a lieu que le dimanche.

La nourriture du corps est saine et abondante plus qu'ailleurs. Elle consiste, ainsi que j'en jugeai moi-même dans les cuisines, en trois repas : un, le matin à 8 heures, composé de coco et d'une livre de pain; le 2e, à une heure, de viande grasse et de pommes de terre, avec une ration de pain moyenne, et le 3e à 6 heures formé de gruau avec une quantité de pain semblable à celle du déjeûner. L'eau de source, qui est la boisson de la maison, admirablement pure et saine, a remplacé celle de la Tamise, même filtrée, dont les substances infectes avaient produit plusieurs cas de choléra. Je montai jusqu'au faîte et au comble de la prison où se trouve le réservoir général.

La prison de Milbank reçoit toutes sortes de condamnés sans catégories et mêlés ensemble, les malfaiteurs de chaque description, les assassins, les voleurs, les faussaires, confondus sous le même uniforme brun, couleur générale de toutes les prisons du continent. Les *badges* ou chevrons appliqués aux bras de quelques-uns d'entre les détenus leur donnent le privilége de circuler sans guide dans les passages et corridors, et l'œil du visiteur se rafraîchit dans la rencontre assez rare de ces individus qui ont gagné la confiance du gouverneur et le signe régénérateur devenu pour eux une clé de circulation et un gage d'espoir; car il ne contribue pas médiocrement à la rémission

proportionnée de la durée de la peine. Aucune tentative d'évasion n'avait eu lieu, à la connaissance du chef brigadier qui depuis 16 ans était employé dans la prison de Milbank. La maison de détention en ce point l'emporte sur le *Workhouse* qui reprend des sujets, domestiques ou apprentis, repoussés des maisons où ils ont démérité, avec cette différence qu'ils y sont ramenés de force et qu'ils rentrent volontairement pour cause de récidive, dans la prison de Milbank. Hâtons-nous de dire que le Workhouse n'est pas une peine infamante et qu'il n'est dirigé que comme la répression du vagabondage et de la paresse, la cause inévitable de tous les désordres dont le législateur veut surtout purger les villes et les lieux publics.

Ma dernière démarche fut à la salle où se tiennent les registres de conduite. Là sont portés sur plusieurs colonnes les noms des individus et les mots :

CONDUITE		INDUSTRY
G. Goôd (bonne).	L. Lazy (paresseux)	T. Travail.
Je trouvai cette lettre sur deux colonnes de 30 à 40 noms quarante fois répétée.	Cette colonne n'avait aucun nom.	Cette lettre était comme la lettre G. good, 40 fois répétée.

Ce certificat prouve assez en faveur de l'Institution pénitentiaire de Milbank.

Le détenu, à la fin de son temps, qu'il a su abréger, sort de la prison avec le pécule d'un peu d'argent et un habillement neuf assorti à son état quelconque de tailleur, de cordonnier ou autre [1]. Mais cette provision suffit-elle et rendra-t-elle au condamné libéré son *caractère*, son honneur et le moyen de retrouver une place et du travail ?

Non ! la charité n'a pas assez fait, tant que l'homme abandonné rentre dans la grande fourmilière sociale avec une liberté oisive et nominale, sans ressource, et toujours suivi et marqué du stigmate de sa dégradation.

Qu'un asile bienfaisant et hospitalier s'ouvre devant le malheureux qui sort de prison mieux disposé, plus instruit et prêt à servir cette société, si elle ne le repousse pas, avec ardeur et dévouement. Une maison où il passerait immédiatement, où il trouverait de quoi vivre quelque temps et pourrait servir gratuitement et reconquérir un certificat de bonne vie; cette maison intermédiaire d'épreuve et surtout de réhabilitation, serait un bienfait, et béni soit le bienfaiteur qui exécuterait

1. Dans les prisons de la Cité, les détenus sortants reprennent leurs vêtements, gardés au magasin.

Dans celles du gouvernement, les hardes et effets des condamnés sont vendus.

ce projet dont nous avons eu l'idée et l'initiative dues aux bonnes inspirations reçues pendant notre visite de la prison de Milbank!

Ce vœu s'est réalisé en France dans la prison de la santé des Madelonnettes sous la direction de monsieur Lefébure.

PENTONVILLE

Suum cuique. A chacun son droit. Cette prison modèle a précédé Mazas. Honneur donc à sir Joshua Jebb, qui en fut l'auteur et l'architecte sur le plan du système de Philadelphie! Or Mazas ne date que de l'année 1850. Elle fut construite par Gilbert architecte, membre de l'Institut, qui prit pour modèle Pentonville. En entrant, je fus frappé de la ressemblance de la prison anglaise et de la nôtre, et me crus un moment dans la bastille française en trouvant les 4 grandes galeries contenant chacune 40 cellules avec un observatoire à l'extrémité, d'où un seul regard plonge sur 650 cellules et voit mouvoir, agir et fonctionner 650 êtres vivants, dont il épie pour ainsi dire la pensée intime. La seule différence, c'est la chapelle située séparément à Pentonville, tandis que celle de Mazas

domine les 650 cellules auxquelles elle est annexe et correspond, quand les 650 détenus, sans quitter leur chambre entr'ouverte, entendent le service divin, célébré à quelque distance.

L'architecte français, celui de Mazas, qui se rendit à Londres, a renchéri sur le confinement solitaire qui existe dans toutes les parties de cette dernière prison, la chapelle, aussi bien que les lieux d'exercice et de travail. Du reste, les détenus ont le même confort possible et relatif dans les deux établissements.

800 pains sont cuits chaque jour à Pentonville pour les 3 repas du lendemain, le déjeuner à 7 heures 1/2 composé de coco, le dîner à 1 heure, consistant en 4 onces ou un quart de viande, et le souper fait de gruau à 5 heures 1/2. Je goûtai à la soupe faite de bouillon de viande et de légumes. Le cuisinier, ancien chef sur un vaisseau, avec ses aides, approvisionne et nourrit les 650 détenus. Il déploya devant moi tout son appareil culinaire, ses fourneaux, ses chaudières chauffées par une même machine à vapeur qui est le grand foyer souterrain.

Des myriades d'écuelles sont divisées en 2 compartiments où l'on place la viande et les légumes, composés surtout de pommes de terre, au nombre de 600 cuites par jour. Les rations sont égales, mais toutefois proportionnées non à l'appétit, mais

aux besoins physiques des détenus. De la cuisine les écuelles sont portées en haut à travers une soupape et placées à l'étage supérieur sur un rouloir qui court le long de toute la galerie et s'arrête devant chaque cellule. Ici la porte s'ouvre et reçoit la ration que le prisonnier porte lui-même sur une petite table qu'il dresse devant la muraille où elle est attachée. Il se sert d'un couteau de fer-blanc émoussé dont il ne saurait faire aucun usage pernicieux. Mais cette précaution serait superflue, s'il voulait se détruire, puisque le cordonnier a son tranchet et le tailleur ses ciseaux. Les cas de suicide sont très-rares dans les prisons anglaises. D'où vient que dans celles de France, pour prévenir cette catastrophe, on aposte souvent deux surveillants condamnés eux-mêmes, à la personne d'un homme supposé dans l'intention du suicide? Pour l'empêcher, quelle garantie peuvent-ils offrir? L'un des deux endormi, l'autre éveillé, ne peuvent-ils le laisser commettre ou même y aider? Le système pénitentiaire britannique, à Pentonville surtout, prévient ces accidents en pourvoyant dans la prison à la chaleur, à la lumière par le gaz, à la nourriture suffisante, au travail modéré, aux bains réguliers tous les 15 jours et à la distraction intellectuelle par la lecture, ou physique, par la promenade, enfin à tous les besoins de l'homme captif admirablement maintenu dans sa

santé morale comme dans celle du corps. Neuf heures de repos et de sommeil dans le hamac, depuis 9 heures du soir jusqu'à 6 heures du matin en toute saison, disposent heureusement le condamné à de meilleurs sentiments, à une amélioration notable qui le réconcilie avec l'existence, dont le fardeau lui pèse moins le jour. L'influence religieuse, suivant moi, agit encore puissamment sur ces hommes un moment égarés, mais qui dès l'enfance avaient lu la Bible, et continuent dans la prison à la lire ou à l'entendre.

Aussi les rémissions de peines sont-elles fréquentes à Pentonville, et les *badges* ou chevrons sont-ils conférés aux sujets qui s'amendent et qui, au lieu de 8, 6, 4 années de détention, se voient réduits à 6, 4, 2, et proportionnellement.

Mon brigadier m'offrit de me conduire à la tour ou belvédère, et je gravis 200 degrés qui aboutissent à une porte s'ouvrant sur un balcon circulaire dominant les cours intérieures des prisons. Là, je vis 80 prisonniers prenant leur exercice en commun (faveur inconnue à Mazas) et circulant en rond, sans nul moyen de communication, sur un pavé ou dalle blanche tranchant sur un fond de gazon. Dans le cercle des promeneurs se trouvent 4 officiers ou surveillants, exposés, sans armes ni défense, à l'assaut de 80 adversaires. Mais encore, par un effet sensible des bons traite-

ments, la pensée de la destruction n'entre pas dans l'esprit de ces hommes, qui espèrent se réconcilier avec la société dont un moment d'erreur les fit dans un mauvais jour les ennemis.

L'école et l'instruction élémentaire et religieuse que reçoit deux fois par semaine, comme à Milbank, le détenu qu'elle éclaire et console, est, je le répète, un trait heureux du système pénitentiaire, que Mazas n'a pas adopté, infidèle en ce point à la prison-mère dont il a copié l'architecture.

« Emollit mores nec sinit esse feros. »

Toutefois, les sujets incorrigibles ou réfractaires sont traités avec la discipline militaire, et le black hole (le cachot noir) est le moyen en usage et souverain pour réduire et dompter la désobéissance et la révolte.

Je fus introduit dans le cachot situé en un lieu sec et contenant une couche en bois avec une couverture, un robinet d'eau fraîche et une fosse inodore. La ration de nourriture y est réduite de moitié, et la durée de la captivité portée à 24 heures, en vertu du pouvoir discrétionnaire du gouverneur.

Un seul individu était confiné dans une cellule qui me fut ouverte. Rien n'y révélait l'existence d'un être humain, tant le silence du souterrain était profond. Toutefois, je n'éprouvai aucune

impression de terreur comme celle que j'avais ressentie à la seule vue des cachots de l'inquisition abolie où les instruments de torture glacent encore d'effroi le spectateur, bien que les victimes n'y soient plus.

J'avais accompli ma visite de la prison de Pentonville, conduite disciplinairement par le gouverneur capitaine Craig[1], aussi gracieux au visiteur inoffensif que sévère au détenu qui le craint et le respecte, à mesure que la captivité l'adoucit et l'améliore. Car l'homme en ces lieux peut lire, écrire, dessiner, s'amender, s'oublier ou plutôt oublier son passé, et reparaître presque le front levé à la face de cette société dont il redeviendra, grâce à une cure merveilleuse, un membre utile, le citoyen et un ami.

1. Les gouverneurs des prisons anglaises sont en général des militaires.

COLD BATH

PRISON DU GOUVERNEMENT

Cette prison, qui doit son nom à une source voisine, trop bien vérifié par sa localité froide et humide, est située dans le cœur de la vaste et populeuse métropole, et forme elle-même une grande population composée de son écume et de sa fange, s'agitant dans son sein mais contenue par une ceinture de murailles infranchissables.

Quinze cents condamnés disséminés ou pressés sur ou dessous 5 arpents de terrains, divisés en 8 cours, avec leurs promenoirs, leurs arsenaux, leurs laboratoires et leurs cellules, travaillent, veillent, se meuvent, assis ou debout, tantôt tournant la meule ou la roue d'Ixion [1], tantôt fixés sur une table ou à une chaise, avec les ciseaux du

1. Tread-Mill.

tailleur ou le tranchet du cordonnier. Ces 1,500 hommes numérotés et divisés par lettres majuscules A, B, C, sans leurs noms qu'ils ont laissés et perdus au seuil de ces cachots, sont reproduits sur une grande plaque en cuivre appliquée aux parvis de la salle qui précède les 3 cours, et leur identité est constatée assez exactement sur ce tableau pour faire reconnaître chaque membre et individu de cette population.

Le premier des officiers que nous appelons brigadiers en France me conduisit à la partie ornementale de la prison, à la salle des tapisseries et ouvrages tissés de la main des prisonniers. L'entrepreneur exposa devant moi un tapis de pied digne des maisons de vente les plus en vogue de Londres ou de Paris. Les produits du travail sont vendus ici au profit de la prison même et consistent surtout en ces tapis d'antichambre, tissus avec les parties ligneuses du coco, lesquels sont d'un usage général dans toute l'Europe.

Je fus introduit dans une autre salle où 140 détenus étaient occupés au *pick oakum*, à filer l'étoupe des vaisseaux. Des miasmes de bitume s'exhalaient de ce vaste arsenal où le célèbre baron de V*** venait d'être versé de la prison de Newgate pour trois années et dressé à la tâche commune des détenus *gentlemen* sans métier. Sa main blanche, souillée d'un crime non exécuté, mais commencé,

celui d'infanticide sur son propre fils, adulte, dont la mort l'eût enrichi, rencontrait dans ces lieux la main rude et calleuse de son voisin. Des personnes de l'aristocratie anglaise et moi, nous poursuivions sa trace de Newgate à Cold Bath, mais sans l'atteindre. Car il n'est point permis aux gardiens de désigner aucun des condamnés confondus sous l'uniforme.

Ce baron imposteur, simple gantier, s'était faufilé dans les grandes sociétés de Londres et de Paris, qu'il dupait avec les apparences d'un *gentleman*. Ayant épuisé ses ressources et se voyant ruiné et hors d'état de figurer dans le beau monde, il emmena un jour son fils dans une partie de cheval vers un sentier écarté de la campagne près de Londres et lui asséna sur la tête un violent coup de cravache, mais ne fit que l'étourdir. Le jeune homme ne dénonça point son père, mais ne put empêcher qu'il ne fût dénoncé par un témoin de l'attentat. Le baron s'enfuit à Paris, mais il fut bientôt dépisté et ramené devant les tribunaux anglais, la tentative de meurtre ayant eu lieu en Angleterre. Sur les témoignages atténuants et à la décharge de son fils, il ne fut condamné qu'à trois ans de servitude pénale ou travaux forcés.

Un autre prisonnier de distinction expiait aussi dans cette communauté le crime de bigamie

commis avec une dame anglaise qui avait épousé sciemment, et de sa pleine volonté, le bigame, homme magnifique, imitateur du célèbre général S***, mari de trois femmes vivantes et innocentes, dont la dernière fut assez généreuse pour le sauver des galères.

Les 4 officiers surveillants se tiennent debout, et du haut d'un escabeau, dominent les 400 malfaiteurs, pendant que l'un même de ces derniers fait la lecture aux 399 auditeurs de quelque ouvrage amusant. Je reconnus au peu de lignes que j'écoutai en passant une page de Robinson Crusoé. Maint détenu, s'il a quelques sentiments honnêtes laissés au fond du cœur, quand ce ne serait que l'amour de la liberté, doit avoir éprouvé plus d'un élan vers la vie de l'aventureux anglais, qu'il accepterait même avec le travail et l'industrie, guidé par ce simple modèle que Jean-Jacques, dans son *Émile*, recommande comme un manuel de l'éducation naturelle et primitive.

Nous passâmes devant la salle des cordonniers et des tailleurs, qui la divisent en deux compartiments. En entrant dans cette section où le travail fermente, mon impression, comme en France, et surtout aux anciennes Madelonnettes, fut celle que je visitais un arsenal d'hommes libres, une manufacture de Lyon ou de Manchester, tant l'ordre et la régularité président à ces laboratoires

épurés ou plutôt vivifiés par des myriades d'abeilles industrieuses.

Tout auprès, la vaste cuisine et son chef, qui m'en fit les honneurs, attirèrent mon attention. Je remarquai l'extrême propreté qui y régnait, la bonne qualité des aliments et de la soupe que je goûtai. Nous visitâmes ensuite le lavoir, desservi par les prisonniers eux-mêmes, qui repassent et passent le linge au cylindre, et rangent par ordre dans leurs rayons respectifs les 1500 chemises et tabliers bleus des détenus.

Je fus reconduit dans la salle centrale et remis entre les mains d'un second brigadier jeune et d'un physique agréable, qui ne peut effaroucher les détenus. J'avais à parcourir les 4 autres cours et leurs sections respectives. La boulangerie attira également ma remarque. A Coldbath, le pain n'est pas aussi blanc qu'à Milbank et à Pentonville. Il est bon pour la catégorie des prisonniers condamnés à la pénalité la plus sévère.

La pire et la plus ingrate, la plus antipathique aux prisonniers est le Tread Mill ou le Tread Wheel, que 100 détenus et plus tournent dans l'espace de 7 heures en s'arrêtant et se relayant de quart en quart d'heure, et par cette alternative régulière, faisant à peu près 4 heures et demie de travail avec 2 heures et demie de repos ou d'arrêt. Je fus saisi à l'aspect de ces malheureux

tournant sans fin ce cylindre, où leurs pieds s'appuient, mais qui se dérobe sous chacun de leurs pas, de sorte qu'ils foulent sans cesse des marches sans monter davantage. Leurs mains sont accrochées à une rampe supérieure et ils tournent le dos aux autres détenus de cette même salle, assis et occupés à une tâche sédentaire. J'allais m'approcher des *convicts* condamnés à la meule, lorsque mon guide m'arrêta en me disant que le gouvernement défendait aux visiteurs de s'approcher. Je me bornai en conséquence à ma lunette d'observation et j'épiai avec une curiosité avide ce supplice qui présente un spectacle tristement pittoresque; car il tue quelquefois ses travailleurs. Un de ces misérables, atteint d'une maladie de cœur, était mort dernièrement de cet exercice douloureux et excédant les forces de l'homme.

Nous passâmes à la salle annexe qui reçoit le résultat du travail de la meule, la farine destinée à l'alimentation de toute la ruche travailleuse. Le meunier ne paraissait aucunement plaindre les instruments et les machines humaines. « C'est un travail doux, me dit-il, nullement pénible et fatigant. » Mais la pâleur des condamnés et leur défaillance, quand ils descendaient de la roue pour un quart d'heure de repos, attestaient à mes yeux leurs souffrances, suspendues, mais renaissantes et prolongées pendant 7 mortelles heures.

L'école des garçons nous occupa ensuite. Le maître qui vint nous ouvrir la porte donnait une leçon de calcul à un élève en particulier, pendant que le reste de la classe écoutait une lecture faite par un autre enfant. Cette instruction régulière et la lecture publique dans les prisons anglaises seraient une heureuse et salutaire innovation à introduire en France, où les mains seules, mais non l'esprit des condamnés, sont employées sans cette égale balance du physique et du moral, qui peut fructifier pour des créatures non encore désespérées.

Ces jeunes détenus, après leur tâche finie, rentrent en hiver à 5 heures 1/2 dans leur cellule dallée sans lumière et font leur lit comme ils peuvent. Ils reposent jusqu'à 6 heures du matin, pour se lever au coup de canon qui éveille les 1500 prisonniers de Cold-Bath et tous les quartiers voisins de cette formidable forteresse.

Les vétérans endurcis dans le mal, que Dieu peut encore toucher, et ces tendres novices, cire molle se façonnant au vice, mais assez jeunes pour s'en éloigner, sortiront-ils de Cold-Bath comme ils y sont entrés? Ils y avaient apporté de mauvais instincts : la haine qui couvait en leur cœur, la colère qui arma leurs bras contre un père ou un fils, l'envie de Caïn contre Abel, la convoitise du bien d'autrui, qui les fit assassiner

pour un grain d'or jeté dans un bassin de fausse balance et emportant l'autre où étaient l'amitié, la patrie, le bonheur[1]; en eux brûlait la volupté ignoble qui étudie l'art de goûter le plaisir, croyant le raffiner, et la tue à force d'en abuser. Aux portes de cette prison ténébreuse, y laisseront-ils en sortant ces pernicieuses inclinations, y laisseront-ils le mensonge par où ils avaient débuté, et qui précède tous les crimes et les enfante? Reparaîtront-ils au milieu des hommes avec des affections généreuses, aimant la vérité s'ils ne sont pas blasés et s'ils aiment encore, en remerciant et louant Dieu, ceux qui les rendirent meilleurs, en leur enseignant à vivre et à mourir dans le sein de la société dont ils sont redevenus dignes ?

1. Discours de Platon sur la poésie.

NEWGATE

PRISON DE LA CITÉ

Newgate, comme maison de détention, n'a que des prisonniers temporaires, ceux qui passent à d'autres prisons d'arrêt et ceux qui sont exécutés aujourd'hui dans son enceinte [1]. Muni d'un ordre qui me fut délivré par un des 18 Aldermen avec

1. Newgate sur sa façade, à moitié de sa hauteur, présente une plate-forme avec une ouverture. Depuis des siècles la pendaison des condamnés y avait lieu, et sur 4 millions d'habitants de Londres, des myriades s'y ruaient, avides et insatiables du spectacle de l'agonie humaine. La Cité l'a supprimé au dehors, ayant reconnu que ce n'était qu'une curiosité sans la moindre influence salutaire sur la moralité publique. Elle en a réduit les témoins officiels au gouverneur de la prison, au chapelain et à l'exécuteur, autrefois Calcraft, qui recevait chaque fois 4 livres sterling et un pot d'eau-de-vie. — Il y a 60 ans et plus, Tyburn était le lieu et la station des exécutions. Les corps y restaient suspendus et exposés jusqu'à leur entière dissolution.

une obligeance et une promptitude vraiment anglaises, après avoir parcouru en un quart d'heure la distance entre Mansion House, Bread Street, où j'obtenais un *ticket* d'admission, et Newgate, j'entrais dans la prison d'une si grande célébrité populaire.

Je trouvai les prisonniers à leur récréation d'une heure, exercice régulier qui leur permet l'association, sinon par la parole, au moins par la vue, de leurs semblables et compagnons de délits. Ce n'est pas l'isolement de Pentonville ou de Mazas, avec leurs cages cellulaires où des millions d'êtres vivants semblent n'être qu'un seul enfermé dans sa tombe. Au milieu de la vingtaine d'hommes qui parquaient et tournaient en rond dans la cour circulaire, bordée de murailles et remparts infranchissables, l'on me signala un *gentleman* banqueroutier, nouvellement incarcéré, fort décemment vêtu et attendant l'uniforme. Il me salua ainsi que toute la bande qui défila devant moi.

Au moment où l'un des agents *officiers* allait me conduire, le chef des brigadiers l'arrêta et je me joignis à une société qui venait d'entrer. Quelle ne fut pas ma surprise en m'entendant apostrophé par une charmante visiteuse de ma connaissance, Lady O... venue avec son mari dans l'espoir d'entrevoir le Baron V... condamné un mois auparavont pour tentative de meurtre sur son propre fils,

dont la mort, comme je l'ai dit, devait lui assurer une fortune !

Le plus grand intérêt fut ici pour nous une cellule où par un judas vitré nous aperçûmes le jeune assassin âgé de 14 ans qui, par jalousie, avait étranglé sa sœur avec un lien d'osier dans une cave de Covent-Garden. Ce précoce criminel était alors le visage incliné vers le grillage de sa cellule, la tête appuyée sur sa main et nous tournant le dos. Il était sous le coup d'une sentence de mort, mais on espérait que son âge sauverait du dernier supplice le jeune misérable que les mauvais traitements d'une marâtre et d'une sœur utérine avaient poussé à ce forfait monstrueux.

Le 31 décembre précédent Newgate renfermait 103 détenus, 2 condamnés à la peine capitale, au lieu de 14, qui étaient le chiffre, l'un dans l'autre, des années antérieures.

Les cas d'évasion sont rares aujourd'hui. L'officier gardien nous citait un trait d'audace remarquable dans une fuite miraculeuse. Un prisonnier avait pu gagner le faîte de la tour, en atteindre la coupole et gagner les murs de clôture d'une très-grande hauteur; de là s'élancer sur les toits environnants, y ramper de cheminée en cheminée, et descendre par l'une d'elles dans une taverne publique. Le maître l'ayant rencontré sur l'escalier, tout ensanglanté et dans un état pitoyable, lui de-

manda ce qu'il faisait là. Il répondit sans se déconcerter, avec un sang-froid remarquable : « Je me « suis blessé sur un toit où je travaillais comme « couvreur. — Veux-tu prendre quelque rafraîchis- « sement? — Non, merci. J'ai besoin d'un lit et je « désire gagner l'hôpital. » L'hôte de la taverne lui ouvrit la porte, et le nouveau Jack Sheppard s'enfuit pour ne plus reparaître et sans qu'on en ait jamais entendu parler.

Les anciennes et nouvelles menottes (the hand et ankle cuffs) nous furent exhibées dans le magasin où elles sont suspendues comme les harnais de la prison. La belle et habile cavalière Lady O... qui peut mener elle-même un attelage à 4 chevaux au milieu et au travers de tous les embarras de la cité,

Excellant à conduire un char dans la carrière,

fut frappée de la ressemblance de cet arsenal de torture avec l'appareil de son art, où elle prime entre les premières écuyères et automédons-femmes de l'Europe.

M. le gouverneur de Newgate me montra en détail les bustes moulés de tous les condamnés qui ont été exécutés, entre autres celui d'un Français nommé, je crois, B..., assassin de son maître.

J'avais assisté à une séance de cour d'assises de Newgate, où les magistrats siégent avec un bou-

quet à la main, contraste frappant avec le voisinage funèbre de l'échafaud. Les Anglais, qui sont le peuple le moins innovateur de l'Europe, ont conservé cette coutume due à une vieille précaution de salubrité, pendant la célèbre peste de Londres.

La cause criminelle dont je fus le témoin et l'auditeur attentif me fit voir une forme curieuse de procéder (faute d'un code de procédure absent de la législation anglaise) : l'apparition simple de l'accusé, qui ne subit aucun interrogatoire et demeure droit, inerte et muet tout le temps de la séance où les juges, l'avocat-général (the general attorney) et les avocats des parties ainsi que le jury, conduisent seuls le procès.

Le malheureux coupable de meurtre *confessed Guilty*, les deux seules paroles qu'il ait prononcées, et d'après le verdict du jury qui n'admet jamais les *circonstances atténuantes*, le président se couvrit du bonnet noir (the black cap), signe funeste de l'arrêt de mort.

La législation toutefois, malgré sa fidélité aux vieux us et coutumes, a introduit deux changements heureux dans le lieu de l'exécution de la peine capitale. Elle a fait cesser, comme je l'ai dit, et comme un des miens l'a vu, l'exposition des corps sur la route de Tyburn demeurant en proie aux oiseaux carnassiers et tout déchiquetés jusqu'à ce

que les squelettes balancés dans l'air et noircis par le temps, tombassent desséchés du poteau patibulaire.

La hache qui avait frappé Charles Ier avait fait place au cordon de chanvre dont l'infortuné monarque avait menacé ses ennemis, au lieu de la jarretière de soie, et le royaliste Montross, Écossais, fut lui-même pendu parce qu'il n'était pas convenantaire. Un épisode affreux de l'histoire de cette époque, vraiment écrite avec le sang et de la main du bourreau, est le souhait de cet Écossais fanatique, Montross, voulant que son corps fût mis en autant de morceaux qu'il y avait de villes dans les trois royaumes, afin qu'on rencontrât partout des témoins de sa fidélité. Un de ses bras, dit Chateaubriand dans son Histoire des Stuarts, fut exposé sur un gibet à Aberdeen; les habitants l'enlevèrent secrètement et le cachèrent. Après la restauration, ils le mirent dans une cassette couverte de velours cramoisi brodé d'or et le portèrent en triomphe dans toute leur ville. Aussi les partisans de notre roi martyr allèrent après son exécution tremper leur mouchoir dans son sang qui avait ruisselé sur l'échafaud.

L'autre changement ou amélioration pénale moderne est l'exécution dans une partie séparée de la prison, où je vis la plate-forme qui se dérobe sous les pieds du misérable suspendu par un cro-

chet au poteau. Lorsque la vie est éteinte, le corps est enlevé et enfoui au bas du mur sur lequel est inscrit le nom du supplicié. C'est le mode général des exécutions aujourd'hui en vigueur dans toutes les prisons de l'Angleterre.

Ce pays, si longtemps barbare dans la pompe de ses exécutions capitales, serait-il appelé à donner à la France l'exemple d'une réforme dans l'accomplissement de la justice humaine loin de la place publique ?

Notre peuple est-il moins avide de ce spectacle enivrant, de cette fête populaire? Ne passe-t-il pas la nuit autour de l'échafaud à hâter de ses vœux la dernière heure du condamné et à se repaître de son agonie? Ne court-il pas sur la place de la Roquette, comme autrefois l'Anglais sur celle de Newgate, et s'il n'était pas empêché, ne se livrerait-il point durant cette nuit préliminaire aux orgies d'une bacchanale avant celle du sang?

Il y a peu d'années encore que Newgate offrait cette affreuse saturnale.

Toute une nuit, nuit grande et solennelle pour le public ignoble par son écume et sa lie infecte, était employée par les ouvriers à élever des estrades, des échafauds. Toute une nuit, le marteau frappait, la scie sifflait, et, le travail fini, vous entendiez les spéculateurs de ces tribunes en plein vent hurler : *Place à louer, chambre confor-*

table, excellente situation, vue magnifique ! Alors cette populace haletante comme des lévriers, se précipitait sans être arrêtée par la pluie ou la neige et se poussait avec sa force musculaire sur les plus faibles et les écrasait. Enfin, quand elle s'était tassée, il en sortait un orateur qui avait assisté, en habitué, à toutes les pendaisons célèbres, et décrivait leurs tristes victimes, expliquant laquelle avait expiré comme un brave, laquelle comme un lâche; pendant que le discoureur lui-même, souvent bien près des griffes de la justice, se targuait des mêmes crimes avec le cynisme de l'impunité.

Quelques-uns, dont la tête était blanchie et le cœur bronzé, racontaient pittoresquement les jours où des hommes étaient pendus en longues files, glorifiant ceux qui avaient été ou s'étaient bien lancés dans l'éternité et faisant honte au petit nombre de bons larrons morts en se repentant.

Et ce beau parleur fanfaron du crime voyait un cercle d'auditeurs suspendus à ses lèvres, écoutant les glorioles du vice et les aventures du fameux Jack Sheppard.

Mais, silence ! Le murmure de cette mer bouillonnante fait place à un vaste rugissement, des milliers de têtes sont en mouvement, et s'efforcent de passer les unes sur les autres; c'est le moment, c'est la crise! Le spectacle va commencer. Les femmes à leur tour, non moins avides du spectacle,

aveuglées par leurs longues chevelures en désordre, se poussent, se terrassent, échangeant une grêle de coups de poings et d'ongles, s'arrachant leurs chapeaux, leurs bonnets, et les foulant aux pieds; et si par hasard quelque âme charitable s'avise de vouloir séparer les furies, la galerie, moins compatissante, dit en ricanant : Laissez-les donc, ce ne sont que des femmes [1].

Mais l'horloge du Saint-Sépulcre a sonné son glas de mort. Le gouverneur de Newgate, le chapelain et un 3e homme paraissent sur l'estrade. La victime est accrochée, la planche se dérobe et le condamné se tordant en convulsions tournoie, se balance, et les spectateurs plus féroces que le bourreau, se retirent de la scène dont ils ont savouré toutes les douceurs, non corrigés, mais alléchés, et peut-être envieux du triomphe de ce gladiateur expirant sans combattre sur le gibet de l'infamie. Quelques jours avant ma visite de Newgate cette prison avait encore été le théâtre public de l'exécution au dehors d'un homme coupable de l'assassinat de sa femme, William Cogan.

Dans la nuit du 31 octobre 1861, de Holborn à

1. L'auteur de ce récit vit deux femmes poussées hors d'une taverne et acharnées dans une rixe sanglante. L'une plus forte laissa sa rivale meurtrie et accablée de coups. Il voulut la relever. Un homme lui dit : *Laissez-la, ce n'est qu'une femme.*

Newgate, à travers Smith-Field et le long de Fleet Street, on vit descendre en torrents le rebut et l'écume de la population métropolitaine. De toutes les cavernes de voleurs, des bouges des prostituées, du fond des sentines pestiférées où le vice et le crime se vautrent en secret et parfois impunément loin des argus de la police, pendant toute cette nuit se précipitaient des flots ruisselants d'hommes, de femmes, de garçons, de filles, dirigeant leur course vers un point central d'attraction.

C'était une nuit de fête pour ces pestes sociales; car la justice humaine allait leur procurer un suprême délice : la vue de la strangulation de l'un de leurs semblables. Au milieu de sarcasmes obscènes, de hideux blasphèmes, ces milliers de masses en guenilles, ces *ragged rascals*, ces coquins en guenilles comme leur disent leurs pasteurs du haut de la chaire évangélique, étaient arrivés au chef-lieu du drame et la foule ascendante se ruant se répandit, comme les vagues d'une mer furieuse, sur l'espace où la loi avait coutume de célébrer le plus solennel et terrible sacrifice, un holocauste humain et expiatoire. Des essaims de curieux, venus plus tôt, avaient distancé les derniers, et quelques-uns couchés sur le pavé cuvaient dans le sommeil les fumées du gin, pour être plus frais et dispos, et mieux savourer au réveil le spectacle d'une exécution matinale. D'autres étaient groupés en masse

rappelant en descriptions graphiques des scènes semblables à celle qui allait se passer, et spéculaient sur les chances de l'agonie du supplicié. Des marchands de gâteaux et de pommes circulaient dans la foule et vantaient l'excellence de leurs denrées, tandis que de bonnes âmes çà et là élevaient leurs voix pour réprimer ces blasphèmes ; mais elles étaient bientôt couvertes par les quolibets de la foule ivre et en proie à l'orgie de cette bacchanale de mort.

En ce moment on vit la plate-forme (The Gallows) destinée au plancher de l'exécution, sortir du centre de la façade de la prison et la populace se massa serrée et compacte, se disputant avec fureur la meilleure place, les yeux avidement tournés vers l'horloge de l'église du St-Sépulcre et gourmandant la lenteur de l'aiguille. Au dernier coup de l'horloge trois personnes parurent au dehors : un ministre (clergyman), une autre à la physionomie cadavéreuse, qui sentait le bourreau, et une troisième garrottée, le visage pâle et livide. C'étaient les trois personnages du drame dont le dénouement emprunte un caractère imposant à la sainteté du ministre, donnant la parole de vie à l'homme qui va mourir, et à la majesté terrible de la justice humaine.

L'accueil fait aux apprêts de cette fatale cérémonie, prouva si la religion et la loi combinées ici

avaient atteint leur but et si la théorie est une vérité. Des cris *down with the hats*, chapeaux bas! retentirent. Les enfants grimpèrent sur les poteaux des lampes, sur les grilles du cimetière, et les spectateurs, qui suivaient attentivement les phases et les progrès des préparatifs de leurs regards dévorants et la bouche béante, vociférèrent les mots : « Ah! la corde est passée. On lui a mis le bonnet, *le voilà lancé!* » Puis d'autres paroles leur succédèrent : « Mais il ne bouge pas! Il ne s'agite point! » Et des murmures de regret et de mécompte, presque des imprécations, éclatèrent dans la foule mécontente qui s'écoula peu à peu, maudissant un spectacle avorté, une pièce de théâtre tombée, prête à siffler les acteurs et le patient même de cette exécution, comme elle siffle en Espagne une course manquée de taureaux en criant : *Malo toro a perros*, « aux chiens ».

Le misérable privé de mouvement dans l'agonie de la strangulation n'avait pas assez souffert aux yeux et au gré de cette populace, à laquelle échappaient sa dernière convulsion et son atroce souffrance, quand la plaie qu'il s'était faite lui ou sa femme au col, s'était rouverte sous la cruelle étreinte de la corde de pendaison.

Je dis adieu à Newgate qui n'a plus d'autre intérêt que celui de servir de dernier asile à ceux qui auront à compter là-haut avec le justicier suprême;

mais il ne donne plus au dehors la terrible scène de l'heure solennelle où le condamné, devant des milliers de regards, est lancé dans l'éternité!

Newgate et la Place de Grève aujourd'hui ont cessé d'être le théâtre lugubre où les grands criminels expiaient pompeusement leurs forfaits, tels que la Brinvilliers et la Voisin brûlées vives, Damiens roué, écartelé, Louvel, l'assassin du duc de Berry, guillotiné, et tant d'autres. Le supplice par la guillotine, je crois, n'existe qu'en France. On la montre comme modèle en Angleterre, où je l'ai vue jouer dans la chambre des Horreurs de madame Tussaut à Londres et dans la ville de Hull, Yorkshire, fonctionnant comme une curiosité. Le nom et le mode de ce supplice dus à un médecin appelé *Guillotin*, qui le proposa comme plus expéditif, n'effraient pas non plus les prisonniers des autres pays.

Dans une visite de la prison de Gand, une preuve de l'endurcissement de ses détenus me fut fournie par un exemple donné dans les circonstances suivantes : Un ministre de la justice de Belgique ayant appris qu'une ville de province était sans guillotine chargea le directeur de la maison de détention de Gand d'en faire construire une. Cette offre et l'honneur d'un pareil choix répugnèrent d'abord au directeur qui n'osa, par délicatesse, confier à des hommes justiciables l'exé-

cution d'une machine, instrument du supplice auquel ils avaient échappé et étaient encore exposés et sujets. Quelle ne fut pas sa surprise, lorsqu'au lieu d'un refus il trouva dans les détenus un vif empressement de fabriquer une guillotine! Quand elle fut terminée, le contre-maître dit au directeur, en lui livrant la fatale machine : « Monsieur le « directeur, c'est avec regret que nous nous sépa- « rons de cet instrument; mais nous garantissons « notre travail au gouvernement; et je puis me « flatter et assurer qu'il fera en temps et lieu hon- « neur à notre maison. »

Il n'est pas hors de propos, sans décrire cette terrible machine, de donner ici la chanson qui courut dans la capitale au moment de son invention.

Guillotin,
Médecin
Politique,
S'imagine un beau matin
Que pendre est inhumain
Et peu patriotique.
Aussitôt il lui faut
Un supplice
Qui sans corde ni poteau
Supprime du bourreau
L'office.

C'était bien toujours le Français qui chante la guillotine.

L'Anglais ne chante pas, mais raisonne sur

l'instrument de sa mort et calcule s'il fonctionnera bien. Charles Ier sur l'échafaud disait à un gentilhomme qui touchait la hache : « Ne gâtez pas la « hache. Prenez garde à la hache ! » Il voulait que le tranchant fût parfait. Effectivement quand la royale victime eut étendu les bras, signe convenu pour être frappé, l'exécuteur sépara la tête du corps d'un seul coup. Le duc de Monmouth, brave et léger comme son père, Charles II, doué de toutes les grâces de la courtisane sa mère, jouait avec la hache dont il fallut cinq coups pour abattre sa belle tête [1].

1. Les quatre Stuarts, par Châteaubriand.

PRISON DE WESTMINSTER

Ce fut une église qui me fit rencontrer une prison. Je sortais de Saint-Steven, église bâtie par un ange, Miss Angela Burdett. Les derniers tintements de l'horloge expiraient au pied des murs de triple enceinte et s'arrêtaient au seuil des cachots. Je fis passer ma carte au gouverneur qui vint lui-même gracieusement me répondre que, sur un ordre du *Visiting Magistrate* [1], je serais introduit et initié à tous les détails intérieurs.

Sans entrer, je me sentis déjà aux abords de la prison comme accablé et pétrifié du silence de plomb qui contraste avec le fracas de la cité. Pouvais-je imaginer que là, à quelques pas de moi,

1. Tous les trois mois un nouveau magistrat fait son circuit et visite les prisons et maisons de correction du Comté.

respiraient douze cents prisonniers, les plus violents, les plus *outrageous* de la population, maintenant muselés et contenus.

Deux jours après, je recevais une réponse à ma demande adressée au magistrat visiteur, et j'étais immédiatement admis dans la première cour. Je trouvai devant la porte deux parents ou amis des prisonniers. C'est leur privilége d'avoir la permission de voir chaque jour de 2 heures à 3 les malheureux qui les intéressent et dont ils soulagent pendant quelques moments les longues heures de solitaire détention.

Je frappai et fus introduit; les verrous crièrent, et la porte de fer s'ébranla pour me laisser franchir le seuil. Une seconde porte d'airain grinça également et me permit de pénétrer dans la cour plantée en jardins autour desquels règnent les prisons numérotées par ordre. Mon guide ouvrit une 3e porte sur une cour intérieure à gauche et une 4e sur la salle des bains, première opération que l'on fait subir au prisonnier entrant, dépouillé et mis à nu; c'est une précaution salutaire pour ne pas exposer par son contact ses commensaux de la prison. Dans celles de Paris, l'on passe également au soufre tous les vêtements du condamné qui les reprend à sa sortie. Ici, après une demi-heure de bain de propreté, le prisonnier est livré à ses occupations qui sont le métier qu'il exerçait

au dehors ou qu'il apprend dans cette prison école; car cette maison à la fois de correction et d'éducation est partagée entre les jeunes détenus au nombre de 200 au moment de ma visite et 300 femmes condamnées à une détention plus ou moins longue de 2, 3, 6 mois et quelquefois d'un an. Les plus perverses d'entre celles-ci ou plutôt les plus récalcitrantes et incorrigibles, sont versées de cette prison dans une autre, après quelques jours de cachot, ainsi que je les vis à la fin de ma visite.

Mon guide l'officier ou brigadier (the male officer), l'un des 30, me conduisit à un district où 15 jeunes garçons travaillent à la cordonnerie. Ils m'ont paru tous contents et dispos et recueillent le prix du travail non par une prime sur leur ouvrage dont le produit ne se vend plus dans les prisons anglaises, mais par de bonnes notes et un nombre de chevrons (badges) en forme ronde et de couleur rouge, qui abrégent leur détention. Le contre-maître cordonnier enfermé avec eux et exposé aux sévices de ces jeunes *convicts*, armés de leurs tranchets, mais protégé sans doute par l'amour du travail qu'il leur a inspiré, leur patron, dis-je, me montra pour spécimen un soulier artistement coupé et cousu fait par l'un des condamnés, qui ne savait rien en entrant, et qui depuis sorti de prison tout dressé, excelle aujourd'hui

dans son art et exerce son état. Je lui demandai ce que son élève était devenu. « Je l'ignore, me « répondit-il. — Quel que soit son sort, ajoutai-je, « vous l'avez sauvé de l'ignorance, de la misère et « de l'infamie; c'est la première qui pousse aux « deux autres. »

De là nous entrâmes dans les dortoirs où chaque détenu a son lit de fer, un matelas et deux couvertures renouvelées à chaque quinzaine. Les cabinets sont à l'extrémité du dortoir, et un veilleur de nuit fait le guet pendant les douze heures d'hiver, depuis 6 heures du soir jusqu'à 6 heures du matin. Une telle prison avec sa régularité, ses trois repas, sa récréation, son travail surtout et son long repos nocturne, est un véritable bienfait aux yeux de beaucoup de détenus qui souvent la regrettent. Les récidives répétées dans l'existence de ces repris ou reprises de justice viennent de l'invincible tendance au mal ou peut-être du secret instinct de conservation qui leur fait désirer de retrouver dans le bien-être des prisons un asile contre le froid, la faim et la misère.

La salle principale de travail est celle des enfants occupés au dévidage de l'*Oakum* ou étoupe et démêlage du chanvre. Je fus frappé de l'odeur de bitume qui règne dans cette espèce d'arsenal et provient de cette matière dont le chanvre et l'étoupe sont enduits.

Les 800 tailleurs venaient de terminer leur tâche de Sisyphe lorsque l'heure du repos sonna et me permit de voir et de constater la nourriture qui consiste à Westminster en viande, en pain et en pommes de terre pour les détenus condamnés à moins de 4 mois, et en gruau pour ceux qui le sont à un plus long terme. Des enfants de 9, 10, 12 ans sont fixés sur ces bancs, avec le regard hébété et stupide comme des brutes, ignorant où ils sont et pourquoi ils sont venus. Des lectures sont faites pendant le repas ainsi que dans la salle du catéchisme que j'avais vu expliquer par les officiers ou agents eux-mêmes. Nous passâmes dans les cuisines pavées de briques, salles spacieuses et aérées, où le chef est aidé de quelques détenus plus âgés que les autres condamnés.

Nous montâmes à la chapelle divisée en deux parties séparées par une cloison de bois qui empêche toute communication entre les 200 garçons et les 800 femmes, tandis que le ministre domine de sa chaire les 2 troupes assises sur leurs bancs respectifs. Deux pasteurs protestants desservent la chapelle de la prison. Mais les condamnés de la foi catholique peuvent entendre le service commun ou demander un prêtre de leur confession, qui leur est immédiatement envoyé.

Nous gravîmes la plate-forme du bâtiment d'où quelques milles à la ronde se découvrent, mais

voilés à l'horizon par l'éternel brouillard de l'immense métropole. J'avais devant moi Saint-Steven avec sa flèche aérienne, la basilique ou abbaye de Westminster, flanquée de ses tourelles crénelées et gothiques, et la nouvelle tour du parlement dont le bourdon tintait pour la première fois depuis son érection. Je venais d'achever ma visite du département pénitentiaire masculin et je fus remis par mon guide officier aux mains de l'une des 47 gardes ou officiers féminins (female officers), ainsi qu'elles s'appellent dans les prisons anglaises.

La grille du cloître pénitentiaire me fut ouverte et mon guide en uniforme vert, qui depuis 14 ans faisait le service de la prison de Westminster, me rappela par un contraste saisissant de forme et de couleur les sœurs de charité qui desservent Saint-Lazare. C'est encore une question de savoir si les premières, femmes mercenaires comme les autres agents de la prison, s'acquittent mieux de leur tâche que les secondes qui se dévouent en regard du ciel avec un zèle désintéressé, mais souvent outré, aux fonctions qu'elles se sont imposées volontairement pour faire leur salut en ce monde. C'est toujours la doctrine du salut par les œuvres personnelles sans le Christ notre unique sauveur. Les médecins de Paris, d'ailleurs, m'ont dit que les sœurs de charité gênent quelquefois le service en l'exagérant, et leurs propres ordonnances.

« Montrez la prison des femmes dans tous ses détails à ce monsieur, » avaient été les derniers mots de l'officier qui m'avait quitté, à la geôlière, et celle-ci suivit fidèlement et sans intérêt l'ordre du gouverneur à mon égard. Elle me conduisit aux salles du travail où la couture et le raccommodage du linge sont les principaux emplois manuels des prisonnières. La fine broderie, la dentelle et même la confection de mitaines que j'avais vu travailler dans la prison centrale de Montpellier sont étrangères à la tâche journalière des femmes de Westminster, qui réparent surtout les vêtements et la garde-robe de la prison sans percevoir plus que les hommes une prime sur leur travail. Les condamnées ne gagnent que des chevrons de bonne conduite, appliqués sur leur épaule, en forme ronde et de couleur rouge, ainsi que je l'ai dit pour les hommes, et un léger pécule après l'expiration du terme légal de leur peine.

L'on m'ouvrit une cellule où, par exception, une recluse punie pour infraction aux règlements avait été confinée sur la brique nue, ayant son hamac accroché à la muraille d'où elle le détachait pour en faire son lit. Elle vaquait solitairement à sa tâche du jour avec calme et résignation.

La réclusion temporaire avait certainement déjà exercé sur elle une salutaire influence.

Je fus conduit dans les cachots ou caveaux (car

le nom de cachot ou donjon est vieilli), mais la chose reste en vigueur pour des cas exceptionnels. Ainsi, au moment où l'on allumait une lampe pour éclairer notre descente dans les souterrains, mon guide m'indiqua une de ses compagnes qui se disposait à cette même besogne avec la protection d'un gardien, portant une écuelle remplie d'eau à une réfractaire enterrée toute vive depuis 3 jours. Nous mîmes quelque temps à cette visite dans les caveaux qui ne sont nullement glacés et semblent être chauffés par un calorifère. De nos jours on ne martyrise plus à plaisir les prisonniers. L'obscurité et la diète sont les seuls instruments de répression pour dompter les incorrigibles. Ma geôlière tira le verrou et me montra une femme que j'eusse prise pour une bête fauve, si je n'avais entendu un blasphème : « Damnation! s'écria-t-elle en me voyant! Quel est cet homme? Laissez-moi approcher. Elle s'avança vers moi. Je reculai par précaution. Elle tressaillit. « Avez-vous peur? « répliquai-je. — Moi, peur! Je n'ai peur de rien « en ce monde. Que me voulez-vous? — Je viens « vous dire quelques bonnes paroles de paix et de « réconciliation. — Je n'en ai pas besoin. » Et elle fit un geste menaçant. Je distinguai alors l'expression sauvage de cette jeune fille âgée seulement de 17 ans. Elle portait la tête droite, et ses cheveux descendaient sur ses épaules. Son teint

était cuivré, sa mère étant une Indienne de caste. Elle avait les yeux noirs et hagards. Sa voix vibrante lançait l'outrage et blasphémait même le nom de sa mère. L'officier lui dit que le gouverneur voulait lui parler. Elle sortit; les mots que je murmurais sur elle à voix basse à l'oreille de mon guide furent répétés par elle avec un ton insultant. Car ses sens, même après le jeûne de trois jours ou la simple ration du pain et de l'eau, avaient conservé toute leur finesse et leur subtilité. Nous la laissâmes passer, se dirigeant vers le gouverneur. Elle me dit : « Good bye, gentleman; adieu, monsieur. » Je sortis de son cachot, attéré de tant d'effronterie et d'endurcissement. Qu'allait-elle dire et faire devant le gouverneur? L'insulter sans doute comme avant. Quelles mesures prendre, quel système adopter contre de telles natures?

Elle avait été condamnée pour tentative d'empoisonnement sur une famille entière qu'elle servait. Elle n'avait que 17 ans. Que commettra-t-elle plus tard? L'échafaud l'attend. C'est là sans doute le terme de ses progrès dans la voie du crime et sa destination.

Je m'informai dans une visite ultérieure du sort de Sophie Varney; on l'ignorait.

J'assistai au repas des détenues, modifié suivant la condamnation, les récidives et la conduite. Elles passèrent devant moi une à une pour recevoir leur

portion dans une écuelle d'étain. Elles portaient avec elles leur pain dont la ration leur avait été allouée pour tout le jour. Quand elles eurent mangé, elles descendirent dans les cours intérieures, et pour exercice, y firent une promenade circulaire, une à une comme je l'avais vu dans la prison centrale de Montpellier.

Avant ma sortie je visitai la salle du vestiaire où étaient disposées sur des cases des centaines de chapeaux plus ou moins coquets et ornés de fleurs. C'est la propriété de chaque condamnée qui reprend son costune à l'expiration de sa peine. Ce magasin de modes fanées, où elles déposent leur attirail de toilette pour revêtir l'uniforme, est surtout l'objet des vifs regrets de ces femmes mondaines, qui ont péché la plupart pour satisfaire un caprice de vanité. Quand elles s'en dépouillent, la grossièreté de l'uniforme les choque plus encore que son ignominie.

C'est ainsi que Marie Dumesnil, la Dame aux Camélias dramatisée à Paris, se cramponnait même en mourant à cette parure qu'il fallait quitter avec la vie.

Une dame lui avait apporté quelques paroles de consolation. La belle moribonde, sans l'écouter, remarqua les boutons de diamant brillant sur la robe de la visiteuse et lui dit de sa voix éteinte : « Ah! les magnifiques boutons que vous avez là!

madame. » Et elle témoigna par le dernier éclair de ses yeux près de se fermer le désir de les posséder. « Ils sont à vous, » répondit la dame, qui les lui donna, mais un moment après les reprit sur cette belle morte, qui n'avait plus rien à convoiter ni à souffrir.

Je sortis et avant de franchir le seuil de la prison je fus invité à inscrire mon nom et à faire connaître mon opinion sur la prison de Westminster. J'exprimai de vive voix et par écrit ma satisfaction sur le gouvernement de cette maison modèle de servitude pénale [1], humaine et sévère tout à la fois, et signai mon nom au-dessous de celui du duc de Montebello.

Par une singulière analogie de nom et de criminalité, l'on me signala au greffe une Marie Carney âgée de 29 ans, le pendant, pour la forme et le fond, de l'empoisonneuse Sophie Varney, et je me dis à moi-même en quittant le cachot qui les recélait :

« Ces deux femmes n'auraient jamais dû naître. »

1. La servitude pénale en Angleterre n'est pas moins de trois ans.

HOLLOWAY

PRISON DE LA CITÉ

Cette prison, située au nord de la grande métropole dans une situation magnifique, du haut de ses tourelles et de ses donjons d'imitation gothique d'après un château du Warwick-Shire, commande l'immense cité qui bourdonne à ses pieds. Son apparence est sévère et son abord témoigne de la rigueur de son régime intérieur.

Je sonnai et le gardien ouvrit son guichet où un judas soupçonneux plonge sur le seuil, comme si tout ce qui en approche, dût être repoussé. L'exhibition de la lettre de l'alderman Laurence apprivoisa aussitôt le dragon qui s'adoucit à son aspect. Je fus introduit dans le greffe que je trouvai muni d'un trophée d'armes, de sabres, de fusils et de pistolets. C'est une mesure de précaution prise

en général dans les prisons anglaises depuis plusieurs années.

En attendant que le chef-warden fût averti et vînt me recevoir, je jetai un coup d'œil sur la cour intérieure dont l'entrée a pour armoiries deux énormes dragons avec une clé colossale dans leurs gueules. Tout est en rapport dans cette prison dont l'évasion est impraticable. Chaque aile du bâtiment à droite et à gauche offre 10 à 12 fenêtres de cellules; celles de gauche enferment les jeunes condamnés, celles de droite, les femmes, mais toutes deux séparées par des barrières infranchissables. Le derrière du bâtiment contient le même nombre de cellules, et toutes ensemble renfermaient, lors de ma visite, 300 prisonniers surveillés par 25 officiers en tout et instruits par un seul maître d'école.

J'attendis sans impatience; car je me pris à penser que des misérables attendaient la fin d'une captivité interminable, et toutefois un profond silence, sourd comme ces murailles de granit, n'annonçait l'existence d'aucun être vivant. C'était la taciturnité du tombeau. Enfin le chef-warden, c'est-à-dire l'officier principal après le gouverneur, vint s'excuser de m'avoir fait attendre, et aussitôt s'empressa de me donner toutes les informations nécessaires. Il me traça sur un papier le plan de la prison, le nombre des cellules et les catégories de détenus.

Nous entrâmes; je fus frappé de la posture des jeunes *convicts* qui venaient d'être amenés dans la voiture cellulaire, ou le *van*. Ils avaient le visage tourné contre la muraille, debout et les bras rapprochés du corps; ils n'avaient pas encore l'uniforme et étaient vêtus de leur habit de ville. Le chef-warden les avait accueillis avec cet avertissement préalable qu'il adressait à tous : « Le jury ou « le juge vous a condamnés; il faut vous résigner; « ne pas enfreindre la discipline de la prison et « vous conduire convenablement jusqu'à la fin de « votre temps. » Ces paroles prononcées d'une voix ferme, et d'un ton énergique, préparent singulièrement les jeunes condamnés à subir leur sort et leur servitude pénale, c'est-à-dire, de trois années, ou simple au-dessous de ce temps. Je demandai au chef-warden, pourquoi je les avais trouvés dans cette posture, le visage contre la muraille.

« Quand j'arrivai ici, me dit-il, il y a deux ans, « je vis ces jeunes sujets se tenant, les uns, la « main dans leur poche, les autres à leur gilet en « dandies, et tous dans une position différente et « irrégulière. J'ai donc imaginé ce maintien uni- « forme, en attendant qu'ils soient versés dans la « prison et que leur travail soit assigné. Cette po- « sition du visage contre le mur empêche toute « espèce de communication entre les jeunes dé-

« tenus qui possèdent le langage des prisons et des « signes. »

« *Put your feet against each other*, rapprochez vos pieds, » dit-il à l'un d'eux en passant, et le jeune homme obéit instantanément. Ce chef-warden est l'officier de prison le plus ferme et le plus respecté que j'aie jamais rencontré en Angleterre ou en France. Sa tête est belle et régulière, sa taille moyenne, sa force herculéenne, et son œil scrutateur plonge jusque dans le for intime des prisonniers. Il sait aussi leur langage du geste qu'il empêche et qu'il punit. Ainsi le sujet qui porte la main à son collet une fois devant son camarade, indique qu'il a un mois de prison à faire; deux fois, que c'est une année et ainsi de suite. Le chef-warden a la clé de ces gestes significatifs et même des regards. Il m'expliqua aussi en détails les degrés de condamnation. Deux jours à deux années constituent la maison de correction. Au-dessus de trois ans et plus la condamnation est la servitude pénale. Deux jours à trois forment la *conviction sommaire;* mais, en vertu d'un acte du parlement, le magistrat peut étendre ou restreindre la peine. Nous entrâmes dans les cellules; le même système qu'ailleurs. Il n'est toutefois cellulaire que pour les repas et le coucher. Le travail est en commun. Les ouvriers tailleurs, cordonniers, etc., travaillent ensemble, mais en silence. Ceux qui ne

savent rien faire sont occupés à l'étoupe pour les navires ou les tapis. Avant le chef warden actuel, les prisonniers avaient la faculté de lire et apportaient leurs livres. Il reconnut des marques d'angles sur les pages, les rapprocha, les combina, et trouva que c'étaient encore des signes d'intelligence et une clé de communication. Il coupa court à cette conversation clandestine.

Le Tread-Mill est en usage à Holloway où, lors de ma visite, 24 sujets le faisaient mouvoir pendant que 24 se reposaient. C'est le travail le plus répugnant aux détenus. La punition corporelle était rare et n'avait été infligée que deux fois sérieusement depuis 12 ans à deux sujets coupables de graves délits. Comme au soldat anglais, on attache les mains de l'homme dont le dos est dépouillé; et il est fustigé jusqu'au sang. Pour de simples punitions, assez rares d'ailleurs, c'est sur les fesses que les coups sont portés, par l'assistant du chirurgien chargé de cet office.

La chapelle est spacieuse et les bancs sont en amphithéâtre. Les jeunes détenus sont séparés ainsi que les femmes dont on ne voit pas même la tête; tous entendent de leurs cellules respectives les prédications du chapelain.

Nous débouchâmes de ce corps de bâtiment sur un immense terrain cultivé en jardin potager par les condamnés eux-mêmes. Ce travail forcé mais

le plus salutaire de tous se fait sous les yeux d'un officier spécial qui en a la conduite.

Je n'ai vu ailleurs en Angleterre ni en France, ou à Stockholm et à Christiania, de prison plus régulièrement tenue que celle d'Holloway. C'est le chef warden, mon guide, qui seul de ses propres mains, de ses yeux, agit, observe, opère, administre, tient les livres d'entrée et de sortie, régularise les degrés de température dans les cellules, surveille les visites de parloir qui n'ont lieu que tous les 3 mois. Il ne permet les lettres qu'une fois dans cet espace, à écrire ou à recevoir; celles dont le nombre enfreindrait le règlement, c'est lui qui les garde ainsi que les objets trouvés sur le condamné à son arrivée.

Si une administration pénitentiaire quelconque veut renforcer sa discipline lorsqu'elle tend à s'adoucir et à se relâcher, elle n'a qu'à se modeler sur celle d'Holloway, et particulièrement sur son chef-warden qui étonnerait les brigadiers de la Roquette, ou de toute autre prison, et ferait frémir ses condamnés. Il possède encore une faculté, à un degré suprême, celle de la mémoire, qui lui fait reconnaître les détenus libérés dont il a été oublié. Si après douze ans un de ces sujets tombe sous sa vue ou ses pas, il lui dit : « Eh! bien, George, je « sais ton nom et ton âge, tu es né en telle année. » Et l'homme, se voyant ainsi accosté et reconnu,

reste pétrifié de cette apostrophe imprévue qui le remet en présence de son passé et de sa conscience, ce vautour attaché à sa proie, que le terrible warden Clark vient de raviver.

BRIXTON

FEMALE CONVICTS. — PRISON DE FEMMES

Après 4 ans d'intervalle depuis ma visite des prisons anglaises en décembre 1861 et décembre 1862, je pus juger en septembre 1865 de la différence dans leur situation pénitentiaire. Elle fut sensible pour moi quant à l'apparence et au dehors, du moins pour la prison des femmes. J'avais trouvé dans celle de Westminster des sujets récalcitrants, rebelles, violents, *outrageous*, c'est-à-dire capables de brutalités sur la personne des gardes (Female officers). Il fallait donc leur opposer une répression énergique, un régime sévère et des châtiments justement rigoureux. J'avais toujours devant les yeux cette Sophie Varney coupable d'empoisonnement sur toute une famille, je la voyais plongée forcément dans un cachot, se jetant sur moi, quand on m'en avait ouvert la

porte, et résistant même au gouverneur de la prison de Westminster.

Je fus agréablement affecté du contraste, extérieur pour le moins, que m'offrit la prison de Brixton. Un soleil magnifique, le charme de la campagne, les abords de la prison embellis par des cottages et la demeure de l'homme de paix, le chapelain de la prison, la politesse du concierge qui m'en avait ouvert la porte, entouré de sa jeune famille, une admission facile auprès de la surintendante députée, remplaçant la surintendante supérieure absente, sa jeunesse, son affabilité qu'on ne s'attendrait guère à rencontrer sur le seuil du repaire du crime; tous ces préliminaires me prévinrent en faveur de la prison de Brixton, où j'entrai sans terreur, et d'où je sortis avec l'espérance que je n'y avais point laissée à sa porte.

La députée lady m'accueillit, lut mon billet d'admission, et me donna quelques explications préliminaires sur la composition générale de la maison consistant en une lady supérieure surintendante;

Une lady députée;

4 matrones et assistantes;

4 maîtresses d'école;

1 dame bibliothécaire.

Après cette exposition générale la députée lady me confia aux mains de l'une des quatre ma-

trones, miss X., qui depuis 12 ans remplit sa mission avec bonheur, ayant sacrifié à ce devoir jeunesse, beauté, grâce, et tout ce que le monde pouvait lui rendre pour tous ces dons. Feu sir Joshua Jebb, le directeur général des prisons du royaume, lui avait trouvé cet emploi difficile et obscur, et elle justifiait sa confiance dans toute l'étendue du terme.

Je fus introduit dans la prison, où, après le repas, les détenues se promenaient deux à deux, se tenant par la main, et causant ensemble sans éclat de voix et sans contrainte. Elles passèrent devant moi. C'était la 3e classe, la plus sévèrement tenue des trois catégories. La *probation* précède l'installation de la condamnée dans l'une des trois classes; c'est l'épreuve qui décide dans laquelle elle doit être placée. Sa conduite lui assigne la 1re, la 2e ou la 3e catégorie, où elle est versée, si elle annonce un esprit d'insubordination, mais d'où elle est reportée à la 2e et même à la première si elle s'amende.

Les détenues de la 3e défilèrent devant moi, justifiant cette 3e division par l'air hardi, effronté qu'elles affichaient dans le regard. L'impudence du vice et la dureté de l'impénitence étaient empreintes sur le visage de la plupart d'entre elles; presque toutes jeunes filles.

Le régime est doux et modéré à l'égard de ces

femmes de la 3e classe, comparativement à celui des prisons centrales de femmes, comme je l'avais vu en pratique à Montpellier où les femmes se promènent en silence circulairement, une à une, et lisant ou tout à fait désœuvrées pendant la récréation. Nous entrâmes dans les cellules où les détenues en partie étaient seules, mais avec le privilége de travailler au dehors, assises ou debout.

Cependant, j'en trouvai 2 ou 3 associées, travaillant à l'aiguille, et conversant sans gêne, bien différentes des condamnées de nos prisons centrales où le silence leur est infligé temporairement ou pour la vie. Elles me montrèrent leurs ouvrages, répondirent à mes questions sur la durée de leur détention, mais toutes se turent sur la cause de leur emprisonnement. D'ailleurs la matrone me déclara que ce sujet était défendu.

Les détenues mangent dans leur cellule où on leur apporte leur dîner. Chacune y a aussi son baquet d'eau chaude pour se baigner avant le coucher. Le bain de pieds est prescrit une fois par semaine. La cellule est tenue proprement, et le lit dont les draps sont changés toutes les trois semaines est fait chaque jour régulièrement.

Je fus conduit à la chapelle, vaisseau spacieux, aéré et même odoriférant par le bois de teinture aromatisé qui en est la matière. Je trouvai un nombre de gradins capables de recevoir plus de

600 détenues ; elles étaient, lors de ma visite, au nombre de 565, qui venaient écouter ou entendre la parole de l'Évangile. Mon guide, la jeune matrone, me montra la place d'une tribune où l'une des détenues l'assaillit et chercha à la maltraiter, ce qu'elle eût fait sans l'intervention du chapelain.

Cette belle et vaste chapelle est pourvue abondamment de livres de prière et de bibles, la minime partie des millions du Livre sacré imprimés en Angleterre et envoyés dans le monde entier.

Celles que possède la chapelle de Brixton suffisent amplement à la conversion des 500 Madeleines repentantes.

Nous descendîmes au préau, après être montés d'abord à un observatoire qui a vue sur la campagne et sur un horizon étendu.

Je fus dirigé ensuite vers la cuisine où les détenues aident à l'alimentation de la prison sous la direction d'une matrone, et se relaient de 6 mois en 6 mois pour pétrir le pain, le cuire et le retirer du four. Je vis un pain blanc magnifique également reparti entre les trois catégories, mais dont la ration est réduite à l'égard des femmes récalcitrantes. Je me rappelais en cette occasion le pain noir de la prison de Montpellier dont je rapportai un spécimen. Des chaudières de coco et de thé où l'on verse d'excellent lait bouillaient devant moi et auraient *tantalisé* des citadins du goût le

plus difficile. Les plats sont portés par 4 femmes aux détenues dans leurs cellules, indépendamment de la ration de pain que ces dernières ont reçue le matin. Elles ont de plus une eau excellente à leur portée. La blanchisserie est exécutée par des laveuses et repasseuses, qui s'occupent non-seulement du linge de la prison, mais encore de celui de la prison du Millbank. Les femmes travaillent aussi pour les détenus de cette maison. L'une d'elles me montra les bas qu'elle tricotait pour eux ainsi que pour des soldats.

Une détenue âgée me montra aussi une paire de chaussons qu'elle faisait.

Dans le cours de ma visite, une femme condamnée pour infanticide me fut indiquée. Je reculai avec horreur loin de ce monstre, peut-être parce qu'elle était la seule et que ce crime est plus rare en Angleterre. Cependant, j'en avais vu 200 à Montpellier condamnées pour la vie.

A moins d'être juge, médecin ou bourreau, l'on ne saurait se blaser sur ce forfait, inconnu à l'antiquité, comme le parricide pour lequel Solon n'avait prévu ni loi, ni punition.

Du siége de la nourriture du corps, nous passâmes au sanctuaire de celle de l'esprit, l'École, admirablement pourvue de tables, de tableaux noirs pour l'enseignement, par l'une des 4 maîtresses d'école dont elle m'expliqua la méthode.

C'est un point important que ce bienfait de la prison anglaise où la jeunesse ignorante et pervertie peut au moins apprendre à s'instruire. La culture de l'esprit doit précéder l'exercice manuel. Nos jeunes détenues qui apprennent un état dans la cellule tombent souvent en récidive. Peut-être un esprit plus cultivé et moins matériellement occupé aurait pu la prévenir.

Une lectrice publique fait aussi un grand bien à la communauté pénitentiaire. C'était l'emploi primitif de la déportée surintendante qui avait rempli cette mission avec bonheur.

Je fus conduit à l'une des parties de la bibliothèque où la dame bibliothécaire distribue 4000 volumes entre les détenues, un volume par mois. Les romans sont interdits. J'avais vu à Mazas, la prison cellulaire, les romans de Walter Scott et Fennimore Cooper donnés par deux bibliothécaires choisis parmi les condamnés les plus intelligents. C'étaient, comme je l'ai dit, des faussaires comme dans la maison de la Roquette. J'aime mieux le système anglais qui charge une personne libre de la dispensation des livres souillés autrement par la main d'un criminel.

Nous retournâmes aux cellules que les détenues avaient regagnées après leur promenade d'une heure. Je les trouvai debout devant la porte de chaque cellule, travaillant, cousant, tricotant et

conversant jusqu'à la 4e heure qui clôt et scelle leur entretien. Quel bienfait que cette association, cet épanchement et ensuite le silence auquel elles sont plutôt invitées que contraintes ! Je sortis avec une grande satisfaction de la prison de Brixton et trouvai au dehors le chapelain qui voulut bien m'accompagner quelques pas et compléter mon instruction, en me disant que depuis l'abolition de la déportation, qui cependant purgeait l'Angleterre de son écume, au milieu d'une population croissante de trois millions d'hommes et plus, l'amélioration et le progrès pénitentiaire ont été constatés.

Honneur à sir Joshua Jebb, le sage réformateur des prisons, lequel a survécu à lui-même dans les textes de l'Écriture Sainte écrits sur les parois des corridors, en gros caractères frappant les yeux et l'âme de ces pauvres créatures que ni l'homme ni Dieu n'ont abandonnées.

Sir Joshua Jebb n'est plus, mais son institution reste. Les surveillantes et les matrones pénétrées non-seulement de ses principes du vrai christianisme mais aussi de ses sentiments d'une douceur humanitaire, font observer strictement la discipline, et en donnant avec une patience soutenue le pain de l'instruction à ces pauvres ignorantes qui ne l'avaient jamais entendu, contribuent puissamment par leur exemple à l'amélioration morale

de cette prison qui reçoit les sujets amendés de Millbank pour les reverser enfin dans le refuge de Fulham.

Immédiatement avant sa libération, chaque détenue est visitée individuellement, et sérieusement exhortée à observer ses devoirs religieux, et dès sa rentrée dans ce monde corrupteur dont ses égarements l'avaient séparée, est encouragée à s'y comporter honnêtement et à gagner honorablement sa vie. La remise de la peine est surtout le grand mobile de la réforme des prisonnières. Que peuvent-elles en effet désirer plus ardemment que la liberté et le bonheur de rejoindre leurs maris et leurs enfants ?

Le travail consiste dans le blanchissage pour les prisons de Millbank et de Pentonville. Cent femmes environ y sont employées ; c'est le nombre que le lavoir peut contenir. 338 confectionnent les chemises, les autres font la cuisine, la boulangerie, tricotent, font les chapeaux, ou nettoient la prison. Toutes, en général, sont actives et laborieuses. Cependant, pour obtenir une quantité de travail lucratif à l'aiguille suffisant aux besoins d'un aussi grand nombre de femmes, elles sont encore vivement pressées par la maîtresse matrone afin de pourvoir en ce genre aux nécessités de la prison de Brixton et autres établissements. En outre, beaucoup d'entre elles peuvent à peine manier l'aiguille

quelque temps après leur arrivée, parce qu'elles ont été élevées et dressées au travail des plumes de fer, au brunissage, au polissage des boutons, au tissage de la laine et autres travaux de manufactures, ce qui réduit considérablement l'emploi lucratif du travail d'aiguille, qui suffit toutefois, même abondamment, au matériel de l'infirmerie. Cependant il est extrêmement utile aux condamnées, quand elles sont libérées, de reprendre leurs premiers métiers.

Classes de service spécial.

Soixante-dix femmes lors de ma visite avaient été utilement destinées à ce service spécial ; c'était le prix d'une conduite exemplaire qui les exemptait presque entièrement d'une surveillance personnelle de la part des matrones. Une seule d'entre elles avait été dégradée de cette classe pour désobéissance et refus de tenir le terrain en bon état.

Évasion.

Nulle tentative d'évasion n'a jamais eu lieu à Brixton.

Observations générales.

La société de secours des détenues libérées continue à rendre des services inappréciables. 13 fem-

mes libérées ont été recueillies l'année passée et ont profité de l'occasion de mener une vie réformée. Ce bienfait était dû aux bonnes impressions reçues par elles dans le cours de leur détention.

Dames visiteuses.

Miss Neave, la première et une des plus infatigables, est entrée dans le repos du Seigneur, après avoir consacré beaucoup d'années au service temporel et spirituel des femmes condamnées.

Miss Fraser, par sa charité chrétienne et ses efforts incessants, a fait recueillir à Brixton, 14 femmes, pour leur grand avantage et celui de la communauté visiteuse de cette prison.

Il n'y a pas eu de changement parmi les dames lectrices. Leurs services sont très-importants et fort appréciés.

La députée surintendante, mistress Seale, qui a succédé à miss Brown, remplacée elle-même par miss Pugh, a trouvé sa tâche fort difficile, en remplaçant une personne aussi habile et d'une telle expérience. La persévérance de mistress Seale est digne d'éloge, et ses services sont très-efficaces.

Madame Emma Martin demande la permission de payer son tribut de respect et de regret, à la mémoire de feu sir Joshua Jebb, le directeur, par excellence, des prisons anglaises, ce chrétien si

zélé pour l'humanité et la réforme de ses frères déchus. Madame Martin eut le privilége, et se fit une étude de suivre pendant dix années, les sages conseils de cet homme de bien.

État et condition des bâtiments.

Tout l'intérieur de la prison a été peint et blanchi. Les ailes du bâtiment de l'ancienne prison ont été peintes à l'extérieur.

La demeure des matrones supérieures a subi un blanchissage complet, avec un papier neuf au-dedans et au dehors. Les réparations dans tout l'établissement ont été entièrement exécutées, et les bâtiments ainsi que le terrain sont dans un état excellent.

Je donne ici un rapport de la réception des condamnées dans la prison de Brixton, et de leur transport en d'autres maisons de détention.

C'est un simple modèle des rapports annuels, sauf les modifications amenées chaque année dans ce roulement périodique.

1er JANVIER 1863.

Le nombre des femmes amenées à Brixton a été.....		587
Venues de Millbank.....	403	
Parkhurst.....	130	
Fulham.....	1	
	534	

Licences révoquées	4	
Nombre des condamnées transportées de Brixton dans les prisons de Convicts à Millbank	17	301
Parkhurst	157	
Fulham	137	
Transportée dans une maison d'aliénées	1	
Pardon conditionnel	1	
Libérées par licence	194	
— à la fin de leur temps	27	
Décédées	17	
Restées en prison le 31 Octobre	584	
Condamnées à trois ans et plus (servitude pénale)	586	

Rapport du chapelain de la prison de Brixton aux directeurs des prisons.

En vous soumettant mon rapport annuel, je m'efforcerai, selon vos récentes instructions, d'être aussi concis que possible, en évitant toutes dissertations et en vous donnant à la fois les informations que, d'après les règlements écrits, je suis requis de vous fournir.

En ce qui concerne la condition religieuse et morale des condamnées, je puis répéter ce que j'ai déclaré dans mon dernier rapport, que je n'ai rien à vous communiquer, si ce n'est que nous ne sommes pas sans encouragement; car il y a un grand nombre de femmes qui manifestent un vif désir de faire un bon usage des avantages offerts ici pour leur instruction. Cependant, nous avons lieu de regretter que tant de sujets demeurent indifférents

au fond, et qu'ils n'aient qu'à l'extérieur une apparence de décence et de respect dans leurs manières.

538 condamnées ont été amenées dans cette prison durant l'année; nous n'en avons que 46 qui aient été ici depuis un an. J'ai visité chaque femme à son entrée, et j'ai continué de le faire chaque semaine régulièrement.

L'ignorance de ces condamnées à leur première réception est extrême. Elles ont à peine une connaissance religieuse, et leur négligence du culte public est presque universelle. L'évêque de Winchester, lors de sa visite annuelle, en a confirmé 58 dans la chapelle. Le nombre des communiantes pendant l'année, a été peu considérable; car je me fais un devoir de ne pas encourager à s'approcher de la Sainte-Table, celles qui n'ont pas eu une constante instruction, et semblent ne point comprendre ce qu'elles font. Tant de nouveaux sujets ont été admis qu'ils n'ont pas le temps de recevoir d'instruction religieuse. Les deux services journaliers, compris un sermon le matin, excepté le samedi, ont été régulièrement célébrés. L'instruction du catéchisme a été donnée le samedi matin, et souvent les dimanches dans l'après-midi. Les services du dimanche, et ceux de Noël et du Vendredi-Saint, ont été continués sans interruption.

Les lectrices des Saintes-Écritures ont pour-

suivi leur tâche avec le même esprit du christianisme, et m'ont puissamment aidé dans ma mission.

Il y a un grand progrès dans les écoles dirigées avec exactitude et régularité par les maîtresses [1].

Fort peu d'additions ont été faites au nombre de livres à l'usage de l'école; mais la bibliothèque a été augmentée et les détenues en font un grand usage.

La société de secours des prisonnières libérées poursuit ses utiles travaux, et a aidé plusieurs sujets au sortir de la prison. Son secrétaire pourvoit activement à leurs intérêts. Quelques-uns ont été reçus avec beaucoup de bienveillance par le comité de Refuge d'Elizabeth Fry.

Je suis très-reconnaissant des dispositions prises à l'égard des condamnées catholiques romaines, qui ont été placées séparément, pour l'avantage de tous.

Je n'ai point indiqué, cette année, le nombre de récidives, parce que je sens l'impossibilité d'arriver à une évaluation correcte du chiffre des récidivistes qui ne reviennent pas toutes à Brixton, de-

1. Dans ma visite de la prison de Brixton je rencontrai une des maîtresses parlant très-bon français. Elle avait été gouvernante dans une famille française, qu'elle avait quittée parce qu'elle se trouvait mieux payée ici que dans sa première place.

puis l'ouverture de Parkhurst, où les femmes condamnées sont admises. Il est consolant, toutefois, de se souvenir que malgré l'excès de la population féminine en Angleterre sur celle des hommes, le chiffre total des femmes condamnées n'est que de 1,200 à 1,300. Comme ce nombre n'est point, je crois, plus considérable que dans les années précédentes, une augmentation de récidives montrera que cette classe de criminelles n'est pas plus nombreuse qu'elle n'était.

Je dois ajouter qu'en 1848, lorsque le système du travail fut introduit à Portland, il y avait 22,426 femmes condamnées à l'emprisonnement ou à la déportation; mais en 1860, il n'y en avait que 11,615, bien qu'à cette époque, 16,096 condamnées aient été libérées à l'intérieur, et que, dans les dix dernières années, la population ait monté à deux millions d'âmes.

Chaque année, depuis 17 ans que je suis attaché au service des prisons, je me fortifie dans cette conviction qu'une période prolongée de confinement cellulaire dans les premières années est essentielle pour le succès, et que l'association doit être restreinte autant que possible. Je crois même qu'en principe général, si les prisonniers pouvaient subir un dernier confinement cellulaire quelque temps avant leur libération, cette séparation aurait un résultat avantageux.

Quant aux détenues réfractaires, il y a pour elles fort peu de chance d'amendement, à moins qu'elles ne soient plus restreintes dans leurs cellules. Un isolement complet est nécessaire, afin qu'elles ignorent quelles autres femmes sont punies comme elles-mêmes, sans pouvoir aucunement communiquer entre elles.

Un cas semblable de cet inconvénient s'est présenté récemment. Après ma visite du matin aux détenues réfractaires, j'eus l'occasion de revenir dans une cellule qui était vide. Une femme demanda à haute voix qui venait d'arriver. N'ayant pas eu de réponse, elle se mit à danser, à sauter et entrer dans une espèce de délire furieux, pour savoir qui était sa voisine. Elle fut assez surprise, quand j'allai à elle et qu'elle me reconnut. Alors elle se calma.

Telle est ma conclusion à la fin de chaque année :

« Pour les détenues et pour nous tous sans différence, il faut nous tenir prêts, au moment solennel, quand on y pense le moins, de l'apparition du Fils de l'Homme. La Sainte-Écriture peut seule consoler et soutenir l'esclave et l'homme libre, à l'heure critique de la mort et au jour du jugement. Avant qu'ils viennent, fais vite et avec force ce que ta main trouve à faire; car au-delà, il n'y a plus rien, il n'y a plus d'ouvrage, plus de projets, pas

même une ombre de sagesse, dans la tombe vers laquelle tu marches. »

Punitions des condamnées.

Menottes Camisolle. Diète au pain et à l'eau Privation d'un repas ou d'une partie.	Cellules des réfractaires	Pleines rations Pain et eau Id. tous les deux jours Diète au pain de maïs.

RAPPORT DE LA SURINTENDANTE.

SPÉCIMEN d'une statistique du travail fait dans la prison de Brixton du 1er janvier au 31 décembre.

Nos	Articles.	Prix.	Quantité.
1o	Chemises de coton	4 Pence	4983
2o	Chemises de flanelle	3	532
3o	Chemises de coton	5	1,147
4o	Caleçons de flanelle	3	2,441
5o	Tabliers	1	1135
6o	Bonnets de liberté	6	125
7o	Articles marqués	1	1971
8o	Bonnets pour le jour	2	969
9o	Gilets de serge	4	728
10o	Chemises de serge	2	824
11o	Jupons de flanelle	2	496
12o	Sacs pour lettres	1	86
13o	Serviettes refaites	1/2	482
14o	Jupons d'étoffe noire	2	224
15o	Corsets	8	181
16o	Mouchoirs	1/2	1930
Etc.....	.....	.....	.....

Livres à l'usage de l'école de Brixton.

La sainte Bible.
Histoire d'Angleterre.
Livre de lecture.
Le cercle des connaissances par gradations.
La géographie moderne de Stewart.
Le catéchisme de Wilson.
Le catéchisme de l'histoire d'Angleterre, par Wilson.
Le catéchisme de l'histoire moderne, par le même.
Le livre de l'Alphabet universel.
Le dictionnaire de Johnson.
L'histoire d'Angleterre simplifiée par Pinnock.
Le catéchisme de l'Astronomie par Wilson.
Le vieux lecteur, } par Nelson.
Le jeune lecteur, }
Cartes d'Europe, le Monde, l'Angleterre, le pays de Galles et la Palestine.

FULHAM REFUGE

REFUGE DE FULHAM

Cette maison de détention, où l'on verse les sujets améliorés des autres prisons de femmes, est un véritable asile où le retour au bien par le travail fait encore luire quelque espérance à l'âme de la femme tombée, qui se relève et peut rentrer dans la société.

J'étais arrivé à une heure de l'après-midi. La députée surintendante me pria d'attendre la fin du repas des détenues. J'allai donc errer sur les bords de la Tamise auprès du parc de l'Évêché de Fulham, en pensant que des essaims de condamnées, à mes côtés, étaient privées de leur liberté dans ce pays libre par excellence.

Je revins vers 2 heures et fus admis avec toutes les excuses de la matrone de m'avoir fait attendre.

Les 136 femmes étaient occupées et le travail fermentait. C'était surtout au lavage du linge de ville qu'elles étaient employées, contrairement à la règle générale des prisons anglaises où le travail commun est consacré à l'usage de l'intérieur ou des autres prisons d'hommes.

Le prix du blanchissage pour la ville est fort réduit et le linge est rendu au public aussi bien soigné et aussi blanc que s'il avait été lavé dans les blanchisseries ordinaires.

Je visitai la classe où la maîtresse d'école exerçait une douzaine d'élèves à la lecture et à l'écriture. Elle me montra plusieurs cahiers de ces jeunes réfugiées qui étaient entrées dans un état d'ignorance complète et commençaient à écrire. Une pauvre Allemande qui ne savait ni parler ni lire, ni écrire en anglais, lisait déjà, balbutiait et traçait quelques mots en cette langue. Je lui adressai dans la sienne quelques mots qui semblèrent la réconforter dans son mutisme forcé. La connaissance de l'anglais sera pour elle une grande consolation dans cette maison où l'association partielle est permise. Car jusqu'ici elle n'avait parlé ni été entendue dans la prison et l'exil.

L'école a aussi sa bibliothèque et un volume par semaine à l'usage des femmes. Mais le travail surtout domine, et la lecture n'est que secondaire. C'est une leçon et non une distraction.

Sur 136 détenues 34 seulement ont le privilége de l'association, le jour; mais chacune jouit d'une cellule aérée, avec une ventilation venant d'en haut par les barreaux qui permettent à l'air de circuler librement de l'une à l'autre cellule. Les détenues de Fulham pourraient même converser et s'entendre, si le silence n'était une règle sévère.

La cuisine est parfaitement tenue et l'alimentation excellente. L'on porte le dîner aux détenues dans une caisse d'étain à deux compartiments, l'un contenant la viande et l'autre les légumes, avec une assiette, une fourchette et un couteau. Les femmes mangent dans leur cellule où elles reçoivent dès le matin leur ration de pain. Elles y ont un vase d'eau fraîche. Pour le thé elles ont encore une quantité de pain plus que suffisante. C'est le 3e repas à 5 heures jusqu'au lendemain 7 heures où elles ont le cacao.

Rien de plus doux que ce régime qui les maintient toujours volontairement dans la prison, où le travail est modéré, la nourriture bonne et saine, et le sommeil paisible et assez long. Une conduite régulière leur ménage la rémission de leur peine et un pardon complet si elles en sont dignes, et les rend enfin à cette liberté si périlleuse dans la moderne Babylone. Si quelque délinquante enfreint la discipline d'une manière grave, elle

est aussitôt expulsée et rentre dans Millbank, pour recommencer un autre tour de *probation* ou d'épreuve, et de Millbank repasse à Brixton, d'où elle revient une deuxième fois à Fulham.

La chapelle est, comme le reste, admirablement tenue. La tolérance anglaise a aussi ouvert aux détenues catholiques leurs consolations spirituelles.

Le refuge de Fulham inspirait un vif intérêt et une grande sympathie à feu sir Joshua Jebb ainsi qu'à Lady Jebb. Ils venaient ensemble visiter cette maison qui a perdu dans cet excellent directeur un protecteur et un père.

Mon étoile de voyageur, qui m'a toujours favorisé depuis plus de 40 ans, me manqua cette fois. Il y a 4 ans, sir J. Jebb m'avait fait l'honneur de m'écrire et de m'assigner un rendez-vous. Je partais malheureusement de Londres, et, à mon retour, il n'était plus; il avait quitté ce monde regretté de tous et même des détenues.

Cependant le régime de Fulham a aussi ses rigueurs quant aux visites et à la correspondance.

Les parents et amis ne sont admis à voir les prisonnières qu'une fois tous les trois mois.

L'entretien ne dure que 20 minutes dans le cabinet de la députée-surintendante et en présence d'une dame surveillante.

La correspondance consiste dans une lettre et sa réponse tous les deux mois. Les lettres écrites

du dehors qui précèdent le terme prescrit sont retenues et délivrées à leur époque.

Le refuge de Fulham est une succursale des prisons de femmes. Elle admet dans son sein des criminelles de toute espèce, les voleuses, les incendiaires coupables de meurtre, mais qui après s'être purifiées par le feu de la probation dans le *carcere durissimo* de Millbank et de Brixton, sont versées dans le refuge de Fulham, le paraclet des pénitentes à qui la justice humaine ouvre cet asile, si elles y apportent de meilleurs sentiments et une conduite régulière; c'est la preuve apparente d'une conversion dont Dieu seul connaît la sincérité, puisque c'est lui seul qui lit dans leur cœur.

PRISON DE MAIDSTONE

MAIDSTONE GAOL (KENT)

La prison de Maidstone qui reçoit tous les *convicts* du comté de Kent et des environs de Londres, vint compléter, le 5 avril 1869, après trois ans d'intervalle, mes études sur les prisons anglaises métropolitaines. Elle m'offrit le caractère de Millbank, de Cold Bath, d'Holloway quant au tread mill, en vigueur dans cette rigoureuse maison, et un grand rapport avec Pentonville dont elle a les cellules et le silence absolu.

Je fus confirmé par mes observations dans ma conviction déjà formée que l'instruction morale, religieuse et même intellectuelle, est très-avancée à Maidstone-Gaol, comme partout ailleurs dans les prisons anglaises.

J'avais assisté à des leçons de calcul données

dans la sévère prison de Coldbath à de jeunes détenus, qui peut-être ne le seraient jamais devenus, s'ils avaient reçu ces précieux éléments dans le cloaque de la grande ville. Je vis cette fois à Maidstone une troupe de novices, se rendant à l'école. Je fus édifié de ce spectacle inattendu. L'instruction y doit nécessairement porter ses fruits chez quelques-uns, à moins qu'ils ne soient déjà endurcis et incorrigibles.

Nos jeunes détenus à Paris sont instruits dans leurs cellules pour un métier manuel ; mais leur intelligence ne m'a pas semblé suffisamment développée. La main et le travail, en dépit de l'axiome *qui laborat orat*, ne répriment pas les mauvais penchants qui dominent dès que le travail a cessé. Une bonne lecture, un sage précepte, un exemple salutaire, et une teinture même légère d'éducation, peuvent adoucir des dispositions vicieuses, peut-être les extirper. Le jeune détenu que je vis dans sa cellule en France apprendre un métier mécanique de serrurerie, à l'âge de seize ans, ne fut pas moins récidiviste. Un apprenti cordonnier que je vis à Westminster sortit de la prison avec la connaissance de son état et s'établit à Londres où il l'exerce avantageusement, redevenu sujet honnête et réhabilité dans la société d'où l'avait exclus une faute de jeunesse. Outre l'instruction mécanique, il en avait reçu une plus intellectuelle et la semence

avait profité. Le convict libéré, absous et surtout exempt de la surveillance de police, fausse mesure qui prolonge la peine morale, l'homme régénéré pouvait, comme tout autre citoyen, marcher son égal et lever haut la tête.

Le régime intérieur de la prison de Maidstone est sévère. Le coucher n'est qu'une toile recouverte d'une couple de couvertures dont s'enveloppe le prisonnier. L'heure du lever est à 6, celle de la retraite à 6. Douze heures! pendant que pour les femmes l'heure du coucher est à 8. Pourquoi cette différence? que d'heures d'insomnie et de mauvaises pensées pour le malheureux qui ne dort pas tout son sommeil! que de moments perdus pour le travail! Cette partie du confinement est une sinécure, suivie d'un rigoureux labeur imposé aux plus criminels, tel que : le *tread mill* qui dure tout le jour de quart d'heure en quart d'heure, productif de 18 sacs de farine; les *boulets* à porter à une grande distance et à rapporter à leur place, supplice de Sisyphe sans utilité et uniquement pénal; la *pierre à broyer;* la *bêche*, exercice salutaire et instrument d'agriculture.

La nourriture des détenus est abondante et le pain de froment aussi blanc qu'à la ville. Il faut que ce régine ne répugne pas aux prisonniers puisqu'ils retombent plusieurs fois en récidive, en dépit du boulet et du tread mill.

En continuant notre marche funèbre, nous rencontrâmes la cour des prisonniers pour dettes qui reçoivent leurs amis dans une chambre particulière, tandis que les convicts ne sont visités qu'à travers les grilles d'un parloir, et encore ces derniers n'ont de visites ou de lettres que tous les mois.

La chapelle dont le chapelain lui-même me faisait les honneurs ainsi que de toute la prison, est distribuée de manière que le ministre domine les bancs des hommes et ceux des femmes qui en sont séparées mais chantant les mêmes hymnes en chœur.

Le condamné à mort, le matin même avant son exécution, est placé dans un coin à part et caché derrière un rideau. Autrefois il était traîné dans un coffre noir, exposé à la vue des autres détenus terriblement distraits de leurs prières par ce spectacle lugubre.

Avant de voir le lieu de la dernière scène je m'approchai d'une autre et préalable au drame suprême où, en cas de rebellion, le condamné fixé à une planche, les mains attachées sur la poitrine, subit la bastonnade ou la flagellation avec des lanières terminées en grains de plomb. Cette position dégradante et ce supplice connu sous le nom de *Cat* employé dans l'armée feraient horreur à tout autre homme qu'à l'Anglais, si déjà il n'y avait été préparé par le fouet encore infligé dans les écoles an-

glaises, où j'eus mainte lance à rompre avec les maîtres qui en sont partisans, et en présence même des élèves qui s'y résignent volontiers. Le père fouetteur, dans les anciens colléges cléricaux de France, fut longtemps en fonctions, jusqu'au moment d'un drame qui finit par les abolir. Le prêtre chargé de cette tâche, fut désarmé un jour par un vigoureux jeune homme de l'université, et l'on dut appeler un portefaix du dehors. L'écolier rebelle s'arma d'un couteau et frappa son adversaire à mort. De là une cause célèbre devant les tribunaux qui donnèrent gain de cause au vainqueur assailli et provoqué, et enfin prononcèrent un arrêt définitif, l'abolition légale de cet infâme supplice. Notre grande révolution qui supprima toutes les tortures annula entièrement et pour jamais l'usage du fouet et l'emploi du père fouetteur. Dans mon temps d'écolier, je me rappelle en avoir vu un, émérite hors fonctions, mais resté pédagogue, et ayant conservé un peu de l'ancienne méthode par les petites cruautés physiques qu'il exerçait encore sur les pauvres enfants martyrs.

Ce système draconien autorisé en Angleterre n'a pas cédé à un événement qui pourtant en attestait l'abus et les suites funestes.

Il y a quelques années un chef d'institution, simplement *school-master* dans l'un des comtés voisins de Middlesex, avait un élève d'une intelli-

gence bornée et surtout rebelle aux calculs. Le père, fort peu judicieux lui-même, encouragea le maître à user du fouet, *the flogging*, envers le jeune sujet que la violence abrutit encore davantage. Les sévices n'eurent qu'un seul effet, celui de mutiler le corps sans ouvrir l'esprit. Le pauvre enfant y succomba. Le pédagogue voulut faire passer comme naturelle une mort dont il avait été l'instrument et l'auteur, et sa femme essaya de cacher sous de longs bas les membres de l'innocente victime, couverte de plaies et de marques livides qui trahirent les coupables. Le père, cause première de cette catastrophe, fit cependant traduire en justice l'instituteur qui fut condamné, et subit sa peine.

La prison de Maidstone regorge aujourd'hui, 25 septembre 1876, et renvoie l'excédant des 600 détenus qu'elle renferme dans des maisons succursales.

Le crime est un des fléaux de l'humanité, et sa racine est dans le cœur humain. Comme la guerre et la peste, il est indestructible. Mais la charité, si elle ne le dompte, l'adoucit et le tempère, plus que le supplice n'en est le frein.

WORKHOUSE

A BRIGHTON

Tout le monde reconnaît que l'institution de la charité publique en Angleterre et tout le système préventif de l'éducation élémentaire, prennent l'enfant au berceau et le conduisent par la main jusqu'à la puberté et l'adolescence. Quiconque en aura visité le chef-lieu et l'aura examiné soigneusement et sur place, aura sujet de s'étonner de tant de relâchement, de tant de corruption et de dégradation finale dans cette classe même que la sollicitude publique et privée a voulu le plus préserver de cette contagion.

L'Enfant trouvé (The Foundling) [1], en Angle-

1. *Found*, trouvé; *Lying*, gisant. L'enfant est apporté ouvertement dans l'établissement, *Foundling hospital*, où l'on remet en sa place à la personne qui le dépose un signe qui le fait reconnaître et reprendre au gré de ses parents.

terre, est un être adopté et recueilli aussitôt dans la maison de Travail, *Work House*.

Il y suce le lait de la charité qui supplée au lait maternel, y mange le pain hospitalier de la maison, y reçoit l'autre nourriture religieuse, morale et même intellectuelle. Cette sollicitude le couve dans son nid à sa naissance, l'élève, développe ses instincts généreux, réprime les vicieux par un travail progressif, toujours salutaire, et a ou devrait avoir le secret de l'intéresser à sa tâche, de l'attacher à ses institutions en lui faisant oublier le dénuement du pauvre et l'abandon de l'orphelinat. Cette persévérance toute paternelle le prépare enfin à sa future condition quelle qu'elle soit, et où il passe satisfait, dispos et reconnaissant, en sortant de la maison de travail et de Dieu.

Le Work House a une double destination : c'est une école et un asile. Le vieillard octogénaire y est admis sans payer la dette du travail. C'est son port de repos; mais le mendiant en a horreur et préfère dans la rue ses guenilles vagabondes au foyer du refuge qui l'attend et s'ouvre pour lui à quelques pas de son grenier glacial et nu. Le vagabondage incohérent avec le comfort que procure la charité publique, serait inexplicable, s'il n'était dû à cet esprit excessif de liberté devenu ici un principe sous cet axiome :

« Un sujet anglais est libre de faire ce qu'il veut

et d'aller où il veut. » « An *english subject* [1] may do whatever, and go wherever he will. »

Les boutiques, les magasins, ont même un tronc ouvert pour la mendicité, avec cette inscription contradictoire : « Tronc d'aumône destiné à diminuer la mendicité et le vagabondage. » La police les réprime et à la fois les tolère. Le mendiant se couvre ici et se protége contre la répression par toutes sortes de subterfuges. Devant elle, il devient chanteur des rues, marchand de chansons et saltimbanque. Vous entendez le soir maint pauvre errant devant les fenêtres, sur les parades et les squares, implorer la charité du passant avec une fausse note de musique. Le lendemain, dans les coins isolés, ce même vagabond, s'il est loin de l'argus de la police, vous demande l'aumône respectueusement, puis disparaît. Le soir, il reprend sa guitare et son accordéon protecteur, qu'il suspend jusqu'au lendemain à un crochet de son grabat.

Et pourtant, le Work House lui éviterait la honte de la mendicité, l'inclémence de la rue et la faim de la voie publique. Il grelotte, il frissonne, ou bien il entre, s'il possède un seul penny, dans un gin ou publick house [2], pour y réchauffer la

1. Avec cette licence l'Anglais s'appelle sujet et non citoyen de her Majesty's dominions.

2. Combien de fois de ma fenêtre ai-je vu des mendiants

glace de son sang. Peu sensible à ces misères, il vague, il se drape dans ses guenilles. Lazarone du Nord, il jouit librement des brumes de son île; il n'est point enfermé.

J'ai entendu cependant des voix féminines venant de dames voilées attendant de la nuit qui sauve leur pudeur, et de la charité des passants, quelque soulagement à leurs vraies misères.

L'indigent plus raisonnable entrera volontiers dans le Work-House. Il y trouvera tout préparé son lit qu'il n'est point condamné à faire lui-même, comme les détenus du Dépôt de mendicité de St-Denis, ou même comme autrefois dans l'institution de Ste-Périne, où les pensionnaires étaient empêchés d'avoir une aide de peur qu'ils ne partageassent avec leur femme de ménage la ration quotidienne de la maison dont ils auraient eu pourtant le droit de disposer, puisqu'elle était à eux.

Le vieillard, dans le Work House, n'a aucune fatigue, aucuns soins, aucune charge, car les domestiques le suppléent et l'aident dans sa faiblesse et son incapacité. Il a 3 repas par jour : le déjeûner à 8 heures, le pain en abondance, et une écuelle de gruau; le dîner à 1 heure, 4 fois par semaine la viande grasse; le goûter à 6 heures.

verser des larmes de commande dans la rue, et après avoir reçu l'aumône entrer furtivement dans la taverne voisine !

Le soir, après la prière, il se retire dans le dortoir où il trouve un bon lit de fer; il y goûte le repos, frais d'esprit et libre des soucis du lendemain.

La jeune fille recueillie dans le Work House, destiné à remédier au vagabondage, y entre de force ou de bon gré, a les cheveux coupés, revêt l'uniforme de couleur foncée, et porte une marque rouge appliquée au bras au-dessous du coude. On lui donne immédiatement une tâche quelconque, jusqu'à ce qu'on lui trouve une place dans la ville. A défaut, on l'envoie à la campagne où elle est employée aux travaux rustiques, car le Work House ne se charge point de nourrir la paresse.

Le jeune garçon est dans les mêmes conditions, suit la même destination et subit la même épreuve.

Quant au très-jeune âge adopté dès le berceau, et élevé dans la maison, c'est la gaieté, le bonheur personnifiés, effet du travail et de la leçon donnée et reçue avec un égal plaisir.

Je fus introduit dans la salle des garçons qui exécutèrent devant moi leurs exercices gymnastiques, et une marche militaire en chantant des paroles sur le bienfait du travail avec une mesure parfaite.

Le maître, avec la musique notée placée devant lui sur un pupitre, surveille ces études dont l'action, le geste et la voix sont le mobile et l'aiguillon. Je remarquais un air de santé sur le visage de

ces jeunes choristes à qui ces exercices sont tout à fait sympathiques. Je fus frappé en même temps de leur physionomie, en général, peu favorable chez quelques-uns, même disgracieuse par les lignes du nez court et camard, ce signe physiologique malheureusement trop commun aux célèbres criminels, comme caractéristique d'une tendance homicide. Puissent ces jeunes orphelins, presque tous fruits du libertinage, échapper à leur mauvais instinct suspendu au moins pendant les premières années écoulées dans le Work House, d'où ils passeront ensuite dans la société avec un métier conservateur, qui devrait les empêcher de lui être jamais nuisibles.

Dans une division de la salle même des garçons, existe une classe de filles en bas âge qui, sous la direction d'une jeune institutrice, exécutèrent à leur tour devant moi, une série de chants variés, et de plus imitèrent le son de la scie, toujours l'emblême du travail. J'observai le même air de santé et de bonheur, car l'esprit de ces petites créatures suit l'activité de leurs mains qui jouent un grand rôle dans les exercices, où tantôt elles les croisent sur la poitrine, tantôt les lèvent ou les abaissent en frappant dans la paume. La marche et le chant combinés simultanément, sont les deux moyens appliqués dans le Work House, avec un succès infaillible.

Mon guide eut la bonté de me diriger vers la section des garçons adultes, qui apprennent la cordonnerie. Un bon ouvrier vient chaque jour leur démontrer les règles et la pratique de cet art qui deviendra le métier de ces pauvres jeunes gens, plus heureux s'ils restent honnêtes que nos enfants gâtés du siècle, qui ignorent le travail et ses bénédictions.

Nous passâmes à une autre section d'une huitaine de filles adultes qui répétèrent la marche et le chant gymnastique. L'institutrice, femme d'une intelligence tout à fait supérieure, dirige d'un signe et du bout du doigt, cette petite troupe docile, à qui elle enseigne seule, la lecture, l'écriture, l'arithmétique, la géographie et le chant. Elle ouvrit et déploya devant moi, plus de 50 cahiers écrits sous sa dictée, sans une rature et sans une correction. C'est un résultat et un progrès incroyable. Toutes les écritures étaient lisibles, régulières et quelquefois excellentes. Cette éducation est peut-être au-dessus des besoins futurs de la vie de ces jeunes filles, deshéritées des biens de la terre, toutes destinées au service et capables d'en rougir ou de l'abandonner pour se livrer au vagabondage. Mais leurs études n'ont pas un luxe sur lequel il faille rejeter le blâme. Cette instruction est strictement nécessaire, on ne vous sait point gré de la posséder; c'est une honte de ne pas l'avoir; si quelques sujets se perdent, ce n'est pas

la faute du Work House qui forme des femmes pour gagner leur vie, et, à l'occasion, de bonnes ménagères. Telle est la règle et le but invariable du Work House : les garçons auront un métier, les filles serviront.

Le Work House travaille et l'immense et infatigable charité religieuse veille incessamment sur l'enfance et tous les âges.

Les *Sunday Schools*, les écoles du dimanche, regorgent d'enfants à qui les dames elles-mêmes lisent le catéchisme; les évêques prêchent en tous lieux; les ministres, les missionnaires, donnent la parole du Christ dans les cités, sur le bord de la mer, au sommet des collines. J'en fus le témoin, je les ai entendus moi-même, je les ai suivis, j'ai admiré leur ferveur et leur zèle; je suis entré dans les *Mission Homes* ou les asiles de la Mission, et j'ai été étonné, effrayé, affecté douloureusement, de voir la masse des vices et des crimes surabonder en Angleterre, où pendant 6 mois de mon séjour, j'ai pu compter en 1861 :

1° Deux parricides;

2° Un guet-apens et un assaut à outrance entre deux gentlemen dans le quartier le plus populeux de Londres, le Strand, où j'ai visité la place où avait eu lieu cette lutte;

3° Une strangulation d'une pauvre fille de 12 ans par son frère, âgé de 14;

4° Un vol de bagage commis par un ministre protestant, à la station d'un chemin de fer à Londres, convaincu de deux autres vols et condamné à 18 mois de travaux forcés;

5° Une tentative de meurtre par un père sur son fils adulte, pour le spolier de sa fortune;

Et 6° la vente tentée par un père, de son propre enfant nouveau-né, à des bohémiennes.

Dans cette même période, je signalai des cas innombrables de vols vulgaires, dont je fus en partie moi-même la victime, et je n'aurais jamais fini, si je commençais la longue énumération des délits, homicides, meurtres, des licencieuses prostitutions, de toutes les saturnales nocturnes que tolère l'excessive liberté britannique.

De ma fenêtre dans Regent Street j'ai vu mainte fois le matin défiler une bande de vagabonds, que je suivis de loin pour assister au jugement en premier appel, dans Malborough Street ou à Mansion House par le lord-maire lui-même, d'une vingtaine de prévenus que l'on relâche ou l'on *remande* ou réserve, s'il y a lieu, pour un tribunal supérieur.

La police de Londres sait pourtant réprimer avec une vigilance infatigable ces mille formes de *misdemeanors* ou méfaits, et remplit chaque jour les Workhouses de délinquants de tout âge et des deux sexes. Mais le flot déborde dans ce tonneau des Danaïdes et toute la Tamise ne saurait nettoyer

ces étables d'Augias. Que serait-ce donc sans le workhouse ? Non, il n'aura pas recueilli en vain l'enfant trouvé, en vain, il ne l'aura pas allaité, nourri, instruit religieusement et mené à la lisière sur le seuil de la vie sociale. Non ! la semence de l'éducation jetée sur l'enfant adopté n'est pas toujours étouffée, et si elle a dormi sous les ronces et les épines, elle peut un jour en surgir et fructifier sous le souffle divin.

Une misérable femme, rebut de l'écume d'une rue de Dublin, était assise ou couchée comme la brute dans un coin attendant la pitié du passant. Un agent de police lui dit brutalement de s'éloigner. Une autre femme, émue de cette apostrophe, ne put s'empêcher de prendre son parti en répliquant : « Pourquoi parler si rudement à cette « pauvre femme ? » Celle-ci, comme stupéfaite de ce langage humain, dit à sa protectrice : « Pour- « quoi m'avez-vous parlé avec bonté ? C'est la « première fois depuis ma naissance que j'ai en- « tendu une bonne parole. » On lui demanda ce qu'elle avait fait, ce qu'elle a été durant sa vie. « J'ai été élevée dans un Work House et ensuite « renfermée dans les prisons. » Un monsieur qui prit part à cette scène eut compassion de cet être abject, abruti par le vice et la misère. Il l'aida de sa bourse et lui donna une bible que la malheureuse lut avec avidité. Cette lecture dont elle avait

été privée toute sa vie réveilla en elle une étincelle des sentiments assoupis chez elle et presque éteints. Cette rénovation, cette métamorphose était le fruit du Livre par excellence, et sur le lit de la souffrance, sur le chevet de la mourante, quand on lui proposa de lui amener un prêtre catholique ou un ministre : « Ni l'un ni l'autre, ré-« pondit-elle, j'ai une bible, c'est assez. » Elle ferma les yeux, ayant entrevu son consolateur et son sauveur. Le livre divin qu'à sa naissance elle avait eu entre ses mains d'enfant dans le Work House s'était rouvert pour elle au déclin de la vie.

Le Work House a encore ses triomphes et ses joies.

Deux mineurs de Cornwall allaient mettre le feu à la traînée de poudre qui devait faire sauter la mine. Par mégarde et imprudence, la mèche fut allumée trop tôt, et avant que la berlaine remontât avec l'un des mineurs et descendît pour reprendre le second, le temps manquait, la mine allait éclater ; l'un des travailleurs se dévoua et dit à son compagnon : « Jacques, monte le pre-« mier. Sauve-toi. Moi je suis prêt pour la mort. « Je suis avec mon sauveur et je remets mon « âme entre ses mains. » Jacques s'élança dans la berlaine et fut sauvé. La mine éclata, et par une providence toute divine le bon mineur échappa sous un abri de roc qui l'avait couvert et pro-

tégé. L'élève du Work House n'avait point oublié les leçons de l'enfance. Dans les entrailles de la terre il avait songé à son sauveur dans le ciel.

Nous possédons en France les excellentes institutions des crèches, des salles d'asiles et des maisons de refuge; mais celles-ci même ne sont pas encore égales aux *Workhouses*, ou maisons de travail.

L'ANGLAIS JUSTICIER

Indépendamment de la haute justice criminelle et de la répression légale du vice ou du vagabondage nuisible à la société, il est un autre degré de justice personnelle en Angleterre que la liberté individuelle et immédiate de tout citoyen lui donne le droit d'exercer; car elle émane d'une noble inspiration, celle du cœur, pour venger cet animal si utile, si inoffensif, si impuissant à se défendre. Elle arme le bourgeois anglais d'un pouvoir discrétionnaire en faveur du cheval et de toute autre brute maltraitée. Dès qu'il voit un acte de cruauté sur la voie publique, il dénonce l'auteur du sévice et le mène lui-même avec fermeté devant le magistrat, et en montrant l'animal mutilé ou saignant, comme pièce de conviction, fait infliger au coupable une amende d'une livre ster-

ling (25 fr.) ou un mois de prison. C'est ce que j'ai vu moi-même pendant mon séjour prolongé à Brighton, c'est ce que je voyais encore l'année dernière à Londres dans Piccadilly.

Mais si d'un côté le bourreau est puni, le cocher, conducteur ou charretier bon et humain a sa récompense par les mains de l'excellente baronne B. C. Il y a 2 ou 3 ans qu'elle nous fit jouir d'une cérémonie bien intéressante. Il s'agissait de la distribution des prix et médailles aux cochers de Londres pour leur bon traitement des animaux. Un d'eux s'était surtout distingué par un trait d'attachement à son âne qui avait eu la jambe cassée. Sans écouter ses camarades qui lui conseillaient de l'abattre comme devenu inutile, il l'avait emporté dans sa charrette en leur disant : « Non pas. Il est mon ami et je veux le soigner. »

La baronne protectrice des animaux, avec ses amis conviés à cette fête, désigna pour la première récompense le bon *costermonger* [1]; la lui remit de sa main et lui adressa quelques paroles amicales et d'encouragement à continuer dans cette voie d'humanité. D'autres, en nombre considérable, s'approchèrent tour à tour de l'estrade et reçurent le prix de leurs bons soins dans le traitement des

1. On appelle *costermonger* à Londres le marchand de légumes ambulant avec sa petite charrette attelée d'un âne.

créatures, ces puissants auxiliaires de l'homme.

La généreuse femme qui leur octroyait cette récompense d'une bonté dont elle est le suprême modèle, trouvait elle-même la sienne en faisant des heureux.

L'année dernière, 1876 vit revenir cette même scène plus solennelle et plus touchante. C'était un banquet auquel les costermongers convièrent leur bienfaitrice. J'étais alors moi-même son hôte et je l'accompagnai avec d'autres amis. Le festin fut donné dans l'ancien quartier de Londres, Spitafield, où 200 ans passés des milliers de huguenots tisserands vinrent se réfugier, emportant de France leur riche industrie de soierie et velours.

Une bande de musiciens, formant un bruyant orchestre sur une plate-forme, nous encouragea à faire honneur au banquet pantagruélique d'un rosbif homérique et d'un plum-pudding monstre, que nous effleurâmes d'une dent dédaigneuse.

Six communistes français sauvés et recueillis par l'excellente baronne participèrent au repas.

Lorsque les vastes appétits de tous furent apaisés, la société des Costermongers, représentée par son chef de ligne, offrit à l'héroïne présidant la fête un petit âne miniature en argent, auquel succéda un autre naturel en chair et en os, lequel s'avança vers l'estrade d'un pas tranquille et lent par respect pour celle qu'il savait avoir

récompensé son maître. Je quittai l'estrade me posant en ambassadeur, et allai caresser l'onagre métropolitain en félicitant son propriétaire si soigneux et médecin si habile à la fois. La patience et l'immobilité de l'animal avaient permis de lui remettre la jambe. « C'est notre gagne-pain, ajouta « cet homme ; que ferions-nous sans lui ? »

Cette scène touchante fut suivie d'une allocution improvisée par la baronne, dont les douces paroles coulent de sa bouche, comme l'or de sa bourse consacrée à la haute et modeste bienfaisance.

Je terminai cette soirée par quelques mots adressés à l'un des six communistes assis à une table particulière, sans être confondus avec les 400 costermongers. Il paraissait animé de sentiments de repentir et surtout de l'esprit de retour en France. Comme professeur de français il donnait des leçons à Londres. C'était un des milliers de réfugiés, protégés par l'illustre fille de Sir Francis Burdett, et dont quelques-uns, sous ses auspices et avec son aide, étaient partis en famille pour les colonies.

L'animal en France est protégé contre la brutalité de l'homme plus brute que lui, par la seule loi Grammont qu'on invoque et qui ne s'exécute qu'après sa mutilation par les mains de son lâche bourreau.

La société protectrice des animaux les voyait, lors de l'Exposition de 1867, succomber sous le faix des voitures et des tapissières surchargées, et les laissait dans des courses réitérées à l'excès *s'esquinter*, terme aussi barbare que le traitement même. Cependant qu'est-ce encore auprès d'une torture atroce, mais scientifique, qu'elle tolère, la *vivisection ?*

MISSION HOMES

MAISONS DE REFUGE

Il y a une autre institution anglaise éminemment évangélique, libre et volontaire. C'est l'*Association chrétienne de jeunes Dames anglaises* qui s'en font les missionnaires et les collaboratrices. La fondatrice d'un refuge de cette nature a su organiser dans Paris par son intelligence éclairée, sa persévérance et son zèle infatigable, cette maison complexe divisée en plusieurs branches dont l'objet principal et le but sont de recevoir de jeunes filles sans place, et attendant, sous l'abri de cet asile, en payant une modique pension, un emploi d'industrie ou de gouvernante.

J'avais connu en Angleterre deux dames sœurs, jeunes encore, se vouant à la tâche pénible et délicate de réformer et moraliser des femmes perdues,

affrontant leur premier contact en surmontant pour leur bien le dégoût du vice et de la honte contagieuse pour d'autres que pour ces nobles apôtres femmes.

D'autres, que j'ai vues moi-même à l'œuvre, donnaient des conférences (meetings) suivies de rafraîchissements à de jeunes vagabonds, dont quelques-uns incorrigibles volaient encore celles qui les accueillaient avec confiance.

La colonie protestante anglaise fondée à Paris 77, avenue Wagram, sous le nom de Mission-Home offre également une société agréable à de jeunes dames de distinction qui, animées de l'esprit sincère du christianisme et voulant utiliser leurs loisirs, viennent, en donnant une rétribution convenable, comme aides et auxiliaires, prêter leur généreux concours à cette belle œuvre de charité.

Les abeilles de la ruche évangélique travaillent et remplissent chacune la tâche qui leur est assignée et que, suivant leur aptitude, elles ont choisie. Elles se partagent les différentes attributions de la maison et dirigent les diverses réunions religieuses.

Cette admirable institution, inaugurée sous l'impulsion et par les sages conseils d'un chrétien, le père de la digne fondatrice du Mission Home, pendant sa précieuse et trop courte vie, a été bénie après sa mort sous les inspirations de sa mémoire. *In memoriam.*

La libéralité de M. Galignani, dont le journal est européen et le nom si populaire, ajouta au Mission Home une succursale destinée à recevoir de plus jeunes filles, dont cet asile spacieux, aéré, sis boulevard Bineau, est susceptible d'être encore agrandi, comme il me l'a démontré lui-même. En outre le bienfaiteur français et catholique a doté cette succursale de 300 livres sterling de rente.

L'inauguration en fut faite l'automne dernier sous les auspices du docteur Forbes et du révérend canon Mansell.

La religion y présidait, la parole de bons pasteurs la bénissait et les chants de 25 enfants adoptés et appelés à recevoir dans leur asile la nourriture du corps et de l'âme, y faisaient descendre les rosées célestes.

LA BASTILLE

ET

LA TOUR DE LONDRES.

Ces deux redoutables forteresses se dressent devant moi, et j'évoque en frémissant leurs souvenirs.

La Bastille n'est plus qu'un nom, n'est plus qu'un vide, mais l'histoire la ressuscite, lui rend sa couleur terne et sombre, son corps caverneux et ses tortueuses entrailles; la mémoire comble son vide, et comme la lyre d'Amphion, sur un terrain moins classique, replace chaque pierre de l'édifice de Hugues Aubriot, élevé sous un roi sage, qui peut-être ne lui préparait pas sa cruelle destination, mais qui pourtant le laissa s'édifier.

La Tour de Londres, toujours debout au contraire avec ses affreuses reliques, proclame de sa grande voix ce qu'elle fut, ce qu'elle vit, ce qu'elle

entendit, retrace les taches de sang que le temps n'a point effacées, et montre la hache qui ne s'est pas émoussée malgré son grand usage.

Quelle fut la plus terrible des deux prisons : la Bastille avec l'agonie de ses captifs, ou la Tour de Londres avec son supplice plus prompt et tranchant d'un seul coup tant de têtes illustres?

LA BASTILLE

L'origine des mots en donne souvent le sens. Le bastillon devenu bastion, déjà plus fort que son diminutif, prenait le féminin sous le nom de Bastille quand il défendait une porte. C'est sous ce titre qu'il a conservé toute sa force et son expression la plus énergique ou la plus perfide.

Toutefois le motif de sa construction était bien éloigné de sa destination future.

A l'extrémité de la rue St-Antoine, déjà si belle et si large qu'on y respirait, disent les chroniqueurs, *comme en pleine campagne*, s'élevait la porte St-Antoine. Le roi Charles V, dès son avénement au trône, en 1364, eut le soin de mettre sa bonne ville de Paris à l'abri de l'insulte des Anglais qui parcouraient le royaume. C'est pourquoi, dans cette sage prévision, en s'orientant dans la vieille Lutèce, il conçut le projet de défendre cette porte

St-Antoine encore teinte du sang d'Étienne Marcel, le fougueux prévôt des marchands, l'idole de la populace, que la populace dans sa réaction naturelle finit par renverser. Ce fut au moment même qu'il allait livrer cette porte et les clés de Paris aux troupes de Charles-le-Mauvais, qu'il recevait le prix de sa trahison.

Hugues Aubriot, le Prévôt de Paris, chargé de la construction de la Bastille, en posa la première pierre en 1367, et conduisit avec vigueur cette grande opération dirigée d'abord contre l'ennemi public et ensuite, avec le temps et les excès et l'abus du pouvoir, contre le peuple et les citoyens.

Ayant trouvé sur un carré oblong, tel qu'il existe aujourd'hui, un fortin isolé, destiné à protéger les abords de la Seine à son embouchure dans Paris, il profita de ce premier ouvrage pour envelopper la ville d'une enceinte continue commençant entre les Tuileries et le Louvre, se prolongeant à travers le palais Royal et la place des Victoires, jusqu'à la porte Saint-Denis et de là suivant les boulevards jusqu'à l'Arsenal [1].

Cette première pierre était l'assise où allait peser, bientôt après, avec ses tours, ses murailles et sa vaste et redoutable enceinte, la Bastille, « ce rempart inexpugnable capable d'arrêter des

1. Archives de la Bastille, par Ravaisson.

« armées entières, eussent-elles eu toute l'artille-
« rie que le diable venait d'inventer naguères pour
« mettre la chevalerie en désarroi [1]. » Mais alors elle sortait à peine de terre et les enfants de Paris escaladaient en jouant ces fortifications naissantes.

Toutefois la forteresse s'éleva, s'agrandit et monta, déjà menaçante. Les travaux poussés avec une activité incroyable furent achevés en 1383. Commencés en 1368, ils n'avaient duré que 16 ans. C'était magique. On ne put leur appliquer le vers de Virgile.

Tantæ molis erat parisinam condere turrem !

Des tours accouplées deux à deux protégeaient les ouvertures de l'enceinte et les ponts-levis par où l'on pénétrait dans la ville. A droite, en face de l'entrée de la forteresse, était l'hôtel du gouverneur avec un fossé devant. Un fossé de 120 pieds de large la défendait encore mieux avec les eaux du fleuve qui le comblaient dans ses crues les plus fortes. Une pierre de taille massive revêtait les parois du fossé et formait une muraille perpendiculaire de 60 pieds.

Ce castel gigantesque et formidable dut plaire au despotisme qui le trouvait sous sa main. Il en prit la clé et s'en fit le geôlier.

1. Tristan le Voyageur, par Marchangy, 4e vol., p. 104.

Toutefois, en des siècles plus civilisés et plus sympathiques à la nation française, la Bastille fut plutôt une prison impénétrable qu'un tribunal de francs juges, qu'un mystérieux Wehm Gericht dont Bade souterraine conserve encore les portes qui roulent sur leurs gonds comme au temps du moyen âge, quand elles étaient en plein exercice. Elle n'a pas emprunté à l'Italie les plombs de Venise ni son Pont des Soupirs; ni à l'Allemagne, dans Ratisbonne en ses 20 cellules et chambres de torture, sa couche de Procuste, son rouloir hérissé de pointes, sur lesquelles la victime était promenée de bas en haut sous le titre ironiquement cruel de *Lièvre piqué;* ni son fauteuil où le coussin était remplacé par un siége de pointes aiguës, sur lequel le patient était assis avec des poids placés sur ses genoux; ou bien encore le cheval recevant son cavalier sur une selle de bois anguleux en forme de prismes.

La Bastille n'a pas eu non plus comme Nuremberg, une des villes libres les plus populeuses de l'Allemagne, sa jurisprudence terrible, sombre, ténébreuse des XVIe et XVIIe siècles. Elle n'a pas imité sa vierge de fer, *Eisene jung Frau,* dont j'ai vu moi-même la forme colossale de sept pieds de haut s'ouvrant au moyen de ressorts secrets et perçant avec ses pointes cachées dans son corps le malheureux lancé vers ses embrassements

avant d'être précipité au fond des oubliettes.

La Bastille n'a point copié non plus cette inquisition espagnole dont les instruments et même les squelettes décharnés ont été dernièrement révélés au grand jour à Madrid dans une des fouilles faites sur le lieu des auto-da-fé.

Non, espérons-le, la Bastille n'eut point ces raffinements de barbarie; la Bastille toutefois, ainsi que l'attestent ses archives, eut les tortures de la question par l'eau et des brodequins appliqués aux femmes.

Si la sentence avait ordonné la question d'eau, on attachait avec des cordes les mains du condamné à deux anneaux de fer scellés dans le mur, et les pieds à deux autres.

Les cordes étaient tirées de manière que le corps fût étendu horizontalement sur un poteau qu'on plaçait au-dessous.

Le bourreau mettait entre les mains du condamné une corne remplie d'eau que le patient avalait. Cela se répétait jusqu'à 6 fois. C'était la question ordinaire. Le président du tribunal interrogeait entre chaque corne vidée.

Le supplice des brodequins, réservé aux femmes, était plus simple. La malheureuse devait les subir étant assise, les bras attachés à une chaise, les jambes droites et d'aplomb. Deux planches étaient fixées par des cordes entre les jambes, deux autres

sur l'extérieur, serrées aussi par des cordes. Pour les resserrer, on y enfonçait à coups de maillets des coins de bois, quatre dans les cas ordinaires, huit dans les cas extraordinaires.

Un chirurgien et un médecin assistaient au supplice, afin d'intervenir si la vie était en danger.

La Bastille, où une vie mourante fit des siècles entiers de dix années d'agonie à ses hôtes de tout rang et de tout âge, fut le réceptacle de ces victimes des délations, transformées dans la *Bouche du Lion* [1] en lettres de cachets; ce furent les Fouquet, les Pelisson, les Latude, et tant d'autres confinés dans ces murs d'airain, tandis que d'implacables oppresseurs, rois, princes et favorites, signaient de leurs mains royales ou roturières et parvenues, ces affreux messages révélés par les archives que nous ont ouvertes et dévoilées des mains généreuses, et des plumes éloquentes [2].

La Bastille représente à l'imagination et résume tout ce que les passions politiques ou privées peuvent avoir déchaîné de haines contre l'homme, dans leurs vengeances occultes, s'acharnant après leur proie, se cramponnant dans l'ombre à la victime impuissante et bâillonnée.

Un jour, la fureur populaire ne se contenant plus, quand la mesure comblée déborda, dans une

1. La Bocca del Leone.
2. Archives de la Bastille, par Ravaisson.

explosion de colères amassées sous deux règnes, abattit de sa massue, au nom de la nation française en convulsion, le *Carcere duro* où la même chaîne avait accouplé la noblesse et la roture. Chaque citoyen se fit solidaire de cette légitime destruction, qui eut pour témoin et approbateur le monde civilisé.

LA TOUR DE LONDRES [1]

Les plus anciens monuments de Londres aux deux extrémités du fleuve se tiennent debout, massifs et imposants. La Tour, à quelque distance, regarde, au-delà du vieux pont de la Tamise, l'église de St-Sauveur, tandis qu'à l'ouest le palais de Lambeth [2], depuis plus de six siècles, contemple face à face l'abbaye de Westminster, sa vaste salle de justice et ses deux parlements.

Si cette grande route du fleuve qui roule ses eaux entre les deux antiques édifices avait une langue, comme elle parlerait! Que d'actes des temps passés, elle aurait à nous raconter! Comme son miroir ferait reparaître à sa surface, l'image des milliers de scènes inconnues que l'histoire n'a pas

1. Esquisses pittoresques de Londres passées et actuelles, par Thomas Miller.
2. Palais de l'archevêque de Canterbury.

notées, dont les âges n'ont point enregistré le souvenir!

L'époque de la construction d'une forteresse sur la place de la Tour est incertaine. On ne saurait même assigner l'origine de la fondation de ses murs épais et massifs, cimentés, dit-on, de mortier mêlé à du sang d'animaux.

Cette forteresse paraît avoir servi de rempart contre les invasions de l'ennemi, particulièrement dans une bataille livrée sur cet emplacement, il y a plus de 800 ans.

Après que les forces du roi Canut eurent été repoussées par les citoyens de Londres, que commandait Ethelred, le prince danois sortit des eaux de la Tamise, et alla débarquer dans le comté de Mercie, aux environs de l'embouchure du Humber. Il est généralement reconnu que Gundulph, évêque de Rochester, fut l'architecte de la Tour Blanche.

Guillaume, le conquérant normand, après avoir brûlé ses vaisseaux, remporté la victoire à Hastings, et marché jusqu'à Londres, y vint chercher une retraite assurée contre ses nombreux ennemis, et un retranchement pour ses soldats, seuls partisans de l'audacieux aventurier.

L'on ne saurait préciser ce que Guillaume le Conquérant, Guillaume le Roux et Henri I, ajoutèrent à la vieille tour saxonne. Quelques années plus tard, Flambard, l'évêque guerroyant de Dur-

ham, prisonnier lui-même, dans l'enceinte de ses murailles, parvenait, à l'aide d'une corde, à s'évader de sa prison.

Un autre évêque, Lonchamp, défendit vigoureusement la Tour, contre l'assaut du prince Jean et de ses soldats, tandis que Richard Cœur de Lion guerroyait en Palestine.

La Tour commence alors à servir de prison, dont la haine des partis fixe et arrête la destination.

Près de la Tour, il y avait un vaste espace ouvert, et sur un point plus élevé, sur un escarpement, on avait dressé un échafaud pour l'exécution des criminels politiques. Trois princes du sang, les derniers de leurs familles, y subirent la peine capitale, comme coupables de haute trahison.

Après avoir franchi la porte d'entrée, le visiteur atteint la Tour du Lion, qui s'élève au coin du fossé. Elle fait face à la Tamise. En avançant vers l'est avec le fleuve à droite, l'on arrive à la Tour centrale, à la Tour de la Cloche, où demeure le lieutenant; puis l'on trouve la Tour Sanglante, vis-à-vis la Porte des Traîtres, et au nord la Tour de Briques, où fut incarcérée Jane Grey; de là, celle de Bowyer où périt le duc de Clarence; enfin, à l'ouest, la Tour de Beauchamp qui servit de prison à Anne de Boleyn.

Le logement du lieutenant de la Tour renferme un buste de Jacques I, et un monument en mar-

bre où sont inscrits les noms des conspirateurs du Powder Plot, du complot des Poudres qui devaient faire sauter le Parlement [1].

La Tour Sanglante passe pour avoir été la prison où furent massacrés les enfants d'Edouard IV.

La porte du passage qui mène à la Tour Sanglante, a une apparence sinistre avec sa herse grinçante qui glace d'effroi, au souvenir de l'un des comtes de Northumberland, qui s'y tua ou fut massacré dans l'enceinte même de donjon.

La Tour de Sel est remarquable par la représentation des signes du zodiaque sur les parois des murailles, fruit des heures de loisir de la captivité de Hugh Draper de Bristol, enfermé dans cette tour en 1560, pour avoir soi-disant pratiqué l'art de la magie contre les personnes de Sir William Lowe et de sa femme.

La Tour de Briques, au nord près de la colline, fut, dit-on, la prison de l'infortunée lady Jane Grey, appelée par les vieux chroniqueurs, la « Reine de neuf jours. »

Victime de l'ambition du duc de Suffolk son père, non de la sienne, elle fut fatalement entraînée

1. Un membre des Communes a bien voulu me montrer le lieu même où était le dépôt des poudres. J'ai vu aussi à High Gate, dans le jardin de la baronne Burdett Coutts, la place d'où les conspirateurs devaient contempler de loin l'incendie du Parlement.

dans une rébellion, agissant contre sa conscience et sa volonté. Le moment suprême où elle dut abandonner la vie n'ébranla pas le courage qu'elle avait montré pendant sa captivité de sept mois. Elle fut même assez stoïque pour refuser la faveur que la reine [1] avait accordée au jeune Lord Guilford Dudley, son époux, qui avait demandé la permission de dire un dernier adieu à sa femme qu'il chérissait tendrement. Ce fut elle-même qui ne le voulut pas, dans la crainte qu'au lieu d'alléger leur peine, cette entrevue momentanée n'affaiblît une fermeté si nécessaire pour supporter avec calme le peu d'heures qui leur restaient à vivre. En passant sous les fenêtres de la noble captive, il échangea avec elle un tendre regard, dernier signe de vie et d'amour [2].

Aussitôt qu'il en eut été privé, les shérifs vinrent annoncer à Jane Grey qu'ils l'attendaient elle-même. On la vit alors, volontaire et résignée, s'avancer avec une contenance grave et une résolution à la fois modeste et inébranlable, sans aucune apparence de crainte ou de chagrin qui altérât son

1. Fragments littéraires de Lady Grey, traduits en français par Édouard Frère.

2. Lord Guilfort Dudley avait 18 à 20 ans lorsqu'il fut décapité. Jeune, grand et bien fait, comment la fascination d'un trône lui fit-elle perdre toute une longue perspective de bonheur avec une épouse si admirablement douée pour l'embellir et la charmer ?

langage ou sa démarche. Tenant en ses mains un livre de prières, elle ressemblait, dit un des spectateurs de cette tragédie, à une belle fiancée allant s'unir à l'objet de ses affections. Ce fut Sir John Brydges qui la conduisit à la place d'exécution, et comme si rien ne dût manquer à ses épreuves, elle eut la douleur de rencontrer le corps sanglant de son époux, qu'on transportait dans l'intérieur de la tour au moment où elle marchait au supplice.

Elle monta sans hésiter les degrés de l'échafaud qui avait été dressé sur le gazon de Tower Green, la Tour Verte, vis-à-vis la Tour Blanche, et ayant obtenu la permission de parler, elle prononça distinctement les mots suivants : « Mylords et vous, « bon peuple chrétien qui venez pour me voir « mourir, je suis soumise à la loi, et par elle je « suis condamnée à mort, non pas pour avoir « offensé la majesté de la reine, car je suis inno- « cente d'avoir désiré la dignité royale, et je remets « à Dieu une âme pure d'un tel crime; mais seule- « ment parce que j'ai consenti à un acte qui me fut « imposé, j'ai offensé le Tout-Puissant. » Ensuite elle se mit à genoux et récita en anglais le psaume *Miserere mei, Deus*, de la manière la plus édifiante. Quand elle eut fini, elle se releva, remit ses gants et son mouchoir à madame Tilney, une de ses suivantes, et donna son livre à Thomas Brydges,

frère du lieutenant; alors elle dénoua sa robe, et le bourreau lui ayant offert de l'aider, elle le remercia et eut recours aux dames qui l'accompagnaient pour la détacher, ainsi qu'un collier et un fichu, après quoi elle reçut de leurs mains un mouchoir pour se bander les yeux. Le bourreau tomba aux pieds de Jeanne, et lui demanda pardon, ce qu'elle lui accorda avec bonté, le priant seulement de se hâter; elle noua le mouchoir autour de ses yeux, et, cherchant à tâtons le billot : « Que me faut-il faire ? Où est-il ? » dit-elle. Guidée aussitôt par un des assistants, elle s'écria : « Seigneur, je remets mon âme entre vos mains, » et à l'instant même elle fut précipitée dans l'Éternité. Ainsi périt le 12 février 1554 [1] l'infortunée Jane Grey, une des femmes les plus intéressantes des temps modernes, en laquelle brillaient à la fois les sciences humaines et le reflet des lumières divines.

Fox, historien contemporain, assure que Morgan, le juge qui rédigea la sentence de Jane Grey, devint fou peu de temps après, et que dans ses accès, il criait constamment : « Retirez de ma vue l'image de Jeanne. »

La Tour de Bowyer, située derrière les casernes, offre un intérêt historique curieux par le sup-

1. Le lundi 12 février fut désigné pendant longtemps par le Lundi Noir (Black monday) et la semaine de l'exécution par celui de Semaine Sanglante (Bloody Week).

plice étrange du duc de Clarence noyé dans un tonneau de vin de Malvoisie à la fois son délice pendant sa vie et l'instrument de sa mort [1]. La Tour de Beauchamp ou de Wakefield est une des plus curieuses par les inscriptions et souvenirs tracés sur les murailles de la main de ses divers et malheureux hôtes. Ce sont les légendes de la Tour racontant les tristesses de Jean Dudley, comte de Warwick, en 1553; de Philippe Howard, comte

1. Supplice terriblement dramatisé par Shakespeare dans un dialogue entre les deux meurtriers envoyés dans la Tour pendant le sommeil du prince.

1er MEURTRIER.

Le poignarderons-nous quand il dort?

2e MEURTRIER.

— Non, en se réveillant, il dirait que nous l'avons tué lâchement.

1er MEURTRIER.

Quoi? Il ne s'éveillera qu'au grand jour du jugement dernier.

2e MEURTRIER.

Quoi? Alors, il dira que nous l'avons poignardé pendant son sommeil.

1er MEURTRIER.

Ce mot redoutable de *Jugement* a fait naître en moi une sorte de remords.

2e MEURTRIER.

As-tu donc peur?.... Doucement. Il s'éveille. — Clarence s'éveillant : Où es-tu, geôlier? Donne-moi à boire.

1er MEURTRIER.

Tu en auras assez bientôt, Mylord.

2e MEURTRIER.

Ainsi, ainsi. (*Il le poignarde.*) Si cela ne suffit point, je te hacherai dans un tonneau de malvoisie.

d'Arundel, en 1578; de Charles Baily, Flamand, agent de la reine Marie Reine d'Écosse; d'Arthur et d'Edmond Poole, petits-fils de George, duc de Clarence, frère du roi Édouard IV; de Thomas Fitzger, fils du comte de Kildare, en 1534; de Sedburn, abbé de Joreval, en 1536; du Dr Abel, chapelain de la reine Catherine d'Aragon; de Thomas Cobham, fils de lord Cobham, en 1555; de Robert Dudley, comte de Leicester, favori de la reine Élizabeth; de Sir Ingram Percy, fils du comte de Northumberland, en 1537; de Eyremot Radclyffe, fils du comte de Sussex, en 1576. Tant d'autres dont la liste est trop longue pour cette esquisse forment une galerie douloureuse de larmes et de sang, exprimant des couplets, des maximes et des allégories :

Une étrange torture éprouva ma vérité,
Mais ma liberté la rejeta. 1581, Thomas Myagh.

La ligne suivante est la complainte d'un pauvre amant, Thomas Willynagh, Goldsmithe :

Mon cœur est à toi jusqu'à la mort.

Cette même Tour fut aussi la prison d'Anne de Boleyn. Coupable ou non, les dernières paroles d'Anne de Boleyn à Henry VIII sont dignes et belles : « Ne pouvant faire de moi votre maîtresse, « vous m'avez faite une reine ; comme je ne pou- « vais monter plus haut, vous avez fait de moi une

« sainte, *you sainted me.* » En passant sous la porte des Traîtres, elle s'agenouilla, et pria en protestant de son innocence. Au moment de l'exécution, elle refusa d'avoir les yeux bandés, ces beaux yeux que son tigre de mari avait regardés si souvent avec amour. Ici elle les fixa sur le bourreau, qui, sous leur fascination, n'eut pas d'abord la force de frapper; mais quelqu'un ayant détourné leur attention, il se hâta de se déchausser, de s'avancer sans bruit, et d'abattre cette belle tête.

Ainsi, la beauté, la vertu, les talents de ces nobles victimes ne surent point protéger ces formes ravissantes, ces épaules d'ivoire que l'amour avait effleurées, que la hache mutila brutalement, sans pitié.

Une cellule souterraine, appelée le Donjon des Rats, était au-dessous de l'étiage des eaux du fleuve et noire comme la tombe. A la haute marée, des centaines de ces vils animaux venaient s'abriter dans cet antre hideux. On y plongeait les prisonniers à qui la torture n'avait pu arracher des aveux, et les cris, la lutte des agonisants restaient ensevelis dans le gouffre infernal, dont l'ange de la Mort seul pouvait contempler les horreurs.

L'aristocratie anglaise, froide et calme jusqu'en ses emportements, a conservé intacte la Tour de Londres, parce que c'était le lieu du supplice des rois ou des princes, et des hauts personnages de l'État.

La Tour de Londres, lieu de la décapitation des grands, comme leur privilége et leur prérogative, sera toujours debout, monument terrible de l'histoire et relique sanglante du passé. Elle fait partie du domaine de l'aristocratie et le peuple n'a aucun droit sur l'orgueil pompeux de ce haut pouvoir, qui a sauvegardé l'Angleterre, ni sur cette Tour, où nulle tête populaire n'est tombée.

En sortant des bas-fonds de la société captive et des cachots politiques peut-être plus hideux, où je suis resté si longtemps pour en voir et montrer les misères; au dehors de leurs couches épaisses et malsaines, j'éprouve le besoin de respirer, dans une atmosphère libre, dans une sphère sereine, un air plus pur, celui de la vertu dont j'offre ici l'expression naïve et le modèle le plus accompli sur cette terre.

ESQUISSE

DE LA

VIE D'UNE FEMME SELON DIEU

ANGÉLIQUE HÉLOUIS

Jamais je n'aurais songé à parler de l'ange d'Auteuil et surtout à mettre au jour son mérite si parfait, de peur d'en blesser la candeur, si je n'avais eu d'autre intérêt que de lui attirer des éloges profanes et les vains murmures d'une réputation éphémère.

Cette âme noble et simple était au-dessus des récompenses humaines, et ce cœur sensible et aimant ne voulait que le bonheur de ses semblables sans envier leurs suffrages. C'est à Dieu seul qu'il appartient de rémunérer cette fille modeste et humble, qui eut la foi et marcha d'un pas ferme et sûr dans la voie de ses commandements.

Mon unique but est de proposer la femme de l'Écriture et de montrer la vraie chrétienne. J'esquisse donc avec confiance les traits de ce beau caractère, que j'ai connu et aimé, convaincu que le récit d'une vie exemplaire peut inviter celles qui le liraient aux douces vertus qui sont l'apanage de leur sexe.

Angélique Hélouis naquit à Auteuil, en 1769, d'une classe honnête d'artisans. Son père chargé d'une nombreuse famille eut le bonheur, par son travail et son industrie, de donner à ses enfants une éducation convenable à leur état, d'où il eut pour principe de ne jamais les faire sortir, de peur de les exposer un jour à rougir de leur naissance et de leurs parents. Il fut heureusement secondé par sa digne compagne dont le concours et les soins firent prospérer cette famille chrétienne. Cette femme respectable, mère de onze enfants, sut encore trouver le moyen et le temps d'y associer un nombre égal de jeunes nourrissons qui l'aidèrent à subvenir aux frais d'une maison onéreuse. Sans se laisser accabler de ce poids, elle pourvut à tout, ne négligeant aucuns détails, et dérobant, s'il le fallait, au sommeil les heures nécessaires pour achever sa tâche. Jusqu'à un âge fort avancé, l'on vit cette digne mère de famille diriger ainsi sa maison et guider son troupeau, sans que jamais elle ait un seul jour manqué à entendre la messe.

Ce fut à cette sainte école qu'Angélique puisa les premières leçons du christianisme, qu'elle devait pratiquer toute sa vie. Ce fut sous les yeux d'un père ferme et rigide qu'elle apprit cet empire sur elle-même, qui dut dans le commencement coûter quelques efforts à son âme vive et passionnée, mais qu'ensuite elle conserva le reste de ses jours. Car elle fut toujours pleine de déférence pour les conseils de ce père chéri dont elle respecta la mémoire même au-delà du tombeau.

Un seul trait dès l'abord suffira pour montrer sa soumission aux leçons paternelles. Cet homme prudent avait expressément recommandé à ses filles de s'habiller avec la simplicité conforme à leur état. Après sa mort quelqu'un demandait à Angélique pourquoi elle ne se mettait pas avec un peu plus d'élégance : « Si je n'entends plus la voix « de mon père, répondit-elle, sa volonté vit tou- « jours au fond de mon cœur. »

Dès l'âge de cinq ans, sa pieuse vocation devenue plus évangélique s'était révélée en elle. Un jour que sa mère lui disait d'aller souhaiter la fête de sa marraine appelé Angélique, l'enfant se récria de ne point trouver cette sainte sur l'almanach. On lui répondit que la fête patronale était comprise aux Saints-Anges. « Eh ! bien, si elle manque, dit-elle, c'est moi qui prendrai cette place. » L'enfant raisonnait même avec une assurance et une clarté

qui étonnaient tout le monde. « Nous en ferons « une théologienne, » dit une fois en badinant un vicaire d'Auteuil. Offensée d'un nom dont elle ignorait le sens, elle le prit en mauvaise part, et résolut désormais de garder le silence. Interrogée plus tard pourquoi elle se taisait après avoir été si babillarde, elle répondit : « C'est qu'on m'a appelée théologienne ! » Quand elle apprit que c'était au contraire un éloge, elle rompit un silence obstiné et continua d'étonner par sa facilité enfantine. « Je « prierai le bon Dieu toute ma vie, ajouta-t-elle « dans sa naïveté, puis je mourrai, et après ma « mort on m'appellera sainte Angélique. » Ces dispositions précoces devaient se tourner plus tard vers une charité pratique purement évangélique et activement chrétienne.

Les premières années de sa vie se partagèrent entre les devoirs de son état, les travaux d'aiguille, les soins domestiques et les exercices de piété. Sa vocation ne tarda pas à être mise à une forte épreuve.

Madame la comtesse de Champagne, aussi recommandable par ses vertus que par son illustre naissance, avait une propriété à Auteuil. Cette dame cherchait une personne dont les goûts, la régularité et l'exemple pussent seconder le plan de retraite qu'elle s'était tracé. Elle connaissait depuis longtemps l'assiduité, le recueillement et la vie

régulière d'Angélique, et désirait se l'attacher. Elle chargea de cette négociation le vénérable pasteur d'Auteuil, qui exposa sa demande, accompagnée des offres les plus avantageuses. Angélique, toute entière à sa famille et qui d'ailleurs trouvait dans le travail de ses mains des moyens suffisants d'existence, rejeta cette proposition. Pendant longtemps elle fut renouvelée mais sans succès. La charité, le dévouement aux siens et aux autres étaient le lot d'Angélique qui se croyait ainsi utile et nécessaire dans une vie active et partagée entre tous ceux qui avaient besoin d'elle. Une circonstance vint pourtant changer ses dispositions. Un jour, une nouvelle retentit comme un coup de foudre. Mme de Champagne vient d'être frappée d'une attaque de paralysie, et ses jours sont menacés. Angélique, n'écoutant que son cœur, vole à son secours. Les médecins ont recommandé de violentes frictions, et ces soins lui sont prodigués par une main amie. La malade est rappelée des portes du tombeau. Elle a senti l'heureux effet des remèdes venus à temps. Reprenant enfin l'usage de la parole, ses premiers mots sont pour celle qui la soulage, mais qu'elle ne reconnaît pas. « Quelle main secourable « me fait tant de bien ? O vous, que le ciel a en- « voyée vers moi, qui donc êtes-vous ? Ne seriez- « vous pas un ange ? — C'est Angélique. — Est-il « vrai ? Quoi ! Je vous possède enfin ! Ah ! ne me

« quittez plus. » La jeune fille, qui croit que la malade n'a que deux ou trois jours à vivre, lui en fait la promesse. Mais ces trois jours durèrent trois années. Mme de Champagne, frappée sur la moitié de son corps, avait heureusement conservé intacts les organes nécessaires à la vie. Les ressources de l'art dérobèrent à la maladie tout ce qui put lui être enlevé. La paralytique eut le bonheur d'exercer les facultés qui pouvaient la mettre en présence de Dieu. Elle put penser, sinon agir, et dire plus tard à sa dernière heure : « Je suis avec mon Dieu ! »

Jusque-là elle posséda encore un cœur pour l'aimer, un esprit pour s'élever en pensée vers son trône ; sa voix pouvait toujours louer son nom et son oreille recueillir de pieuses lectures. Angélique fit le reste. Avec ses petites connaissances pratiques de médecine et de pharmacie, elle contribua par un régime exact et bien ordonné à prolonger des jours qu'elle croyait à leur terme. La pieuse malade reconnut et bénit l'instrument dont la Providence s'était servie pour l'aider à mieux mourir. Elle voulut auparavant pourvoir à l'existence de la vertueuse compagne qui s'était dévouée tout entière à son soulagement ; mais cette fille désintéressée refusa toute espèce de reconnaissance. Mme de Champagne, pour vaincre ses refus, fut forcée de recourir au directeur même d'Angélique qui combattit cette superbe délicatesse, en lui di-

sant : « C'est Dieu lui-même qui vous envoie ce « salaire pour que vous le partagiez avec les pau- « vres et votre famille. »

A ces mots, les scrupules d'Angélique furent levés. Elle accepta sa récompense, mais elle refusa la moitié des offres de Mme de Champagne. Celle-ci emporta du moins en mourant la consolation d'avoir assuré l'existence de celle qui s'était vouée à prolonger la sienne. — Ce n'était pas seulement la vie physique et matérielle qui avait été l'objet des plus tendres soins d'Angélique. La culture de l'âme avait aussi occupé ces deux compagnes. devenues d'intimes amies ; car la vertu égalise les rangs. La grande dame, dans son tête-à-tête avec la fille de l'humble artisan d'Auteuil, avait exigé d'elle, que chaque soir, quand tout le monde se serait retiré, seule avec elle, en présence de Dieu, elle lui dirait en toute sincérité et du fond de sa conscience ce qu'elle aurait remarqué de blâmable dans ses actions de la journée. Angélique avait hésité et n'avait cédé qu'à la condition expresse que ces avertissements seraient réciproques. Ces confidences intimes et mutuelles sont un reflet du précepte évangélique : « Frères, si « un homme est surpris en quelque faute, vous « qui êtes spirituels redressez un tel homme avec « l'esprit de douceur [1]. »

1. Galates, ch. 6, vers. 1.

Un soir, Mme de Champagne, posant sa main sur celle d'Angélique, attendait en silence, comme de coutume, que son mentor commençât son examen.

« Aujourd'hui Mme la comtesse de Boufflers « s'est présentée pour voir Madame qui n'a pas « voulu la recevoir, et cependant Madame le pou- « vait; j'ai regretté de voir cette dame peinée par « un refus.

— « Mais, ma chère, dit madame de Cham- « pagne, j'aime tant à être avec vous, que je ne « me trouve heureuse qu'en cette intimité. — Eh ! « bien, Madame me promettra qu'elle fera le sa- « crifice de cette petite satisfaction, et qu'elle re- « cevra. » Cette coutume fut observée depuis, sans que madame de Champagne regrettât les heures données à d'autres et qui passaient si vite dans la société d'Angélique. Cependant l'heure inévitable d'une séparation terrestre arriva. Angélique la sentit en amie avec des larmes et le deuil du cœur, mais la supporta en chrétienne qui savait que cette douce compagne était montée au ciel et y avait trouvé sa place de repos avec l'entrée en possession d'une vie meilleure et éternelle.

Libre à présent d'elle-même et de suivre sa vocation, Angélique se livra désormais à l'impulsion de son cœur et vola au-devant de l'infortune. Pleine de force et de santé, oubliant les délica-

tesses de son sexe, elle passa les jours et les nuits à soulager les malades, à ensevelir les morts, répandit les aumônes et réconcilia avec Dieu les âmes qui en étaient le plus éloignées.

Dans le même village d'Auteuil vivait près d'elle le dernier rejeton d'une famille illustre. Abandonné dès son enfance à des valets corrupteurs, il avait contracté sous leur maligne influence, des passions honteuses qui devaient souiller sa vie. Cet homme, emporté par cette frénésie, n'avait pas cependant tout sentiment de l'honneur et du bien éteint au fond du cœur, et plus d'une fois, accablé du poids de sa chaîne, on le vit rendre à la religion et à la vertu un hommage volontaire. Ce fut dans la pure et belle Angélique qu'il venait l'admirer, et cette fille si humble et si simple fit souvent trembler cette âme dégradée et pusillanime. Elle usait de son ascendant pour lui parler le langage de la vertu, qu'il entendait malgré lui de cette bouche chaste et éloquente, et en obtenait d'abondantes aumônes. Elle ne le vit pas mourir ; mais au moment suprême, qui sait si les bonnes paroles d'Angélique fixées dans l'esprit de cet homme n'éveillèrent pas chez lui une lueur de repentir ?

La maison d'Angélique fut l'asile de ceux qui n'en avaient pas. Tous les maux du corps y étaient soulagés par une main expérimentée, et s'il est

possible de le dire, ceux de l'âme y recevaient un soulagement encore plus souverain. Jamais personne ne frappa à cette porte hospitalière sans voir adoucir ses souffrances et consoler ses peines. Angélique mettait vraiment en action cette charité qui enflamma saint François de Sales et saint Vincent de Paul, cette charité qui habita dans le cœur de Dieu pendant sa courte humanité.

Angélique, par sa longue habitude des malades, avait, comme je l'ai dit au commencement, acquis quelques connaissances en médecine. Elle possédait une petite pharmacie dont elle appliquait avec sagesse les simples médicaments. Souvent les malheureux des environs venaient la consulter ayant toute confiance en sa touchante bonté et son savoir.

Un jeune homme vint un matin (c'était en hiver). Angélique était déjà sortie pour faire la visite de ses malades. Sa sœur le reçoit, le met près du feu et s'informe avec intérêt du motif qui l'amène. « Je suis mal à mon aise et je crains d'a-« voir la petite vérole. » Presque au même instant, on entend dans l'escalier les pas d'Angélique. Sa sœur avec empressement court au-devant d'elle. « Un jeune homme est en haut, lui dit-elle à voix « basse, il craint d'avoir la petite vérole. Il fau-« drait arrêter une voiture, lui faire prendre un « bouillon et le renvoyer bien vite chez lui. » An-

gélique n'entend que le mot de la fatale maladie, et s'avançant vers le jeune homme : « Donnez-moi « votre main, mon ami, je ne puis rien connaître. « Mettez-vous dans mon lit. Il est encore chaud. « Je vais à l'église. Je reviendrai dans une heure. « Si c'est la petite vérole elle sera parue et nous la « soignerons ; car il y aurait le plus grand danger « à vous exposer au froid. » Voilà la charité !

Quand des soins urgents ne l'appelaient pas au dehors, personne mieux qu'elle ne savait employer le temps. Elle repassait gratuitement le linge de l'église. C'est le seul usage qu'elle fit de son ancienne profession. Puis elle avait par-dessus tout le don d'utiliser ce qui paraissait inutile. Souvent elle obtint de fortes aumônes. On comprenait que celle qui pouvait tirer parti du moindre débris serait la plus sage dispensatrice de choses plus considérables. Angélique, tour à tour vicaire de la paroisse, ange gardien du malheur et médecin ou garde-malade, était une excellente économe et une habile administratrice. Douée d'un esprit d'ordre et de calcul, elle sut multiplier ses ressources et les proportionner à tous les besoins. De modiques revenus prospéraient entre ses mains, et par l'heureux effet de ses combinaisons, l'on vit plusieurs personnes jouir avec aisance de la fortune la plus médiocre que leur imprudence ou leurs faux calculs eussent absorbée en peu d'années.

Les familles les plus riches de la capitale, pleines de confiance en elle, eurent également recours à ses conseils. Les affaires les plus embarrassées et les plus épineuses ne l'effrayaient point ; elle avait un remède pour tout : c'était la Providence. Ses forces dont elle abusait répondaient à sa charité et l'Esprit-Saint lui donnait ses ailes. Combien de fois, après avoir parcouru la capitale et à peine de retour dans sa demeure, l'a-t-on vue repartir aussitôt pour les villages voisins d'où l'on venait en son absence demander ses secours ! Combien de jours se sont passés sans qu'elle eût songé à prendre de la nourriture, se contentant, si elle en trouvait, des mets les plus grossiers ! [1] Sentinelle toujours préoccupée de l'immortelle fin de l'homme, elle veillait sans cesse à la porte par où il entre dans la vie et à celle qui se referme derrière lui sur le seuil de l'éternité.

Une fois elle apprit qu'un enfant né depuis quelques jours à Versailles était en danger de mort. « A-t-il reçu le baptême ? » fut sa première demande. Sur une réponse négative, elle courut et arriva à temps. L'enfant, lavé dans les eaux de la

1. Angélique était d'une telle insouciance à ce sujet, qu'un jour chez M. R**, curé de St-Nicolas-des-Champs, une infusion de tabac lui ayant été versée par mégarde au lieu de café, elle la prit sans y faire la moindre attention ; ce ne fut que quelque temps après que l'on reconnut l'erreur.

grâce, exhala sa jeune âme. Elle n'avait pas perdu sa journée. Elle revint, mais combien ne rit-elle pas en elle-même et avec ses amis, en s'apercevant que, dans sa hâte, elle avait oublié une chaussure! Cette tendre et infatigable charité ne la préserva pas des railleries et de la malveillance; mais ce furent des traits impuissants qui s'émoussèrent sur la cuirasse d'airain dont l'Écriture l'avait armée; son zèle n'en reçut qu'un plus vif aiguillon.

Un maire d'Auteuil, homme irréligieux et insensible, tournait en ridicule ses pieux travaux, qu'il trouvait perdus. Il avait une plaie aux jambes. Un jour qu'elle s'informa de son état, il se plaignit des douleurs qu'il éprouvait. Elle lui offrit de le panser. « Eh! quoi? vous voudriez soulager un « homme sans religion? — C'est le devoir d'un « chrétien, répondit-elle. — Mais je vous ai tant de « fois outragée! — Vous n'en êtes pas moins mon « semblable, et vous souffrez! » Elle prit donc ce soin, et de si bonne grâce, que cet homme ne voulut point d'autre ministère que le sien. Elle eut le bonheur de le guérir, et sa récompense fut bien douce quand elle entendit ce même homme naguère si dur, si insensible à la voix de la religion, lui dire avec confiance : « A présent, mademoi- « selle, travaillez sur mon âme comme vous l'avez « fait sur ma jambe. »

Mais ce n'était pas à ses compatriotes seulement

qu'elle bornait ses soins. Pour les âmes chrétiennes le malheur est un langage qui s'entend dans tous les pays et dans toutes les langues.

Lorsque le fléau de la guerre amena en 1814 des hordes ennemies jusque dans nos foyers, on vit de malheureux soldats de diverses nations incapables de se faire comprendre et hors d'état de se soigner eux-mêmes, implorer le secours d'une main hospitalière.

Un d'entre eux, blessé au pied d'une balle, s'était pansé lui-même avec quelques lambeaux de toile sale et grossière. Angélique, qui devinait toutes les souffrances, l'aperçut et s'empressa d'extraire ces linges impurs. Elle lava la plaie, la pansa régulièrement et finit par obtenir une heureuse cure. C'est alors qu'on vit cet homme demi-sauvage et demi-muet, animé seulement par le sentiment de la reconnaissance, tomber aux genoux d'Angélique et lui exprimer toute la gratitude et la joie de son cœur. Mais elle aussitôt lui montra le ciel comme le seul objet de ses actions de grâce, douce et touchante pantomime qui avait son langage et son éloquence.

Angélique, avec un cœur tendre et sensible comme le sien et qui ne vivait que pour les autres, aurait sans doute pu faire le bonheur d'un époux et Dieu se serait plu à bénir et à visiter une famille chrétienne dont il eût été l'âme.

Jeune, belle, spirituelle, d'une humeur aimable

et enjouée, cette charmante créature se vit plus d'une fois demandée en mariage. Un homme respectable et digne d'elle s'était rencontré, qui paraissait devoir lui assurer le bonheur qu'elle méritait si bien, et si son cœur avait pu se donner à un autre qu'à Jésus-Christ, c'eût été à cet homme vertueux qu'il se serait donné. Car elle avait laissé plusieurs fois échapper cet aveu : « Si je m'étais « mariée, comme mon mari eût été heureux avec « moi ! Il aurait fait tout ce qu'il aurait voulu. « J'eusse été toujours contente. » Mais avant tout, elle crut se devoir aux pauvres, aux malades et à tout ce qui souffre, comme à sa propre famille à laquelle elle servait de mère.

La vierge chrétienne se chargea de l'existence de deux sœurs qui lui restaient. L'une d'elles demeurée veuve était affectée d'une aliénation mentale. Jamais elle n'avait beaucoup aimé Angélique, même jouissant de sa raison. Dans sa folie, elle la prit en haine. Les menaces, les injures, les imprécations furent la récompense de mille tendres soins. Souvent, dans ses accès la malheureuse courait à elle pour la frapper, et la fuite seule pouvait dérober Angélique à ces violences.

Celle-ci toujours douce, toujours résignée, souffrait en silence, dévorant ses larmes et redoublait de tendresse et de soins, quelquefois elle parvenait à calmer la malheureuse insensée, qui dans un

moment lucide s'écriait : « Tu es donc un ange ! »

Cependant le mal augmenta, et bientôt, il ne fut plus possible d'abandonner l'infortunée à elle-même. Une maison de santé devint nécessaire. Angélique, qui aurait donné sa vie pour conserver sa sœur, fut réduite à cette extrémité qu'exige la sûreté publique.

Tristes et lamentables refuges des misères humaines, tombeaux anticipés où sont ensevelis des cadavres encore vivants, dont les lueurs d'une raison fugitive leur font voir la réalité de leur situation et la nuit où ils vont retomber, que vous seriez hideux, si Dieu ne venait adoucir vos horreurs, et si le ministre de l'Évangile ne s'approchait de ces créatures semblables à la brute !

C'est dans ce séjour que la malheureuse Angélique conduisit sa sœur, mais non point pour l'oublier ; car dès ce moment, malgré la distance et l'intempérie de la saison, on la vit seule ou accompagnée d'une amie dévouée, courir auprès de cette sœur ingrate et chérie, et lui porter tous les secours et les soulagements réclamés par son état, et qui souvent, hélas ! ne furent payés que d'injures et de mauvais traitements. Ce pélerinage dura plusieurs mois, pendant lesquels la maladie empira, ne laissant plus que la certitude d'une mort prochaine.

Mais Dieu mêle de douceur les breuvages les

plus amers. Angélique depuis longtemps demandait au ciel qu'une lueur de raison vînt éclairer l'âme troublée de sa sœur, avant qu'elle quittât la vie, et le ciel, exauçant de si justes désirs, y fit enfin descendre un rayon de lumière. Pendant cet heureux instant, les deux sœurs eurent le bonheur de se réconcilier, et Jésus-Christ fut le médiateur qui présida à la réunion de ces âmes au moment d'une dernière séparation. Elle ne tarda pas en effet, et Angélique apprit quelques jours après que sa sœur n'était plus. Ses soins et sa tendresse survécurent à sa mort. A peine a-t-elle reçu cette nouvelle, qu'elle court auprès des restes chéris qu'elle veut revoir pour la dernière fois. Elle arrive et le directeur de la maison de santé se présente. « Vous « venez revoir votre sœur, lui dit-il. Hélas! cette « consolation vous est même enlevée. Car une me- « sure de prudence veut que dans nos maisons la « mort se dissimule pour ne pas effrayer les vi- « vants. — Ah! monsieur, ne craignez rien de « mon trouble. J'ai des larmes à répandre et ma « pauvre sœur en sera seule confidente. Laissez-moi « pénétrer jusqu'à elle. » Elle entre ; le corps avait été descendu dans une chambre écartée et gisait sur un mauvais grabat. Angélique s'enferme avec ces dépouilles inanimées, leur parle et leur prodigue ses embrassements ; puis elle prie, et son courage renaît. La chrétienne a senti dans sa foi que

l'âme de sa sœur est montée au ciel. Elle ensevelit le corps, le revêt de sa dernière parure, et lui donne le baiser de paix. Le reste de la nuit, elle médite sur l'éternité; enfin le jour arrive et les ministres de la mort viennent remplir leur tâche accoutumée. A leur aspect s'enfuit le silence de la prière. Endurcis par l'habitude, ces hommes depuis longtemps vivent avec la mort. Angélique est témoin de leur insensibilité, et son cœur se brise en les voyant toucher sans respect et sans égards les restes de sa sœur. Un de ses membres n'était pas assez entré dans le fatal cercueil, et déjà leur impatience et leur grossière brutalité s'irritaient de cet obstacle, lorsque Angélique leur demandant grâce, fit glisser elle-même cette jambe raidie qui s'opposait à l'achèvement de leur tâche. Enfin, ces funèbres apprêts sont terminés et le char s'éloigne suivi seulement de deux femmes. L'une d'elles était cette amie qui était venue surprendre Angélique dès le matin et l'aider dans ce pieux ministère. Toutes deux conduisent en silence le corps jusqu'à l'église et l'accompagnent au champ du repos et s'arrachent, avec un éternel adieu, à cette poussière à laquelle les anciens ayant foi dans l'immortalité de l'âme donnaient aussi un adieu de joie [1]. Le moment suprême était venu où la

1. C'est un spectacle touchant même après deux et trois mille ans que celui des tombes étrusques où le défunt cou-

sainte fille sentait sa force s'évanouir, où la nature reprenant ses droits la laissait à toute sa sensibilité.

Mais, après que le premier accès de sa douleur se fut calmé, Angélique qui savait où les regrets humains doivent finir et la confiance en Dieu reparaître, détacha ses regards de la terre et les releva vers le ciel, y puisant de nouvelles forces pour de nouvelles épreuves.

En effet d'autres soucis domestiques ne tardèrent pas à préoccuper sa sollicitude.

Un membre de sa famille, un frère victime d'une fatale passion, celle du jeu, avait englouti dans un même abîme son état, son talent et sa santé. Réduit à l'indigence, il ne vivait que des bienfaits d'Angélique. Sur les faibles épargnes d'un modique revenu, elle était parvenue, à force de privations, à réunir une somme nécessaire pour faire admettre ce malheureux dans un asile. Elle le tira d'un séjour infect, le rendit à un air pur, aux douceurs de l'aisance, lui procura une nourriture saine et suffisante; elle lui assura enfin une vieillesse paisible. Mais à peine fut-il en possession de cette existence qu'il s'en dégoûta et s'en plaignit, sous prétexte de la gêne. Entouré de tous les soins, garanti du pre-

ché au-dessus semble sourire à la mort, et celui des tombeaux grecs où le survivant prend congé des siens en leur serrant la main avec ce mot consolant « χαιρε, réjouis-toi ».

mier choc d'un fléau dont il avait ressenti les atteintes, l'ingrat murmura contre le bienfait qu'il ne savait pas apprécier. Angélique se tut en présence de sa conscience en forçant son frère par l'affection à être content de son sort malgré lui. Sa douceur accepta ces chagrins particuliers. Son courage eut bientôt à lutter contre d'autres épreuves bien autrement redoutables au milieu de malheurs publics.

Dieu avait fait paraître un saint Vincent de Paul en des temps calamiteux, pendant lesquels la guerre, la peste et la famine livrèrent aux peuples une guerre cruelle.

Marseille eut aussi son apôtre, l'évêque Belzunce, le consolateur de l'humanité dans une peste mémorable.

Il était réservé à notre siècle d'avoir aussi ses fléaux. Un mal épouvantable sorti, l'on suppose, des eaux corrompues du Gange, fond sur l'Europe, où des nuages pestilentiels le vomissent. Il éclate, il arrive, décimant les nations, éclaircissant tous les rangs, sans distinction d'âge ou de sexe. La capitale est frappée la première dans tous ses foyers, ses riches hôtels comme ses plus humbles demeures.

Un lugubre carême s'inaugure sur des cercueils amoncelés. Pendant des mois entiers le fantôme, émissaire de la mort, avance, marche, ravage et

détruit des populations entières qui s'enfuient vainement devant la course insidieuse et rapide de cet autre cheval gigantesque et noir de l'Apocalypse. L'affreux météore plonge des milliers d'hommes dans la tombe qui regorge de ses proies. Amis et frères survivants abandonnent frères et amis qui succombent. Rien ne peut dompter l'inévitable fléau précédé de la terreur, suivi de la douleur et de l'angoisse son funeste cortége. Il immole l'hécatombe, il fauche la moisson, il lève une dîme sur la vie du plus vivace et du plus fort qu'il dénature et qu'il déforme avant de le tuer. Voyez cette jeune fille dont le teint se flétrit comme une fleur que le fer a tranchée, comme ses regards sont déjà presque éteints! Voyez cette autre dont la bouche était vermeille une minute auparavant! Mais quel est ce mal mystérieux, incompréhensible que la médecine ne peut arrêter ni saisir, ce choléra, au nom terrible et fatal, qui fait sonner le glas du *requiem* dont un monstre des mers a pris lui-même son nom sinistre, le *requin?* D'abord, de fréquents et cruels vomissements, des crampes douloureuses, un tintement d'oreilles et des vertiges ont annoncé au malheureux qu'il est atteint. Bientôt un froid mortel glace ses extrémités et certaines parties du visage. Une chaleur ardente brûle ses entrailles; une soif inextinguible le dévore.

Quel tableau hideux et lamentable entre mille

autres s'offrit un jour à la vue de l'auteur de ce récit ! Une famille étendue sur un lit de mort, le visage noir et livide, les yeux caves, les joues creuses. Les bras tendus vers son gardien, elle demandait en suppliant *à boire*, *à boire*. L'inflexible veilleur fit un signe négatif. Un ordre cruel condamnait ces malheureux aux tourments de la soif. Ils expirent bientôt au milieu d'une horrible agonie ! — Vainement l'art déploie ses ressources et appelle son expérience ; le mystère impénétrable déjoue tous les calculs. Que dis-je ? le remède lui-même accélère le mal et l'alimente. On épuise tous les moyens. Tantôt ce sont des boissons échauffantes qui ne servent qu'à augmenter le feu intérieur. Tantôt la glace est mise en usage. Elle rencontre en un instant celle de la mort. On brûle, on cautérise, on irrite toutes les extrémités. On enveloppe le malade de mille corps brûlants. Vainement on le tourmente. Les symptômes s'aggravent de plus en plus. Le pouls se retire davantage vers son origine. On a tenté de réchauffer un cadavre.

Mille expédients divers sont employés, mais sans succès. On dit même qu'un Empédocle de l'art, dans son désespoir, alla jusqu'à plonger dans le cœur son scalpel impuissant pour y sonder un phénomène qu'il ne comprenait pas ; insensé qui se hâtait de tarir la source de la vie, comme si la mort n'arrivait pas assez tôt !

[illegible]

[illegible]

de l'exercice de leurs fonctions. Le reste de cette multitude pusillanime avait abusé tellement de leur temps et de leurs veilles qu'ils entendirent avec indifférence les cris de désespoir qui résonnaient à l'entour, abandonnant les victimes à leur sort et ne songeant qu'à leur propre danger.

Mais l'ange gardien d'Auteuil veillait toujours. Ce pays fut cette fois décimé. La mort planait sur le village en même temps qu'elle désolait la capitale.

La jeunesse et la beauté meurent comme l'éphémère. L'éphémère renaît, mais la jeune fille n'est point reparue.

Cependant Angélique déploie en cette crise tout ce qui lui reste de forces physiques. Elle court partout où le péril l'appelle. Elle se multiplie ; le malade reçoit ses encouragements ; le mourant, ses consolations.

Un jour, elle était allée, suivant sa coutume, prendre son repas chez une dame respectable, qui depuis 22 ans lui avait voué un attachement fondé sur les soins qu'Angélique avait donnés à sa mère qui était près de mourir, et sur d'autres rapports de sympathie établis entre elles deux. Cette dame ayant remarqué un grand changement dans les traits de la noble fille lui avait recommandé avec la plus vive instance de prendre soin d'elle. Angélique en quittant cette dame avait témoigné même une terreur de la mort qu'elle n'avait jamais connue.

Elle revint à Auteuil et reprit ses malades, bien qu'elle se sentît souffrante.

Le dimanche 15 juillet 1832, elle était toujours pleine de courage et supérieure au mal qu'elle dissimulait. Elle avait encore chargé un ami de quelque message pour une parente. Hélas ! il fut le dernier. Cet ami, à 10 heures du soir, trouvait chez lui un billet conçu en ces termes : « Venez promp-« tement. Notre bien-aimée Angélique ! ah ! venez « encore l'embrasser. »

Il accourut de Paris et trouva la digne fille atteinte d'une violente attaque du choléra algide, qu'elle avait contracté en soignant sa sœur qui en avait eu les symptômes en mangeant du melon. Elle avait veillé cette dernière du lundi au mardi. Son excessive agitation l'avait déjà prédisposée au mal qui avait éclaté le mardi à 3 heures du matin ; mais elle en avait négligé les premiers symptômes pour ne s'occuper que de sa sœur qu'elle sauva en se perdant elle-même. De fortes crampes, des vomissements et une décomposition subite attestaient la gravité de son état. Nous eûmes le bonheur d'être reconnus d'elle et de recevoir ses bénédictions. Son agonie fut longue, et cependant cette femme héroïque, voyant qu'on la plaignait, avait encore la force, au milieu de ses tourments, de nous dire : « Je ne souffre pas. »

Dès que la maladie s'était déclarée, on en avait

porté la nouvelle à son directeur et ami de 30 ans. Elle venait de prendre une forte dose d'opium qu'on lui avait donnée pour calmer ses souffrances, et était profondément assoupie, lorsque son vieil ami arriva. Elle rouvrit les yeux, et ne l'eut pas plutôt reconnu, qu'elle reprit sa vivacité. Un éclair de joie brilla dans ses regards éteints auparavant. Elle reçut la communion avec le même recueillement que dans l'état de santé. Le Saint-Esprit qui l'avait toujours remplie la soutenait jusqu'à la fin et suspendait en elle l'effet du mal qui l'accablait. « Mes amis, dit-elle avec effort (et ce furent ses « dernières paroles), ce n'est point le choléra qui « me tue, c'est Dieu qui m'appelle. »

Sa voix s'affaiblit de plus en plus. Elle s'affaissa et à l'agitation fébrile, où elle avait été en proie, succéda un état de calme profond. Elle entrait presque sans agonie dans la vallée de la mort, et peu à peu elle s'endormit dans le Seigneur.

La dernière page de ce récit est sur la tombe modeste qui fut élevée à Angélique au cimetière d'Auteuil dont elle avait été, depuis son enfance, l'âme et la vie. Elle porte ces mots :

A la mémoire chérie et révérée
D'ANGÉLIQUE HÉLOUIS,
Enlevée à notre amour le 18 juillet 1832.
Elle fut l'œil de l'aveugle et le pied du boiteux.

Heureux ceux qui meurent dans le Seigneur. Ils vont se reposer de leurs travaux; car leurs œuvres les suivent.

Conclusion.

Angélique avait des vertus que le monde admire parce qu'elles étaient humaines et utiles à tout ce qui souffrait. Elle les pratiquait avec bonheur. C'était la sœur de charité douce, aimante, affectueuse appliquant avec succès le baume sur la plaie du corps comme sur la blessure de l'âme.

Dans la vie commune et ses détails de tous les jours ce fut aussi la femme simple et naturelle. Douée cependant d'une force rare de caractère, elle était de même incapable de toute prévention. Elle aurait aimé deux personnes ennemies sans se laisser influencer par l'une ou par l'autre. Elle était exaltée en amitié, et souvent elle disait à une amie qui sympathisait entièrement avec elle : « Sommes-nous folles de penser ainsi ! mais nous sommes les seules. » Toute l'abnégation qu'elle avait d'elle-même la conduisait à l'abnégation de ceux qu'elle aimait le mieux, et si elle avait appris que sa meilleure amie fût malade, quand elle savait que celle-ci était sûre d'être soignée, elle n'eût pas hésité à la quitter pour un malheureux privé de ces mêmes secours.

Elle avait une franchise qui l'enhardissait à vous parler le langage ferme de la vérité, dût-il même choquer votre délicatesse ; et plus d'une

fois elle dit à ses amis ce mot si rare en amitié : « Vous avez tort, » et ce monosyllabe non moins rare : « Non ». Car si elle consentait presque toujours, elle savait refuser au besoin. Et cependant elle était si bonne qu'elle se fit aimer de tous ceux qui la connurent. Sa vue toute seule la faisait respecter et prévenait en sa faveur.

Un jour qu'elle se trouvait chez une dame d'un rang élevé, un monsieur du grand monde remarqua la simple Angélique en bonnet et revêtue d'une robe grossière. Quand elle fut sortie, l'étranger demanda à la dame de la maison, qui elle était. Son air de distinction l'avait frappé.

Tel était le charme de sa vertu que le vice lui-même était forcé de la révérer et de la chérir. Nous en avons cité un trait dans le cours de ce récit à l'occasion de ce dernier rejeton d'une famille illustre par les armes et par les lettres, lequel aurait pu se relever par Angélique, s'il n'avait pas été trop abâtardi.

Sa confiance était sans bornes ; elle en avait besoin du côté des autres puisque du sien elle la donnait entière.

Sa sensibilité exquise allait quelquefois jusqu'à la faiblesse. Uniquement occupée de son prochain, si elle arrivait trop tard auprès d'un malade, qui n'eût pas reçu la Sainte-Eucharistie, elle fondait en larmes.

Gaie et sémillante dans la vie privée, elle jouait avec l'enfance comme un enfant, et si elle voyait quelqu'un affligé et en larmes, comme elle savait alors consoler! sa vue seule, un simple mot, un sourire dissipait la tristesse et le nuage.

Personne ne fut plus bienfaisant que cette excellente fille, mais, dans le bienfait, personne n'eut plus de discernement. Les pauvres des communes voisines venaient souvent la trouver. Dès le premier coup d'œil, elle savait distinguer l'indigent de l'imposteur et rarement elle fut dupe. Étrangère aux finesses et aux subtilités du monde, elle avait toutefois acquis un tact parfait et une connaissance profonde du cœur humain. Elle promettait peu, mais elle était esclave de sa parole; quand on lui demandait quelque chose qui ne dépendît pas entièrement d'elle, elle assurait qu'elle ferait tout ce qui serait possible, mais ne garantissait rien, toujours en garde contre son cœur qui aurait pu lui faire promettre ce qu'elle n'aurait pu tenir. Si, au contraire, ce qu'on lui demandait était en son pouvoir, elle se plaisait à donner l'assurance qu'on pouvait espérer.

Pour les choses utiles elle ne connut point de respect humain. Dieu et le bien pour lesquels elle faisait tout la rendaient supérieure aux hommes.

Pour la charité, elle fut saint Vincent de Paul en femme. Combien ne recueillit-elle pas d'or-

phelins, combien de pauvres ne reçut-elle point dans sa demeure, et que de fois elle partagea son lit avec les malheureux !

Ce fut bien elle qui fit le bien et l'aumône selon le précepte de l'Écriture : Que ta main gauche ne sache pas ce que fait ta droite [1].

Elle craignait même qu'on ne la devinât.

Quelques jours avant sa mort la mère d'un pauvre enfant qui faisait sa première communion se cassa la jambe et fut transportée à l'hospice. L'enfant resta à la garde d'Angélique. Appelée par quelque devoir, elle voulut confier cet enfant à une amie. « Pourriez-vous garder cet enfant quel-« ques heures ? Je viendrai le reprendre ce soir. « Voici son petit goûter. » Et en revenant pour reprendre l'enfant, elle eut soin de faire honneur à cette amie du service rendu en l'applaudissant devant tout le monde comme si elle en avait été l'auteur.

Personne non plus ne comprenait mieux qu'elle en quoi consistent le devoir et la vraie religion. Si quelque domestique, femme ou homme, par un excès de dévotion, négligeait sa place pour une satisfaction d'église, elle savait bien l'avertir que la première religion d'un domestique est de servir ses maîtres.

1. St Mathieu, 6, 3.

Ceux qui eurent le bonheur de vivre dans l'intimité d'Angélique ne purent que l'aimer avec une véritable tendresse. Car elle ne leur laissait pas le temps d'une rancune ou d'une bouderie. Si une parole un peu vive lui était échappée, elle courait la première au-devant des personnes qui n'y avaient pas même fait attention ; par nature, encore plus que suivant le précepte de l'évangile, elle ne laissait jamais coucher le soleil sur leur colère [1], ou sur la sienne si jamais elle en avait ; aussi se voyant ainsi prévenues lui disaient-elles avec effusion : « Vous êtes donc un ange ! » Une dévote méticuleuse eût été s'agenouiller devant le prêtre au tribunal de pénitence, s'accuser de ce péché véniel et implorer de son directeur son pardon et l'absolution. Angélique allait droit à la personne qu'elle avait cru offenser et se réconciliait avec elle.

Sa charité fut judicieuse et son zèle éclairé. Ainsi elle n'entra pas ou entra peu dans les prisons, où les visiteurs ont rarement recueilli le fruit de leurs peines, où leurs bonnes paroles tombaient sur le roc et s'y desséchaient comme je l'ai démontré dans mon esquisse de Saint-Lazare. Mais elle fut la visiteuse du pauvre, de l'infirme, du malade, de l'aveugle, et leur consolatrice ; aussi sa charité tout

1. Que le soleil ne se couche point sur votre colère. — Ephésiens, ch. IV, V, 26.

évangélique et ses aumônes firent-elles abondamment lever le bon grain. Armée de sa vertu, elle osa réprimander le vice et affronter ce lépreux de l'âme et du corps, dont j'ai parlé au commencement, ce personnage d'un grand nom historique, lequel l'écouta dans sa vie, et peut-être, à l'article de la mort, se souvint d'Angélique et de son Sauveur au nom duquel elle l'avait repris avec sa douceur et sa force irrésistibles.

Si Angélique de son vivant avait pu soupçonner qu'un ami eût voulu recueillir et publier la millième partie de ses actions, elle l'aurait blâmé de cette intention même cachée. Elle eût refusé le prix Monthyon.

ÉLIZABETH FRY

Jamais deux femmes ne furent plus opposées l'une à l'autre et pourtant ne se ressemblèrent plus que Angélique Hélouis et Élizabeth Fry, opposées par leur nation, la naissance, la position sociale, par l'éducation, la religion et sa forme, et cependant toutes deux égales devant Dieu, devant le Christ, par le même amour de leurs semblables. Car toutes deux furent les femmes de l'Écriture. La plus élevée, la dame de la ville, descendit dans les prisons dont le contact ne put la souiller ; la

plus pauvre, la femme du village soigna les malades, les blessés, et brava pour sauver une autre vie le choléra qui la frappa à mort. Toutes deux caractérisèrent énergiquement la charité chrétienne.

Élizabeth Fry, dont je trouve l'exemple au milieu de tant d'autres femmes en Angleterre, mais que je choisis de préférence parce qu'elle m'est plus accessible et que je l'ai rencontrée, vue et entendue, Élizabeth Fry naquit à Norwich le 21 mai 1780. Elle était la troisième fille de John Gurney squire de Earlham, dans le comté de Norfolk, et de Catherine, fille de Daniel Bell, marchand de Londres.

Le nom de Gurney ou Gournay est d'une date fort ancienne dans le comté de Norfolk, et son origine remonte à la ville de Gournay-en-Bray en Normandie, dont les seigneurs normands tenaient des fiefs dans le Norfolk, à l'époque reculée de William Rufus.

Le père d'Élizabeth, John Gurney, né en 1749, fut élevé dans les principes de la Société des Amis [1]. Il était lui-même d'une nature bienveil-

1. Cette secte des Amis ou des Quakers parut vers l'an 1647-1648, par le ministère de George Fox, natif de Drayton, comté de Leicester, simple berger dans son enfance. En voyant la licence des mœurs de plusieurs hommes professant le christianisme, il s'en montra le hardi champion et prêcha avec une indignation sainte mais outrée contre l'injustice, l'ivrognerie et d'autres vices. Il s'emporta également contre

lante et généreuse et joignait un esprit vif et brillant à un cœur bon et affectueux et à toutes les qualités sympathiques et attachantes qui, sous l'enveloppe simple et quelquefois rude du quaker, le firent véritablement aimer. Il épousa Catherine Bell en 1775. Mrs Gurney, la mère de notre héroïne, était une femme d'une grande intelligence, d'un jugement solide et réunissait en elle de rares talents et une beauté remarquable. Avec ses dispositions et son goût pour la science, elle avait conservé l'amour de la belle nature, qu'elle mit, dès l'âge le plus tendre, dans le cœur de ses enfants qui en eurent toute leur vie le sentiment et en firent leur délice. Mais ce fut la Bible à la main que cette femme exemplaire leur ouvrit le livre de la création, et en déploya les secrets, élevant vers son auteur leur jeune âme sur les ailes de la prière.

Élizabeth grandit sous cette influence, qui peu à peu fléchit sa nature un peu rétive d'abord, mais sensible bientôt après au simple toucher de l'affection et de la raison. Elle n'aimait pas l'étude, et

les formes de culte établies et contre un ministère indépendant et mercenaire qu'il accusa d'être contraire à l'autorité divine. Il prêcha sa doctrine sur les places de marchés, dans les cours et quelquefois même dans les églises. Cette conduite attira l'attention des magistrats qui, en 1649, l'envoyèrent en prison à Nottingham. Cette persécution lui fit des prosélytes qui formèrent et établirent la secte des Quakers.

malgré sa douceur de caractère ne pouvait y plier l'humeur un peu mutine de la première enfance.

Quelques années plus tard elle recueillait ses souvenirs après l'âge d'un peu plus de deux ans : Mon père, écrivait-elle, avait deux maisons : une à Norwich, et une autre à Bramerton dans une campagne délicieuse, près d'un joli village ; ce fut là que se formèrent mes premières habitudes. Les impressions que j'y reçus demeurent gravées dans ma mémoire : celles d'un paysage agreste, des arbres, des fleurs, de l'école du village, des pauvres habitants et de leurs cottages. Je me rappelle surtout une pauvre femme qui n'avait qu'un bras, et que nous nommions Betty, la femme à un bras. Ce fut ici que commença mon amour de la campagne, des beautés de la nature et ma sympathie pour les malheureux. Ma mère que j'adorais m'emmenait avec elle dans ses promenades qui sont aussi présentes à ma mémoire que si je les avais faites hier. Elle m'y parlait d'Adam et d'Ève chassés du paradis terrestre, qui pour moi devait avoir été le même que notre jardin de Bramerton.

La sensibillié d'Élizabeth et sa tendresse pour sa mère furent exquises. La seule pensée qu'elle pouvait la perdre la faisait pleurer et désirer, malgré sa timidité et sa nature craintive, que les murs de la maison tombassent sur toutes deux à la

fois pour leur épargner une séparation et deux morts successives. Elle quittait rarement cette mère chérie et avait coutume d'épier son sommeil et de s'approcher furtivement de son oreiller pour écouter sa respiration. Élizabeth eut le malheur de la perdre, à l'âge de douze ans, et le souvenir de sa maladie et de sa mort lui fut poignant toute sa vie.

Son journal, qui date de janvier 1797, semble se ressentir de cette tristesse, et son esprit, comme elle l'écrit elle-même, « en a une teinte si sombre « qu'elle voit tout en noir. »

A l'âge de dix-sept ans, elle continuait ainsi son journal. Le 16 mai, un rayon de bonheur perce le nuage et son cœur se dilate avec un cri de joie comme le chant de l'alouette s'élevant en hymnes mélodieux vers son créateur. « C'est un besoin « irrésistible d'épancher ce que l'on éprouve. « J'aime à sentir les peines des autres, à verser le « vin et l'huile sur les blessures des affligés. Il y a « un épanouissement du cœur dans la douleur « comme dans la joie. Les diverses phases de la « vie peuvent bien se comparer aux saisons. D'a- « bord, nous entrons dans le printemps : l'on ne « voit que des bourgeons. Ensuite nos caractères « s'épanouissent : c'est l'été ; suit l'automne avec « quelques restes charmants de l'été dont la fleur « produit les meilleurs fruits. L'hiver doit venir

« enfin et à son tour, et alors il n'y a plus que le « plaisir de cueillir quelques graines solitaires et « de jouer sur la glace avec des boules de neige, et « c'est encore l'enfance. »

« J'ai du plaisir à penser à toute chose, à obser- « ver le genre humain. A travers la nature, j'aime « à regarder le Dieu de la nature. Je n'ai pas plus « de religion que cela, et dans ce peu que j'ai, je « ne suis nullement dévote. Mais quand j'admire « les beautés de cette nature, je ne puis m'empê- « cher de penser à la source d'où elles dérivent. « J'y trouve un point d'appui. Je crois fermement « que tout est dirigé pour le mieux par une puis- « sance invisible; pour cette raison je ne crains « pas autant les maux de la vie. J'aime à sentir « que tout est bien. Je fais ce que je puis pour être « bonne envers tout le monde; j'ai beaucoup de « défauts qu'avec le temps j'espère surmonter. »

Le 4 février 1798, William Savery vint d'Amérique en visite religieuse et dans le cours de ses voyages arriva à Norwich. Ce Quaker paraît avoir eu la foi du vrai chrétien. Il s'attachait surtout à recommander une grande vigilance aux jeunes esprits pour se préserver de toute erreur.

La sœur d'Élizabeth, Richenda, décrit en ces termes cette journée remarquable.

« Ce jour-là, nous, les sept sœurs, nous nous assîmes en rang sous la galerie pour assister à la

conférence donnée par William Savery. Il commença à parler. Sa voix et son geste étaient frappants. Ils fixèrent l'attention d'Elizabeth. Je la vis fondre en larmes et montrer une vive émotion. A la fin du meeting, je me rappelle qu'elle marcha du côté des hommes, et pria mon père de lui permettre de dîner avec William Savery au Grove, résidence de son oncle Joseph Gurney. Il y consentit, bien que surpris d'une telle demande. Après la 2e conférence de l'après-midi, Élizabeth revint avec nous en voiture et pleurant pendant le chemin.

« Le lendemain William Savery vint déjeûner et s'adressa à notre chère sœur; après une allocution toute personnelle, il lui prédit sa haute et importante vocation. Ce qui se passa dans l'esprit d'Élizabeth, je ne puis le dire; mais les effets en furent bien sensibles. Dès ce moment, elle perdit le goût du plaisir et du monde. » Au moment d'une ferveur religieuse naissante chez Élizabeth, lorsque son esprit n'était encore qu'éveillé, elle visita Londres avec le consentement de son père, afin de connaître par elle-même les amusements et les séductions que la ville offre aux partisans du plaisir et d'avoir l'occasion d'essayer de tout, de distinguer dans son libre arbitre et de choisir ce qui lui paraîtrait bon.

Trente ans plus tard, à l'âge de 40 ans, Mrs Fry retraçait cette époque de sa vie.

Dagenham, 1828. « Ici se termina cette intéres-
« sante visite de la métropole, où j'appris beau-
« coup et eus beaucoup à méditer. Je vis diverses
« scènes de plaisirs, les bals auxquels je participai,
« et beaucoup de lieux publics et d'amusements.

« Je rencontrai alors plusieurs personnages mar-
« quants de cette époque, et fus jetée parmi une
« foule et dans un monde très-variés. J'eus surtout
« le privilége de suivre les conférences de William
« Savery, de jouir de sa société et de celle de quel-
« ques amis. Ce fut comme un jet de dés dans ma
« vie, un coup du hasard. Je crois cependant que
« la Providence dans ses décrets avait ainsi arrangé
« les événements, pour que les leçons apprises
« alors me fussent profitables aujourd'hui. Le plus
« important de leurs résultats fut pour moi la con-
« viction que cette dissipation était mauvaise, en
« voyant et en éprouvant ses effets. Je renonçai
« donc absolument à la fréquentation des lieux
« publics et à leurs amusements; je vis qu'ils n'a-
« menaient que le mal; c'est pourquoi je compris
« que s'ils ne me faisaient rien à moi-même, j'au-
« torisais, en m'y trouvant par ma présence, tout
« ce qui pouvait nuire aux autres, car ils les en-
« traînaient hors du droit chemin et des règles
« de la chasteté, et les faisaient tomber dans le
« vice, particulièrement, les artistes de théâtres
« et de concerts. Je sentis la vanité et la folie

« de ce qu'on appelle les plaisirs de cette vie, « lesquels, loin de nous satisfaire, ne font qu'é- « nerver et corrompre le cœur et l'esprit. Les « seuls vrais sont d'une nature innocente, une « sorte de récréation, soumise à la croix de Jésus- « Christ. »

A son retour à Earlham, en reprenant sa vie domestique, à l'âge de 18 ans, guidée par une raison précoce, Élizabeth Gurney s'appliqua à régler ses occupations et son nouveau plan de conduite.

Le 8 mai 1798. Son journal commence ainsi : « Je suis seule ce matin, et j'ai une occasion fa- « vorable de regarder en moi-même, de voir mon « état actuel et de régler ma vie. Le point le plus « important est la religion. C'est le sujet constant « de mes pensées et de mes sentiments. Elle n'est « point chez moi assise sur une base solide. J'ai « de la bienveillance et de l'affection pour beau- « coup de personnes ; mais je manque essentielle- « ment de charité, d'humilité, d'activité et de zèle. « Mes goûts me portent, je l'espère, vers la vertu ; « mes passions, j'ai su assez bien les gouverner ; « mais l'ordre de mes actions n'est pas régulier, « et, faute de cet ordre, j'ai perdu beaucoup de « temps et commis des erreurs. »

Voici le plan de conduite qu'elle se traça pour elle seule :

1° Ne perds point de temps. — Je ne crois pas

perdre celui d'un amusement ou d'une récréation innocente pendant quelques moments chaque jour. Surtout qu'il ait son emploi.

2° N'altère en rien la vérité.

3° Ne dis point de mal d'une personne, quand tu peux en dire du bien; parle, mais surtout sens avec charité.

4° Ne sois jamais irritable ni désobligeante pour qui que ce soit.

5° Ne te donne pas une jouissance de luxe non nécessaire.

6° Agis en tout avec réflexion, et si dans ton chemin tu rencontres un obstacle, fie-toi à cette puissance seule capable de t'aider, mais aussi emploie tous les moyens en ton pouvoir pour le surmonter.

La jeune sage savait aussi elle-même rasséréner les petites tempêtes de son âme.

Le 19 mai. « Je suis contente de ma journée : « j'ai pris ce matin une bonne leçon de français « et lu beaucoup d'Épictète. J'ai joui des beautés « de la nature qui se développent; chaque jour « en apporte une nouvelle. J'aime la campagne. « Elle me fait tant de bien ! Je goûte la retraite « et le calme davantage depuis mon voyage de « Londres. Je ne croyais pas, il y a six mois, que « j'aurais pu autant changer. Je sens que c'est pour « le mieux. Mon cœur s'élève avec bonheur et re-

« connaissance vers le Tout-Puissant qui m'a permis « d'ouvrir les yeux à la lumière de la vérité et au « bienfait de la religion. Puissé-je être capable de « renoncer à tout, s'il le faut, pour mieux servir « mon Dieu ! »

Elle s'appliqua d'abord à servir les autres, en visitant et soulageant les pauvres, et surtout les malades à Earlham et à Norwich, en leur lisant la Bible et en instruisant les enfants. Son école, commencée par un petit garçon, s'accrut graduellement jusqu'à plus de soixante-dix élèves qu'elle instruisit elle-même sans aucune aide, sans moniteur et cette quantité infinie de livres et de tableaux aujourd'hui en usage.

Sa sollicitude ne se bornait pas à soigner les pauvres seulement. Elle était heureuse de trouver l'occasion de faire plaisir aux autres. Voici un trait de cette disposition bienveillante ; il fut raconté à la famille d'Élizabeth qui l'avait caché, par la veuve d'un officier du voisinage de Norwich. La fortune de cette jeune femme était modeste et elle avait peu d'amis. Pendant qu'elle était en couches de son premier enfant, elle fut surprise d'entendre un violent coup de sonnette à sa porte. La domestique monta en courant avec un panier à la main et dit à sa maîtresse qu'il avait été laissé par une belle dame en costume rouge écarlate d'amazone. Le panier contenait quelques friandises. Cette at-

tention délicate fut souvent renouvelée par l'aimable Élizabeth à qui cette personne était complétement étrangère.

Nous ne savons pas précisément quand elle laissa l'habit écarlate d'amazone, ni par quelles gradations elle prit l'extérieur des Quakers. Elle en adopta le costume assez lentement. Elle commença par laisser toute espèce d'ornements, puis choisit des couleurs modestes, non frappantes à l'œil, et enfin des vêtements d'une parfaite simplicité. Au printemps de 1799, quelqu'un la vit porter une robe de soie couleur d'ardoise avec un voile de dentelle noire tourné en forme de turban à la mode du jour et ses cheveux pendants d'un côté.

Vers la fin de l'année, Élizabeth Gurney prit le bonnet et le mouchoir des Quakers et leurs autres particularités. Depuis longtemps elle en avait reconnu la convenance avec les principes de cette forme de religion qu'elle embrassait pour la vie.

Ce fut ainsi qu'elle se prépara à réfléchir sur la proposition de mariage qui lui fut faite par M. Joseph Fry, partner de son frère aîné, William Fry, dans une maison de commerce de Londres.

Elle s'y décida, et le mariage eut lieu le 19 août 1800, dans la salle des conférences des Quakers à Norwich. Elle avait 20 ans. Le matin même de la noce, elle s'éveilla avec une sorte de terreur de

l'horizon qui s'ouvrait devant elle, et en traversant la ville pour la dernière fois, elle en laissait chaque pierre avec un amer regret. Toutefois, quelques jours après, elle annonçait gaîment son arrivée à Plashet, résidence des parents de son mari, et la cordialité de leur accueil, ainsi que la bonté des habitants de ce nouveau séjour.

Ce changement d'existence entraîna la jeune mariée dans une dissipation et des relations qui contrarièrent d'abord ses vues et le plan de vie qu'elle s'était irrévocablement tracé. Mais elle y soumit sa volonté.

Une nouvelle tâche, de nouvelles espérances, des craintes nouvelles, d'autres soins, d'autres préoccupations étaient réservés à la jeune mère.

Elle en avait tout le charme dans la douceur de sa voix, de son sourire, la grâce de ses manières et surtout dans sa tendresse d'un cœur de femme; cependant, maîtresse d'elle-même et sachant immoler ses goûts à ses devoirs, la fermeté de son caractère, la sûreté de son jugement la mirent en état de vaquer tout à la fois à sa triple mission de chrétienne, d'épouse et de mère.

En juillet 1803, elle visita Earlham où était réuni son cercle de famille, M. Gurney et ses onze enfants, avec deux petits-enfants, formant treize tous ensemble. Mais ce faisceau ne tarda pas à être rompu ou dispersé par les menaces de l'invasion

française et la crainte du débarquement de l'ennemi attendu chaque jour.

L'île d'Ely, à l'est de l'Angleterre, devait être le camp de refuge où le père d'Élizabeth Fry, dès le débarquement des Français, conduirait ses filles comme des colombes chassées par l'orage.

L'horizon toutefois s'éclaircit, et la jeune mistress Fry trouva encore le temps, dans sa vie déjà si bien remplie, de s'occuper activement du système d'enseignement de Joseph Lancaster, fondateur de la méthode monitoriale. En luttant contre toutes sortes de difficultés et d'embarras d'argent, il avait su former une vaste école dans Southwark. Elizabeth vint à son aide en cette circonstance et en d'autres plus tard, et, tout en regrettant ses singularités personnelles, ne cessa jamais d'apprécier et d'encourager ce mode d'enseignement et d'exercice dont il avait doté son pays.

En juillet 1804, sa santé fut sérieusement dérangée et ne se rétablit que lentement. Cette épreuve et ses souffrances lui apprirent à compatir à celles des autres; inconsciente, elle se préparait ainsi à sa profession future.

Le temps approchait où les chances de la vie allaient lui apporter les phases et les péripéties de la joie et du chagrin.

Au commencement de décembre 1806, mistress Fry se rendit à Earlham pour assister au mariage

de Louise, sa sœur, avec Samuel Hoare, Squire de Hampstead (Middlesex). Le cercle de famille assemblé en cette occasion forma un tableau saisissant qui ne put être oublié même après 50 ans.

La fiancée, ou plutôt la jeune épouse, était entourée de l'essaim charmant de ses sœurs, toutes en robes blanches de mousseline, et en petits chapeaux blancs à la mode du jour, le père de famille ivre de bonheur, au milieu; Catherine la sœur-mère, avec le regard plein d'une tendre sollicitude que lui inspirait une responsabilité prématurée; et auprès, les vieux serviteurs faisant leur service, les yeux baignés de larmes.

En mai 1808, Elizabeth, femme de John son frère aîné, mourut après une maladie de langueur. Elle était enlevée dans la fleur de la jeunesse et au milieu de la prospérité humaine la plus complète.

Le révérend Edward Hoare, qui visita le malheureux veuf, se montra le consolateur de la famille affligée des Gurney. Il sut la diriger vers la sagesse et la miséricorde du Tout-Puissant qui l'avait frappée.

Dans l'automne de cette même année, mistress Fry fut appelée à participer en personne à la scène solennelle de la mort de son beau-père, William Storrs Fry, qu'elle avait soigné assidûment pendant plusieurs semaines de maladie.

Jusqu'à la fin de ses jours, elle-même se repor-

tait avec satisfaction au souvenir d'avoir adouci ses derniers moments durant le passage si imposant dans la sombre vallée. C'était un chrétien sérieux, à la fois d'une humeur aimable. Il avait gagné le cœur de sa bru par sa douceur et ses attentions affectueuses.

Cette mort amena un grand changement dans la vie de mistress Fry et celle de sa famille qui alla fixer sa résidence à Plashet.

Certes, pour une personne sensible à tous les charmes de la nature, c'était un changement heureux que de sortir des fumées et du fracas d'une cité populeuse et de passer au calme de la campagne. Ce fut pour Élizabeth le renouvellement de ses premiers goûts et des plaisirs de son enfance, que les années écoulées depuis loin de la maison paternelle ne lui rendaient pas moins attrayants. Elle avait le secret remarquable comme diversion à de plus graves sujets, de se distraire par intervalles de sérieuses préoccupations. Elle jouissait avec délices de son jardin et de ses fleurs avec quelques-uns de ses enfants, et reprenait bientôt ses habitudes de chaque jour. Malgré l'apparence différente de cet emploi du temps, il y avait au fond de l'unité dans ses principes. Elle voulait servir Dieu dans l'accomplissement de ses devoirs réguliers et lui offrait ses actions de grâces par l'intention et le sentiment avec lesquels elle acceptait et savourait

les beautés de la création. Son front s'éclaircissait et sa physionomie s'animait d'un rayon d'intelligence, en expliquant à ses enfants les merveilles des corps célestes, la structure d'un insecte, le germe, la croissance et l'épanouissement d'une fleur. Peu de temps après leur arrivée à Plashet, mistress Fry fit de notables changements dans son jardin. Pendant ses heures permises de récréation, elle y fit planter des fleurs naturelles des champs. Suivie de son joli essaim d'enfants, qui avaient leurs paniers et leurs petites pelles, accompagnée de leur vieille nourrice de Norfolk, qui aimait presque autant qu'elle les primeroses, et de Dennis Regan, le jardinier irlandais, elle partait et se mettait à transplanter des semis, ou à couvrir les nouvelles planches, de cette pâle fleur jaune, abondante non-seulement à Earlham, mais encore dans tout le canton.

Une des plus navrantes douleurs humaines l'attendait le 26 septembre 1809 à Tonbridgewells, où elle reçut un message exprès qui l'appelait au chevet de son père mourant. Elle n'arriva à Earlham qu'à minuit, pour voir encore une fois ce père qui lui avait été cher depuis qu'elle avait connu ce qu'était l'amour. Il dormait, et déjà la mort avait imprimé ses marques sur ce visage dont la sérénité le rendait même doux et beau aux yeux de son enfant. Cette sérénité se répandait autour

du patriarche d'une sainte famille pleurant en lui le meilleur des pères, mais se réjouissant dans le chrétien qui entrait en possession de la béatitude céleste.

Elizabeth Fry reprend à Plashet son journal du 1er janvier 1810 :

« L'apparition d'un nouvel an est pour moi so-
« lennelle en regardant les événements successifs
« de l'année révolue : d'abord la naissance d'un
« enfant, puis la perte d'une nourrice à Earlham ;
« ensuite la mort de mon père ; enfin ma première
« conférence dans le meeting des Amis. Mon cœur
« me dit : que puis-je faire pour remercier assez
« la Providence de m'avoir protégée à travers tant
« de phases diverses ? Je crois n'avoir jamais mieux
« senti le bras divin si puissamment étendu sur
« moi pour mon appui, mon aide et ma déli-
« vrance. Bien que naguère j'aie passé un mo-
« ment dans la vallée des ombres de la mort,
« d'un autre côté, que de compensations d'amour,
« de joie et de paix pour me soutenir et me con-
« soler ! »

L'âme qui logeait chez elle la vraie religion, faisait luire au dehors la sagesse et armait la femme de l'Écriture d'une *gracieuse fierté*, d'un *maintien actif* et *allègre*, d'une attitude *contente* et *débonnaire* [1].

1. Montaigne, liv. I, chap. xxv de l'Institution des enfants.

Au commencement de 1811, mistress Fry, à l'âge de 31 ans, fut reconnue publiquement par la société des *Amis* comme un de ses membres dirigeants. Sa charité désormais se partagea entre les écoles à la Lancastre, une de 70 filles qui s'ouvrit sous sa direction, et le soulagement des pauvres, des malades ou de victimes d'accidents, lesquels fixèrent son attention toute particulière. Elle organisa un vaste dépôt d'étoffes de calicot, de flanelle, de chauds vêtements et de médicaments. Dans les hivers rigoureux elle établit des soupes en permanence, bouillant dans des fourneaux constamment allumés et en assez grande quantité pour nourrir des centaines de malheureux. Elle ne borna pas ces bienfaits à la population anglaise.

A un demi-mille de Plashet, sur la grande route entre Stratford et Ilford, le passant pouvait alors voir de longues rangées de maisons alignées et une au milieu, plus grande et plus sale, s'il était possible, que les autres. Elles étaient dégoûtantes et infectes. Les croisées étaient bourrées de vieux chiffons et couvertes de papier gris collés dessus, où le peu de vitres laissées admettaient à peine le jour, sous des couches de poussière accumulées depuis des années. Des mares d'une eau noire et bourbeuse étaient stagnantes devant la porte; les enfants étaient sans bas et souliers; leurs mères avaient des nattes de cheveux, s'échappant de

dessous des bonnets qui semblaient n'avoir jamais été lavés; des animaux immondes vivaient dans l'intimité de la famille; la volaille partageait les pommes de terre des enfants; tout cet état indiquait une colonie irlandaise. Ce fut un spectacle consolant d'observer l'amélioration notable due à l'influence de mistress Fry sur cette classe de pauvres à demi sauvages, mais ayant bon cœur. Elle-même avait une veine de cette gaîté originale et de la drôlerie du caractère irlandais. L'affection sincère et expansive de ce peuple ou bien ses plaintes dans un grand chagrin excitaient sa sympathie; mistress Fry procura à ses enfants l'occasion et la jouissance de la charité, en les y invitant par son exemple. Elle en fit tout jeunes comme ses aumôniers. Mais elle exigea d'eux un rapport exact de l'emploi de l'argent et la raison de leur aumône.

Après l'institution de la société des *tracts* ou petites brochures religieuses, elle en avait toujours en réserve un bon nombre à distribuer le plus judicieusement possible; car elle ne voulut jamais soulager les besoins physiques sans tâcher, d'une manière ou d'une autre, et plus ou moins, d'améliorer les âmes.

Elle encouragea très-activement la vaccine et l'opéra elle-même avec succès, ayant appris cet art du docteur Willan, un de ses premiers partisans et

praticiens. De temps en temps elle visitait personnellement la paroisse pour s'assurer de son état d'hygiène. Le bienfait de sa vigilance sur ce point fut démontré par l'absence presque totale de la petite vérole dans les villages où s'étendait son influence.

Dans un sentier écarté, plein d'une belle verdure, assez près de Plashet, une tribu de Gypsies avait coutume de venir chaque année pour quelques jours planter sa tente, dans son chemin vers la foire de Fairlop.

La maladie de l'un de leurs enfants ayant poussé sa mère à recourir à mistress Fry, la porta elle-même à visiter le camp du peuple nomade. Depuis cette époque, d'année en année, elle en prenait soin, s'ils venaient dans le voisinage, vêtissant les enfants et les parents, et leur donnant des prescriptions médicales; mais plus que cela, elle cherchait à éclairer leurs esprits en leur faisant comprendre les fruits amers du péché, et leur distribuait des bibles et les livres les plus propres à éveiller leur attention. Cependant, malgré cette surabondance de labeur et d'efforts pour créer le bien autour d'elle, elle ne pouvait se préserver d'un grand découragement, auquel contribuaient sans doute la délicatesse de sa santé et sa crainte si méticuleuse d'offenser en rien Celui que son cœur

aimait et que par-dessus tout elle voulait entièrement servir.

Le 16 mai 1813, le journal de mistress Fry donne le premier mot de son initiation à la visite des prisons. Elle avait alors 33 ans, cet âge où la femme est en général le plus mondaine et de flamme pour le plaisir.

« Nous avons passé, écrit-elle, quelques heures à Newgate avec les pauvres femmes condamnées, et avons pourvu à leurs besoins extérieurs. Avant de laisser ces malheureuses, ma compagne, miss Anna Buxton, dit à leur intention quelques prières ; j'en improvisai moi-même. Nous entendîmes leurs sanglots qui prouvaient qu'elles étaient touchées. A cette explosion de douleur, succédèrent un profond silence et une scène attendrissante. Ces misérables en haillons s'étaient agenouillées en cercle autour de nous. »

Elizabeth Fry raconte avec simplicité et comme un pur incident son entrée dans la carrière, ce prélude à sa longue et pénible tâche. La semence était jetée, mais il fallut du temps pour la faire germer, et quatre ans durent s'écouler avant qu'elle prît en main sa grande œuvre, celle de toute sa vie.

Cette même année, en janvier, quatre membres de la société des Amis avaient visité quelques condamnés à mort. Cette démarche eut sans doute le

secret de l'intéresser plus vivement au régime pénitentiaire. Il y avait à Newgate quatre chambres où étaient pêle-mêle près de 300 femmes avec leurs enfants, jugées ou prévenues sans distinction, sans travail et sans autre surveillance que celle d'un gardien et son fils chargés de cette responsabilité.

Dénuées de vêtements et des moyens d'y pourvoir, couvertes de haillons et de saletés, sans lits pour reposer, elles dormaient sur le parquet, dont les planches leur servaient d'oreiller. C'est là, dans ces chambres infectes, qu'elles vivaient, y faisant leur cuisine et leurs ablutions.

Avec le produit des aumônes qu'elles demandaient en poussant des clameurs horribles aux étrangers visiteurs, elles achetaient à une cantine de la prison des liqueurs alcooliques qu'elles buvaient en pleine liberté; proférant d'outrageux blasphèmes.

Excepté les mesures nécessaires prises pour assurer leur captivité, elles pouvaient communiquer sans beaucoup d'entraves avec le monde extérieur. Bien que des sentinelles fussent apostées, telle était la licence qui régnait alors dans ce quartier de la prison, que M. Newman, le gouverneur, n'y entrait point sans répugnance, et recommandait aux dames de déposer leurs montres dans sa maison, de peur qu'elles ne fussent volées.

Ce fut dans ce repaire que mistress Fry, accompagnée d'une seule amie, pénétra ayant confiance en Dieu et l'énergique volonté du bien. La vue de l'état déplorable où étaient laissées ces malheureuses créatures et leurs enfants, plongées dans cette fange de corruption, navra ce noble cœur bien qu'à ce moment elle ne pût rien faire de plus que de couvrir la nudité des plus misérables. Sa digne famille garde encore la mémoire des vêtements de coton, couleur verte, et du plaisir qu'elle prenait à seconder les efforts de mistress Fry dans leurs apprêts.

Élizabeth rapporta chez elle le souvenir profond de ce qu'elle avait vu à Newgate. Elle ne put y remédier aussitôt ; mais ce souvenir vivace lui servit à méditer sur ce grave sujet et à travailler au plan de réforme et d'amélioration de la situation abjecte de ces parias de la métropole anglaise. Ce projet, mûrement préparé et digéré, devait produire plus tard de notables effets.

A l'instigation de son beau-frère M. Hoare, mistress Fry, dans l'intervalle de 1813 à 1816, accompagna ce dernier dans une visite des femmes détenues de la maison de Cold-Bath Fields. C'était au moment où MM. Hoare et Buxton et quelques amis personnels de mistress Fry s'occupaient de former une société de réforme pour une bande de jeunes voleurs qui infestaient la capitale. Ce projet

les conduisit dans diverses maisons de détention et réveilla dans l'esprit de mistress Fry la sollicitude et l'intérêt qu'elle avait pris en 1813 à l'état des femmes détenues de Newgate.

Lors de sa seconde visite, vers Noël, en 1816, elle fut laissée complétement seule quelques heures, d'après sa demande, avec les condamnées, et en cette occasion leur lut la parabole du maître de la vigne, au 20e chapitre de Saint-Mathieu. Elle leur fit quelques observations sur la 11e heure et sur le Christ venu pour sauver les pécheurs, même ceux qui avaient passé dans son abandon ou son ignorance la plus grande partie de leur vie. Quelques femmes lui demandèrent qui était le Christ; d'autres craignaient que l'heure de leur salut ne fût passée. Leurs enfants presque nus, languissants, se mouraient faute d'air, d'exercice et d'une nourriture convenable; mistress Fry, en cette occasion, s'adressa plus particulièrement aux mères en leur montrant les effets déplorables d'une vie dépravée. Elle leur proposa l'établissement parmi elles d'une école, dont elles accueillirent le projet avec des larmes de joie, mais elle leur enjoignit d'y réfléchir sérieusement, parce que sans leur coopération unanime et leur pleine adhésion, elle n'entreprendrait point cette réforme. Elle s'en remit à elles-mêmes du choix d'une directrice parmi elles. A sa première visite, mistress Fry trouva une jeune

femme, choisie par ses compagnes pour cette tâche, une nommée Marie Connor, récemment condamnée pour le vol d'une montre. Elle s'en montra digne en devenant elle-même une des premières converties, par son assiduité à ses devoirs de chrétienne et la stricte observation des règles de l'école. Aussi, quinze mois plus tard, eut-elle une remise entière de sa peine. Mais cette grâce ne lui fut pas profitable. Un mal de poitrine, suite d'un rhume, l'emporta bientôt après. Elle mourut en chrétienne, ayant été durant sa maladie un modèle de patience, de résignation et de foi.

Les offres et plans de réforme de mistress Fry furent accueillis avec une cordiale approbation par les shérifs, les corporations de la cité et le gouverneur de Newgate, bien qu'ils désespérassent du succès. Une cellule non occupée fut, d'après leur autorisation, affectée à l'usage d'une classe. Le lendemain même de cet arrangement, mistress Fry, accompagnée d'une amie, miss Sanderson, et de la pauvre détenue Marie Connor, ouvrit l'école pour les enfants et les jeunes personnes au-dessous de 25 ans. Mais l'exiguïté d'espace les obligea de refuser l'admission à un grand nombre de femmes qui demandaient instamment à partager l'instruction de la classe.

C'était la première fois que miss Sanderson vi-

sitait une prison. Elle fit part de ses impressions à sir T. F. Buxton en ces termes :

« La salle était pleine d'une foule de femmes « demi-nues, se débattant avec de violentes voci- « férations à qui occuperait le devant de la rampe. « Je me crus dans une cage de bêtes fauves. » Elle se rappela toujours longtemps son saisissement lorsque la porte se referma sur elle et qu'elle se vit sous le verrou au milieu de cette horde de nouvelles et sauvages compagnes.

Elizabeth Pryor, une autre fidèle coadjutrice de Mrs Fry, éprouva plus tard le même dégoût à l'aspect de ces malheureuses couvertes de haillons, ayant l'air de bêtes féroces. Une d'elles s'élança, accourut autour de la cour les bras tendus, en arrachant le bonnet de la tête des autres femmes. La suite de cet incident est digne de remarque ; car cette même forcenée, par la grâce de Dieu, s'humanisa avec les soins et l'instruction des dames. A la fin de sa détention elle se maria, et pendant plusieurs années, alla voir Mrs Pryor qui lui trouva des manières et une mise décentes avec la tenue d'une femme tout à fait respectable.

D'autres dames se joignirent à celles qui étaient occupées à l'œuvre ; la petite école dans la cellule de Newgate continua pendant plusieurs semaines son travail journalier.

Mrs Fry fit elle-même son rapport devant la

Chambre des Communes [1]. Elle exposa l'état horrible des détenues avant l'organisation des écoles à Newgate. Les unes mendiaient, blasphémaient, se battaient, les autres chantaient, dansaient, s'habillaient en hommes. Les scènes de ce scandale étaient trop honteuses pour être décrites. Aussi nous jugeâmes convenable de ne point amener de jeunes personnes avec nous. Les dames patronnesses estimèrent que des règlements judicieusement appliqués pourraient remédier au mal. Mais au début la réforme de ces créatures plongées dans ce gouffre de corruption fut d'abord regardée comme impossible. Par degrés, cependant, cette légion héroïque se convainquit de la possibilité de quelque amélioration parmi elles, et leur contact avec les détenues leur inspira de la confiance. Car celles-ci demandaient instamment à n'être pas exclues d'une école dont les bienfaits étaient démontrés par la meilleure tenue de leurs compagnes. Mais pendant que d'un côté toute sorte d'encouragement se manifestait au dehors, le découragement se faisait sentir de l'autre. Les gardiens de la prison aussi bien que les amis personnels des dames visiteuses traitaient de chimérique l'idée d'introduire l'ordre et le travail dans Newgate. Même les plus intéressées dans cette entreprise appréhendèrent qu'elle

1. Mrs Fry's Evidence before the House of Commons.

n'échouât par le caractère des êtres qui en étaient l'objet, par le désavantage de la localité elle-même située au centre d'une vaste cité métropolitaine, et aussi par la difficulté de se procurer un nombre suffisant d'ouvrières dévouées à une telle mission. On objectait encore que, si l'on trouvait des bras, les matériaux eux-mêmes pourraient être vendus ou détruits.

En rappelant cette époque si critique et décourageante, une des personnes intéressées à l'œuvre écrivait ces lignes mémorables : « Au milieu de tant d'obstacles, notre énergique et intrépide amie déclarait que son cœur était fixé, sa volonté inébranlable, et qu'elle marcherait vers son but; et, plaçant toute sa confiance dans le Seigneur, d'une main ferme elle commença son œuvre de foi, de labeur et d'amour. »

Le 12 du mois d'avril 1816, elle écrit avec bonheur les mots suivants :

« J'ai trouvé à Newgate, ce que j'ai connu rare-
« ment, si jamais je l'ai eu, le prix de mes efforts,
« le succès de mon entreprise. Une voie inespérée
« s'est ouverte devant nous pour amener l'ordre
« parmi nos pauvres égarées; celles qui le peuvent
« veulent sincèrement nous aider. En un mot, le
« temps semble être venu de faire fructifier la se-
« mence dans leur sein. Déjà ces créatures si fu-
« rieuses naguère, paraissent être attendries et de-

« venues accessibles à la bienveillance. Oui, je suis « prête à dire dans la plénitude de mon cœur : « Sans aucun doute, c'est la Providence qui a tout « conduit. Elle a tant de moyens merveilleux pour « guider notre faiblesse! Ah! si notre entreprise « réussit, que la louange et la gloire s'élèvent toutes « d'un seul concert, en notre profonde humilité et « prostration de notre esprit! »

Au mois d'avril 1817, Mrs Fry, secondée de la femme d'un pasteur et onze membres de la société des Amis, se formèrent en association pour l'amélioration des femmes détenues de Newgate. Le but qu'on se proposait était les vêtements, l'instruction et l'occupation à leur donner, l'introduction parmi elles des saintes Écritures, et les habitudes d'ordre, de sobriété et de travail à leur faire prendre autant que possible, pour les rendre dociles et paisibles dans l'intérieur de la prison et les appliquer à une bonne conduite dès leur sortie.

Après s'être assurée de la coopération des Shérifs, du gouverneur de Newgate et des autorités compétentes, Mrs Fry demanda aux détenues elles-mêmes présentes, si elles seraient de bon vouloir pour observer les règles. Elles déclarèrent à l'unanimité qu'elles y obéiraient strictement. L'adhésion des autorités étant donc accordée, et le plein assentiment des condamnées obtenu, après que l'on eut pourvu à tous les besoins matériels,

Mrs Fry se mit à parler aux pauvres créatures qui de leur vie n'avaient jamais entendu une seule bonne parole, du bien-être que donnent le travail et la sobriété, du plaisir et du profit d'une conduite régulière. Elle fit ressortir le contraste entre le bonheur et la paix de celles qui se vouaient au bien et à la religion et les misères de celles qui vivaient autrement. N'étaient-elles pas les preuves vivantes d'une existence criminelle ? Puis elle leur peignit leur état de péché devant Dieu et en appela à elles-mêmes pour leur faire comprendre que même ici-bas, les fruits n'en étaient que malheur et ruine.

Puis elle insista sur les motifs qui avaient amené les dames à Newgate, et leur avaient fait quitter leurs maisons et leurs familles pour se mêler à celles dont la société a horreur ; car elles n'étaient animées que du désir ardent et désintéressé d'arracher au mal leurs semblables et de leur faire part de l'instruction que, par leur éducation et les circonstances, elles-mêmes avaient eu le bonheur de recevoir.

Elle ajouta que les dames ne venaient point avec des prétentions d'autorité sur les détenues, pour leur commander et leur imposer l'obéissance, mais qu'il devait être bien compris que le comité et les détenues devaient agir de concert; que pas une seule règle ne serait faite, pas une monitrice assi-

gnée sans leur plein gré et unanime assentiment; que dans ce but chaque règle serait lue et mise aux voix; elle invita même celles qui y trouveraient quelque objection, à vouloir bien émettre leur avis.

A chaque règle proposée, chacune des détenues levait la main en signe d'approbation. De la même manière et avec les mêmes formalités chaque monitrice fut proposée et toutes y adhérèrent.

Cette opération réglementaire terminée, l'un des visiteurs lut tout haut le 21e chapitre de Saint-Mathieu, la parabole du Figuier séché, comme étant en rapport avec l'état de l'audience. Après quelques minutes de silence selon la coutume de la Société des Amis, les monitrices et leurs groupes se retirèrent avec ordre dans leurs cellules respectives.

Durant le premier mois, le comité désira que cette épreuve fût tenue secrète, de peur d'une interruption. A la fin du mois, d'après le succès qui avait passé toute espérance, il fut jugé expédient d'en référer à la corporation de Londres. On estima que l'école acquerrait plus de consistance et de durée en faisant partie du système pénitentiaire de la cité, que si elle dépendait de simples individus. Cette mesure ayant aussi été adoptée, en vertu de l'approbation des autorités de Newgate, une matrone y fut introduite. Les femmes furent

divisées en deux classes et placées sous sa surveillance. Jusqu'à son installation, quelques dames passèrent des journées entières dans la prison au milieu des condamnées, se contentant d'un simple morceau de pain ou même sans rien prendre, et longtemps après, une ou deux d'entre elles ne manquèrent jamais de rester quelques heures de suite sur le champ du labeur.

Au mois de juin 1817, ou le 6e de l'année ainsi qu'elle date son journal, dépositaire de ses impressions, Élizabeth se réfugie comme en un port de repos au sein de ses propres enfants dont ses enfants adoptives des prisons la distrayaient douloureusement :

« Je suis seule à la maison avec mes neuf filles, « une grande et précieuse charge, qui parfois m'ef- « fraie et me charme en d'autres moments. Je vou- « drais que ma sollicitude pour leur bien ne m'em- « pêchât pas de jouir en paix du bonheur d'être « entourée de ce doux et gracieux essaim. Quel « délice pour moi de voir se développer en elles « les germes de la vertu, mais quel chagrin si le « mal perçait dans cette jeune nature ! »

Le 12e mois ou en décembre 1817, elle reprend son journal pénitentiaire dont je ne donne ici que la substance : « D'abondantes bénédictions cou- « ronnent mes efforts et les effets en sont bien « sensibles. La réussite est au-delà de mon at-

« tente. Gloire à l'auteur de toute bonne entre-« prise qu'il commence et qu'il finit. » La confiance et la foi de l'humble chrétienne et l'élan de la tendre mère et pieuse épouse se confondent dans les vives alarmes qui s'échappent de sa plume :

« Celui qui entend mes prières et daigne y ré-« pondre, écoute aussi mes cris, mes supplications « intimes et profondes pour moi-même, pour mon « mari, mes enfants, mes frères et mes sœurs, « pour la conduite de ma maison, pour mes pau-« vres prisonnières, enfin pour tout ce que « j'aime! »

Durant l'hiver de cette année 1817, Mrs Fry eut une surcharge d'occupations dont ceux qui vécurent avec elle peuvent seuls se faire une idée. Des lettres lui vinrent de tous les coins de l'Angleterre pour s'informer des détails de son système pénitentiaire, de la part des dames qui voulaient se mettre en Société de cette nature, ou de celle des magistrats, désireux d'améliorer l'état des condamnés commis à leur charge. Il ne se passait pas une seule matinée que Mrs Fry n'accompagnât elle-même les personnes intéressées aux mêmes réformes.

Les pauvres, croyant sa bourse inépuisable comme sa bonne volonté, l'accablaient de suppliques respectueuses, implorant son assistance.

Ceux-ci demandaient ses conseils, ceux-là des emplois qu'ils s'imaginaient être à sa disposition. Car telle était la généreuse nature de Mrs Fry, déjà si populaire, qu'elle ne pouvait savoir les autres dans le besoin et les privations, quand elle-même se voyait entourée du luxe et du superflu, et ce fut toujours avec peine qu'elle se trouvait contrainte de refuser. Certaines femmes détenues exigeaient aussi des soins et des attentions particulières, et elle n'avait pour la seconder que le concours de ses deux filles, qui, en agissant sous sa direction, empêchaient de s'accumuler ce surcroît d'affaires pressantes. Aussi, en général, les communications de chaque jour avaient-elles leurs réponses immédiates.

Il ne semblerait pas qu'une femme seule y pût suffire, ni par le nombre de choses dont elle devait être instruite, ni par les exigences croissantes d'une situation si compliquée, ni par l'application à y apporter, par la variété des conduites à tenir et des caractères à ménager dans ce monde brute à dégrossir ; mais la voix publique répondit qu'Élizabeth Fry avait suffi à tout.

Si le poids et la fatigue s'en faisaient sentir avant la nuit, la joie et la légèreté lui revenaient au matin [1].

1. Le poids peut durer une nuit, mais la joie revient dans le matin. (Psaume xxx, ver. v.)

En 1818, vers cette époque, une sérieuse mésintelligence s'éleva entre Mrs Fry et Lord Sidmouth, le ministre de l'intérieur. (Home secretary.)

L'incertitude et le vague des termes de la loi pour préciser l'application du crime de faux et l'exécution de sa sentence avaient souvent amené des divergences si énormes que l'attention du public s'en était saisie et vivement préoccupée. Mrs Fry s'intéressa fort activement à cette question et, dans un cas de cette espèce, usa de toute son influence pour empêcher l'exécution de la peine capitale. Il n'y avait pas d'exemple précédent pour base de cette procédure.

Parmi les condamnées se trouvait une femme du nom de Harriett Skelton. Un enfant aurait lu sur sa physionomie ouverte et franche ce qu'était cette jeune femme et n'y aurait point reconnu le moindre signe de mal et d'endurcissement dans le vice. Son histoire justifiait cette première impression. Sous l'influence d'un homme qu'elle aimait, elle avait forgé des billets de banque. C'était une de ces malheureuses qui, poussées par l'impulsion généreuse de leur nature, mais sans le frein de la religion, sont fatalement entraînées à leur ruine.

Elle avait été condamnée à mort; mais l'on espérait une commutation de peine. Elle s'était montrée dans la prison repentante et soumise, et sa conduite était même si régulière que les autres

détenues, ses compagnes, disaient qu'elle était destinée à mourir, comme y étant la mieux préparée. Le sort de cette infortunée excitait la plus vive compassion. Mrs Fry fut sollicitée d'intervenir en sa faveur. Il y avait des circonstances atténuantes, mais non de nature à changer la lettre de la loi.

Entre autres personnages auprès de qui elle intercéda, le premier et le plus considérable fut le duc de Glocester. Ils ne s'étaient pas vus depuis beaucoup d'années. A sa requête, le noble duc se rendit à Newgate, où elle conduisit à travers les sombres cachots de cette prison son ancien partner de fêtes et de danses.

Il fit tous ses efforts pour sauver Skelton en s'adressant à Lord Sidmouth lui-même et accompagna Mrs Fry chez les directeurs de la Banque, pour réclamer leur indulgence en faveur de la coupable ; mais tout fut inutile : la loi suivit son cours et la malheureuse subit sa peine.

En perdant la cause de cette infortunée, son enfant adoptive, Mrs Fry fut profondément blessée et chagrine de ces rebuts et de cette résistance quoique légale. Mais elle eut une grande consolation. La reine Charlotte elle-même lui enjoignit de se rendre à l'Hôtel-de-Ville, *Mansion house*, où elle devait présider une séance solennelle. Mrs Fry, accompagnée de lady Harcourt, fut placée avec sa

noble amie sur l'estrade où elles attendirent l'arrivée de la famille royale.

A la fin de la séance, la reine s'avança vers l'illustre patronne des prisonnières de Newgate avec une touchante expression de bienveillance. La scène fut saisissante. La reine, avec sa petite taille, couverte de diamants, offrait un contraste frappant avec la haute stature et le simple costume de l'humble quakeresse conservant, même dans son émotion, le calme de ses manières habituelles. L'estrade étincelait de joyaux, de plumes et de toutes sortes d'ordres et d'insignes, d'où sortait en relief le modeste uniforme de la reine de la charité.

La salle était remplie de spectateurs, et au centre se trouvaient des centaines d'enfants de diverses écoles. Le tout formait un coup d'œil imposant et à la fois gracieux. Un murmure d'approbation courut dans l'assemblée et fut suivi d'une acclamation soudaine et spontanée qui retentit jusqu'au dehors. Ce tableau faisait moins ressortir une reine et une philanthrope, que la royauté elle-même plaçant son offrande de respect sur l'autel de la pitié et de la religion.

Un nouveau sujet de sollicitude attira l'attention de l'association des dames de Newgate : celui de l'envoi des femmes condamnées à la déportation et la manière de les occuper durant les longues heures de leur captivité à bord.

C'était une coutume parmi les condamnées de cette catégorie, avant de laisser Newgate, de se livrer à une orgie saturnale avec la licence de briser fenêtres, meubles et tout ce qui se trouvait sous leur main. Elles étaient transportées de la prison au lieu de l'embarquement dans des wagons ouverts d'où elles jetaient des clameurs outrageuses au milieu de la foule qu'elles traversaient, continuant cet état de désordre jusque sur l'embarcation. Mrs Fry obtint du gouverneur le consentement qu'elles fussent menées dans des voitures fermées, et elle promit aux femmes, si elles voulaient se tenir tranquilles et bien se comporter, de les accompagner elle-même avec d'autres dames jusqu'à Deptford et de les installer à bord. C'est pourquoi à l'époque du départ aucun désordre n'eut lieu. Les condamnées sous la surveillance des guichetiers formèrent un cortége enfermé et se conduisirent avec décence.

A bord du vaisseau de déportation de l'année 1818 les Dames virent un spectacle navrant, celui de tant de femmes et d'enfants entassés comme des troupeaux dans les cabines, mais aussitôt qu'elles furent divisées en groupes et que chacune d'elles dut s'associer avec celles à peu près de sa catégorie, il fut possible de former une classification générale. Cette mesure d'ordre proposée fut acceptée sur-le-champ. Les femmes furent disposées en classes de

douze, la monitrice comprise, celle-ci choisie entre elles par elles-mêmes. Celles du même âge à peu près et coupables des mêmes délits furent placées ensemble. Chaque classe comprenait deux groupes. La surveillance, de cette manière, devint aussi complète que possible au milieu d'une telle multitude si complexe. Cette déportation comptait 128 condamnées, et en outre leurs malheureux enfants.

L'emploi pour tant de mains et l'instruction manquaient encore; les femmes elles-mêmes se plaignaient de n'avoir rien à faire. D'après ce qu'on dit aux dames patronnesses, que les ouvrages de raccommodage et de fantaisie avaient un débit facile dans la Nouvelle-Galles du Sud, elles se procurèrent une quantité de matériaux qui occupèrent non-seulement le temps des condamnées à bord, mais dont le produit les mit encore en état de vivre jusqu'au moment où elles trouveraient dans le pays des places ou tout autre emploi.

Des bibles, des livres de prières et de petites publications religieuses furent confiés à chaque monitrice à l'usage de sa classe. Des dispositions furent prises pour que celles qui ne savaient pas lire et désiraient l'apprendre en eussent l'opportunité et les moyens. On réserva, non sans difficulté, sur l'arrière du vaisseau un petit espace séparé pour en faire une école, où pendant la plus grande partie

du jour les enfants furent enseignés à lire, à tricoter et à coudre. Une des condamnées entreprit cette tâche, et une récompense destinée à la maîtresse d'école fut remise au capitaine, à condition qu'elle persévèrerait dans ses fonctions jusqu'à la fin du voyage.

La dernière fois que Mrs Fry fut à bord de *la Maria* en rade à Deptford, il se passa une scène intéressante et solennelle. On hésitait pour savoir si les condamnées reverraient leur bienfaitrice. Elle se garda bien de se priver elle-même de cette jouissance.

Mrs Fry parut et se tint debout à la porte de la cabine, accompagnée de ses amies et du capitaine, les femmes placées de front devant elle. Les marins curieux de voir ce qui se passait, grimpèrent aux écoutilles près du cabestan ou se mêlèrent aux derniers rangs des groupes. Le silence était profond. Mrs Fry ouvrit une bible et d'une voix claire et distincte en lut quelques pages, pendant que les hommes des équipages des autres lignes de navires, attirés par la nouveauté de cette scène, appuyés sur les flancs des embarcations, écoutaient avec une avide attention. Elle ferma le livre saint et, après une pause, s'agenouilla et implora tout haut les bénédictions du ciel sur cette partie de l'œuvre de la grâce de Dieu qui, bien que l'un *sème* et l'autre *arrose,* peut seul faire fructifier.

Beaucoup de condamnées pleurèrent amèrement; toutes semblaieut touchées. Quand elle quitta le vaisseau, elles la suivirent des yeux et de leurs bénédictions, jusqu'à ce que le navire eût passé les autres lignes et qu'elles l'eussent perdue de vue. Il est impossible de décrire la sensation produite dans l'esprit public, quand la nouvelle de cette merveilleuse transformation des condamnées opérée à Newgate, commença à se répandre au dehors.

Depuis que le navire de déportation *Maria* avait été visité en 1818, le retour de chaque saison successive ramenait une déportation nouvelle, à laquelle Mrs Fry prenait une large part. Entre toutes les personnes qui la secondèrent activement dans son apostolat pour procurer l'amélioration physique et morale de ces pauvres créatures exilées sous un ciel étranger, Mrs Pryor s'y voua de corps et d'âme. *L'Amphitrite* seule fut privée des bénédictions de Mrs Pryor et de celles de Mrs Fry. Leur absence lui fut-elle fatale ?

Ce vaisseau, ayant à bord 108 femmes, 12 enfants et 16 hommes d'équipage, avait quitté Woolwich le 26 août 1833, en charge pour Sydney (New-South Wales). La tempête s'éleva dans la nuit du 26. Le capitaine fit tous ses efforts, mais en vain, pour s'éloigner de terre. Le samedi, vers 4 heures du soir, le bâtiment fut entraîné par la

violence du vent et vint échouer sur les côtes de Boulogne, non loin de l'établissement des bains. Vers le soir, la mer devint plus furieuse, et le bâtiment cédant à la tempête, s'entr'ouvrit et disparut sous les flots. En un instant tout s'abîma, à l'exception de trois hommes de l'équipage que l'on parvint à sauver [1].

Combien le cœur de l'ange gardien des prisons dut saigner, même de loin, quand il apprit les horreurs de ce sinistre, les cris des victimes, qui s'entendaient à l'extrémité de la jetée, tandis qu'elles tenaient encore leurs enfants dans leurs bras et s'engloutissaient à la vue des généreux Boulonnais impuissants à les secourir.

L'un d'eux cependant, Pierre Henin, marin, d'un courage et d'un dévouemeut admirables, se jeta à la nage portant un câble de sauvetage, au risque de sa vie, jusqu'au vaisseau naufragé; mais il en fut repoussé par le capitaine de *l'Amphitrite*, inflexible et inexorable comme la loi qui empêche les déportés d'aborder sur un parage quelconque, autre que celui de leur destination, et les dévoue tous ensemble et à la fois, le capitaine compris, à une tombe sous les flots.

A ces cris déchirants succéda le requiem de la mort. Toutes les voix s'étaient tues dans l'abîme,

1. Voir au musée de Boulogne-sur-Mer le tableau du naufrage de *l'Amphitrite*, le 30 août 1833, signé : PERROT, 1834.

et les vagues seules mugirent en ramenant 82 cadavres des victimes sur la plage qui aurait pu les recueillir vivantes.

Dès le lendemain elles eurent au moins leurs tombes et des prières sur elles avec les larmes de ceux qui vinrent ou ne vinrent pas les pleurer sur une terre amie et hospitalière aux morts.

L'auteur de ce récit a vu lui-même le monument qui leur fut élevé sur la colline dans un terrain donné par l'autorité municipale avec cette épitaphe, éloquente dans sa simplicité :

Ici reposent

QUATRE-VINGT-DEUX VICTIMES

du

Naufrage de *l'Amphitrite.*

L'épisode si touchant de la déportation des femmes condamnées, visitées pour la première fois en 1818 par Mrs Fry, avait fait une grande sensation dans la société aristocratique d'Angleterre et le sujet d'une conversation générale au Devonshire-House. Un lord, témoin oculaire de l'exhortation de Mrs Fry, en raconta les détails, et déclara, les larmes dans les yeux, que c'était la plus poignante tragédie qu'il eût jamais vue de sa vie.

Le célèbre Sydney Smith en fit le tableau graphique suivant :

« Il vient de se passer une scène, la plus drama-
« tique, la plus solennelle, la plus chrétienne que
« l'œil humain ait jamais contemplée : Le spectacle
« d'une sainte s'est offert au milieu de misérables
« créatures, rebut des êtres les plus dégradés; celui
« de ces mêmes femmes implorant un Dieu de par-
« don, adoucies par la voix d'un ange, s'attachant
« aux pans de sa robe et l'adorant comme la seule
« au monde qui les eût jamais aimées, jamais ins-
« truites, eût fait attention à elles, et leur eût ja-
« mais parlé d'un Dieu. C'est là un spectacle qui
« rabat toute la pompe orgueilleuse de ce monde,
« qui nous annonce la brièveté des heures fugitives
« de la vie, et nous dit qu'il est temps de donner,
« de prier, de soulager et d'aller, comme cette
« femme bénie, faire le travail de notre divin Sau-
« veur Jésus, au milieu des criminels, des affligés,
« des malades, dans les réduits les plus profonds
« de la misère et du crime. »

En 1819, Mrs Fry ayant achevé son œuvre à Newgate poursuivit sa visite des prisons au dehors, à Nottingham, Lincoln, Wakefield, Doncaster, Sheffield, Leeds, York, Durham, Newcastle, Carlisle, Lancastre et Liverpool, et ailleurs. Dans la plupart, elle établit des comités de dames pour la visite des prisons de femmes. Ce voyage pénitentiaire produisit des effets d'une grande importance, en ajoutant à son expérience déjà acquise et à la

somme de ses connaissances. Il contribua aussi à la diffusion des intérêts et améliorations des règlements disciplinaires. Toutefois la multiplicité de ces nouvelles et onéreuses occupations dans les Comtés et son absence de Newgate ne purent séparer son cœur maternel de ses enfants adoptives.

Sa tâche complexe fut accrue par les relations étrangères. Différentes communications lui arrivèrent de temps en temps du Continent pour exposer l'état des prisons ou demander des renseignements en vue de leur amélioration. Ce fut alors qu'elle ouvrit une correspondance active avec Saint-Pétersbourg par l'intermédiaire de feu Waller Venning. La princesse Sophie Mestchersky et d'autres dames se constituèrent en comité afin de visiter les détenues des cinq prisons de cette capitale.

A Turin, la marquise de Barol, née Colbert, travailla assidûment à cette œuvre importante. Des lettres vinrent aussi d'Amsterdam, où les personnes intéressées à la réforme des prisonniers s'efforcèrent de constituer une société pour l'amélioration de la discipline pénitentiaire et des comités pour visiter les détenues.

Mais bien que surchargée d'affaires, Mrs Fry n'en fut point accablée. Une nouvelle année s'ouvre sur sa pieuse et charitable vigilance. Toujours soutenue par sa vocation d'en haut, elle veille, prie et se repose sur son Dieu.

Le 8e mois, septembre 1822, elle reprend son journal à Plashet : « C'était hier l'anniversaire de « notre mariage. Il y a 22 ans. Par combien de « phases diverses ai-je passé, depuis ce jour ! que « de péripéties, en traversant les flots et les abîmes « du temps ! J'ai eu le bonheur d'avoir la santé, « en général, sauf une grave maladie. J'ai connu, « alternativement, le bien-être, la richesse, puis « la peine et les privations. J'ai eu dans toute leur « étendue les douceurs de la vie domestique, les « douleurs des plus cruels revers, la plénitude « d'une ineffable joie, et, en même temps, je fus « amenée dans une détresse telle qu'elle aurait pu « m'engloutir. Je fus exaltée parmi mes sembla- « bles, et aussi profondément humiliée. Les êtres « les plus chers m'ont été enlevés par la mort, et « d'autres m'ont été plus que donnés.

« Quelles furent les suites de cette expérience et « sa leçon salutaire ? C'est que le Seigneur est « plein de bonté, c'est que sa compassion ne « manque jamais et se renouvelle chaque matin. « Elles m'ont accompagnée toute ma vie quoiqu'il « m'ait permis de passer de bonheurs inexprima- « bles à des peines inouïes, connues seulement de « lui-même et de mon âme. Il a daigné être mon « souverain appui. Sa main droite m'a soutenue « et m'a relevée. Béni soit son nom à jamais ! Ne « puis-je donc pas glorifier mon Ebenezer, et re-

« connaître qu'il n'y a point de Dieu comme mon « Dieu ? et que c'est un bonheur de le servir « même par le chemin de la croix ; car il est digne « d'être servi, obéi à présent et toujours. Par-des- « sus toute chose je demande, en ce qui me con- « cerne, que, dussé-je être réservée à d'autres « épreuves les plus cruelles, rien ne puisse me sé- « parer de son amour, ni m'arracher à son service, « mais que je lui sois de plus en plus et entière- « ment dévouée de cœur, d'âme et d'esprit, avec « l'aide de mon adorable Sauveur ! »

L'année 1823 s'ouvrit pour elle avec des pertes domestiques. Peu d'épreuves sont plus douloureuses que celle d'entrer dans une nouvelle année et d'y voir entrer avec elle une affliction anticipée pour une perte certaine et inévitable ; c'est une ombre et déjà un crêpe sur l'avenir. Depuis 1792, époque de la mort de M. Gurney, son père, ses filles formant un faisceau solide et compacte avaient joui d'une belle santé. Mais le temps approchait qu'une brèche allait s'y faire. Depuis quelque temps, celle de Priscilla, la plus jeune des sept sœurs, déclinait, et bientôt les progrès rapides d'une consomption déclarée présageaient que la corde d'argent allait enfin se rompre. Elle se rompit. Pour l'exquise sensibilité de Mrs Fry, cette séparation fut poignante. Elle y eût succombé, si la foi n'avait combattu sa douleur. La

religion et la raison sauvèrent celle que la nature eût tuée. Sa sœur Priscilla, devenue comme elle par conviction, un membre de la société des Amis, s'était adjointe à sa sœur dans le ministère du labeur et de la charité, et ce lien des âmes avait resserré encore les nœuds du sang.

Le portrait de cette sœur, une autre femme exemplaire, est tracé en six beaux vers de la main d'une jeune Irlandaise, qui s'inspira de la visite et de la présence de Priscilla Gurney dans son pélerinage d'Irlande :

Sur de célestes traits son âme se révèle;
Ils brillent sans besoin d'une grâce nouvelle.
Si le mal se cachait sous un masque trompeur,
Nos yeux charmés seraient les dupes de l'erreur.
Doux esprit bienfaisant, notre vue est ravie,
Des deux beautés en toi contemplant l'harmonie.

De l'île de Wight, où Priscilla Gurney avait passé l'hiver précédent, elle écrivit à sa sœur une lettre qui témoigne de l'influence d'Élizabeth sur le reste de sa famille, et de ce don si rare et si puissant de consoler les siens.

« Tu as été dans ma pensée, ma sœur chérie, et « je puis à peine te peindre le flot de tendresse qui « souvent s'échappe de mon cœur pour toi. Il y a « un penchant irrésistible vers toi seule que je ne « sens pour nul autre, excepté peut-être pour notre « cher frère Joseph. Tous les trois nous nous

« comprenons si bien dans nos pensées les plus « intimes, nous nous associons dans nos luttes, « nous nous soutenons mutuellement dans les « abîmes du cœur. Il nous a été permis, suivant la « proportion de nos facultés respectives (car la « mienne auprès de toi est bien petite), de partager « le même degré de consolations spirituelles, et, « descendus ou tombés profondément, de remon- « ter ensemble. Quel appui, quel soutien, quel « rafraîchissement ! En un mot, quelle mère tu as « été pour nous deux ! Je dois avouer que mon « cœur se tourne vers toi, sœur bien-aimée, avec « joie et gratitude. Bien que ta carrière ait été « semée d'épines et d'afflictions, je crois pourtant « que tu en as triomphé par la grâce de notre Sau- « veur. »

Cette lettre si généreuse et pleine d'onction ne fut pas longtemps sans être suivie de la mort de celle qui l'écrivait.

Ce fut là un choc terrible, une blessure qui devait être bien longtemps saignante dans ce cœur déchiré.

Mais rien ne pouvait comprimer l'essor de cette charité ardente qu'alimentait la misère des autres, en adoucissant ses propres douleurs. Sous le coup de ces afflictions et dans ces naufrages de la vie, Mrs Fry avec sa sensibilité maladive s'affaissa dès le printemps de 1824, mais fut soutenue par son

extrême énergie dans l'accomplissement des diverses tâches qu'elle s'était imposées et même dans la continuation de son journal.

« Hier 15, je me suis rendue, malgré ma fai-
« blesse, à la séance de la Société biblique, et j'eus
« le bonheur de trouver et constater tout ce qui
« avait été fait, selon mes intentions, dans les visites
« des prisons par les dames de l'association ouvrant
« aux infortunées une voie de retour vers le bien ! »

Le motif de cette séance était l'anniversaire de l'association elle-même. Elle porta sur le mode d'avoir un point central de communication entre les divers comités visiteurs des prisons sur les différents points de l'Angleterre. On y institua même un bureau de correspondance avec les personnes du continent intéressées au même sujet et aux mêmes améliorations.

La duchesse de Glocester honora la dite société de son patronage et une foule de notabilités se joignirent à elle comme Ladies vice-patronnesses.

Mrs Fry et ses amies furent encouragées dans leurs plans de réforme par les suffrages et l'adhésion du public et surtout par un acte du parlement qui vint corroborer et sanctionner une mesure espérée et caressée par la philanthropie chrétienne. Le plus important de ses résultats fut la nomination de dames surveillantes, qui apportèrent leur puissant concours à l'instruction religieuse et à l'occu-

pation manuelle obligatoire des femmes détenues. La grande et généreuse idée de leur ouvrir un asile après leur libération réclama aussi la sérieuse attention des dames du comité.

Le rapport fait en 1824 mentionna les refuges de cette nature déjà fondés à Dublin et à Liverpool, dont les établissements furent imités dans le reste de l'Angleterre et sur le continent de l'Europe. Préalablement, en 1822, un petit refuge pour les détenues relâchées les plus intéressantes avait été ouvert à Westminster, sous le nom de Torhill Fields, par les soins et la bienveillance chrétienne d'une dame miss Neave. Elle y avait consacré son temps et sa bourse. Ce fut une promenade en voiture avec Mrs Fry, qui lui en avait suggéré l'idée, comme elle le raconta elle-même. « Une « promenade matinale avec ma chère Mrs Fry « me détermina tout d'un coup à joindre mon « concours, tout faible qu'il était, à cette bonne « œuvre; je me rappelle littéralement l'observation « de notre amie à ce sujet et puis me retracer son « regard et l'accent de sa voix qui lui était si par- « ticulier. « J'ai souvent suivi, dit-elle, la carrière « d'une jeune femme qui s'annonçait bien, mais à « la suite d'une faute se terminait dans une cellule « de condamnées. Ah ! s'il y avait quelque refuge « pour une jeune délinquante, ma tâche serait « moins pénible ! »

Cette simple conversation de quelques instants sur ce point fut comme la première pierre de l'asile des femmes détenues libérées. Leur nombre, de 4 d'abord en 1824, s'éleva à 9. Aujourd'hui sous le nom de Manoir royal de Salle d'asile, il contient environ 50 jeunes femmes, et depuis sa fondation il a recueilli plusieurs centaines de ces malheureuses dénuées auparavant et sans refuge. Une autre classe de sujets réclama encore dans la même séance l'attention de la Société biblique, la classe des petites filles vicieuses et négligées par leurs parents, si nombreuses dans Londres et endurcies de si bonne heure dans le mal. Soit qu'elles aient été ou non emprisonnées, elles n'avaient aucune chance de réforme dans leur famille et étaient cependant trop jeunes pour être placées dans un asile.

Avant l'anniversaire suivant, une école de correction destinée à cette catégorie d'enfants fut ouverte à Chelsea, où elles furent séparées de leurs premières compagnes pour être formées à des habitudes d'ordre et de régularité. La première idée en était venue à l'esprit de Mrs Fry pendant une conversation qu'elle eut dans la cour de Newgate avec son amie Mrs Benjamin Shaw, au sujet de l'extrême difficulté et de l'embarras qu'allaient donner quelques jeunes délinquantes sur le point d'être libérées et dont on ne savait que faire.

Elle pria donc Mrs Shaw de réfléchir à ce sujet et d'en tracer quelque projet mûrement approfondi. Cette dame se mit aussitôt à l'œuvre, y apporta toute son attention et ne se relâcha de son zèle et de ses efforts qu'elle n'eût vu l'école de discipline fermement établie et son utilité complétement éprouvée. Mrs Fry demandait instamment l'adoption par le gouvernement de cette institution destinée à recueillir les enfants abandonnées, et Sir Robert Peel, alors ministre, à qui elle s'adressa en lui soumettant ce projet, l'appuya vivement, comme capable de faire beaucoup de bien. Il y fit souscrire des personnes étrangères et l'encouragea lui-même par une magnifique donation.

Ces deux institutions continuent d'être d'importantes auxiliaires de la Société des dames, qui leur envoie des secours d'argent considérables pris sur ses fonds accrus des subventions versées par les patronnesses de la caisse des Détenues libérées.

Mrs Fry, se trouvant de plus en plus affaiblie, fut transportée à Brighton où elle recouvra graduellement ses forces. Ce fut pendant ce temps que la sérieuse et délicate question de secourir les pauvres habitants des villes attira particulièrement son attention. Ce fut également durant ce séjour qu'elle se vit douloureusement éprouvée par le nombre de demandes qui lui vinrent non-seulement des mendiants de profession qui harcelaient

les personnes en voiture et les piétons avec des clameurs importunes, mais aussi du fait des résidants nécessiteux accoutumés à demander à la porte des maisons et à spéculer sur les visiteurs mêmes. Pendant son séjour à Brighton, Mrs Fry fut sujette à de cruelles syncopes de faiblesse durant la nuit et de très-bon matin, au point qu'il fallait souvent la porter devant une fenêtre ouverte pour le renouvellement de l'air. Mais quelle que fût la température ou la saison, à l'aurore d'un jour calme et serein, ou dans une éclaircie d'un ciel d'orage, un seul objet vivant se présentait à sa vue, c'était l'homme solitaire blocus [1] passant et repassant sur le galet du rivage. Il commença par attirer son attention et bientôt excita sa sympathie ; car son service était des plus durs et périlleux.

Un jour qu'elle se promenait, elle arrêta sa voiture devant une des stations des Gardes-Côtes, et parla à l'un d'eux. Celui-ci, s'excusant sur ce qu'il leur était défendu de communiquer avec les étrangers, déclina toute conversation. Mrs Fry, craignant d'avoir par inadvertance exposé cet homme à une contravention, lui donna sa carte pour la remettre à l'officier de service en le faisant informer qu'elle ne voulait que de simples renseignements sur la

1. Le garde-côtes chargé d'empêcher la contrebande.

situation des gardes-côtes, leurs femmes et leurs enfants qu'elle avait vus au-dehors. Cette petite circonstance était presque effacée de son esprit, lorsqu'un jour elle reçut la visite d'un officier de marine de service à la station où elle s'était arrêtée. Il venait lui donner en personne les informations qu'elle avait désirées. Le service, en effet, était des plus rudes pour les chefs et les soldats, car les stations étaient souvent dans des localités âpres et inaccessibles. La nature même de ce service qui leur interdisait toute communication avec les habitations voisines, les rendait très-impopulaires. Constamment harassés par leurs veilles de nuit, exposés à un danger imminent de toutes les minutes par l'inclémence du temps et leurs rixes avec les contrebandiers, ils pouvaient bien se dire être eux-mêmes en état de blocus. Ce rapport confirma Mrs Fry dans sa conviction qu'il n'y avait d'autre chose à faire pour les douaniers que d'améliorer leur état moral et religieux. Les officiers de service dans plusieurs des stations voisines secondèrent activement ses vues. Attendu la nature et les règlements du blocus de la côte, il fallut se borner à donner à ses agents des bibles et des livres utiles. Mrs Fry s'adressa en conséquence à la Société biblique qui les en approvisionna largement.

Ce fut ainsi que, pour servir et soulager les souffrants autant qu'il était en elle, elle leur

donnait ce qu'elle pouvait enlever de temps et de force à ses propres souffrances.

Mrs Fry, accablée, depuis beaucoup d'années, de devoirs domestiques et de soins au dehors, avait rarement goûté quelques heures de repos physique ou mental pour se retremper et se préparer à d'autres épreuves nouvelles. Nous la suivons maintenant sur une scène différente et la verrons jouir cette fois d'un certain loisir relatif.

Entre la Tamise et une vaste pièce d'eau contiguë, nommée Dagenham Breach, se trouvent deux cottages environnés d'arbres, particulièrement de saules, situés sur une plaine ouverte, avec des lits de roseaux derrière et des deux côtés couvrant les rives du fleuve. Leur exposition était au sud-ouest, et l'on n'y pouvait arriver que par une route rocailleuse et circulaire, ou bien en traversant la rivière juste en face des cottages. Un fossé étroit conduisait du chemin du fort de Tilbury aux eaux de Dagenham Breach. Un bateau venait à la rencontre du visiteur et le transportait à cette pièce d'eau tout à fait isolée. Jusqu'ici Dagenham n'avait été qu'un lieu fréquenté pour y pêcher. Aujourd'hui les réparations faites à la maison de Plashet engagèrent la famille à l'essayer comme un lieu de plaisance temporaire. L'expérience réussit et l'on vint passer plusieurs étés dans cette singulière retraite.

La vie qu'on y mena fut vraiment délicieuse : c'était la promenade en bateau, les magnifiques vues de la Tamise, les rives opposées d'Erith et de Belvédère, l'absence de toute étiquette, la vie presque en plein air. Mrs Fry savoura le calme d'un tel séjour, avec son amour passionné de la nature, ses enfants autour d'elle et hors du fracas d'un monde d'affaires. Ah ! quelle impression profonde ont laissée dans la mémoire des survivants, ces belles soirées d'été ! Les splendides couchers du soleil, la navigation de la Tamise, le glapissement de l'eau, la fraîcheur de l'air, les groupes joyeux des enfants, le bonheur des parents, mais, par-dessus tout, la physionomie calme et sereine de l'heureuse mère jouissant avec délices de toutes ces douceurs. Comme elle goûtait tout ce qui se passait autour d'elle ! comme elle s'amusait de toutes les aventures des promenades en bateau, et quelle bonne volonté de sa part pour se joindre aux expéditions et aux courses sur les bruyères de Beacontree et de Hornchurch ! enfin comme elle était prête à encourager cette gaîté de cœur qui n'a sa source que dans le beau et le vrai !

Dagenham. — Le 17 du 8e mois, septembre, elle touche avec amour dans son journal le sujet deses enfants. « Notre cher fils et ma fille Cres-« well sont destinés à vivre dans le Norfolk. Il « m'en coûte bien de m'en séparer; car je sens

« chaque jour se resserrer les nœuds de notre « affection. »

En automne Mrs Fry parcourut, comme membre de la Société des Amis, le midi et l'ouest de l'Angleterre, où elle eut la précieuse occasion de faire la connaissance de la célèbre et excellente Hannah More, cette autre chrétienne si richement douée. Celle-ci, en réponse à la demande d'un léger service, lui écrivit cette lettre affectueuse : « Ma chère « amie, toute demande venant de vous, s'il dé« pend de moi d'y satisfaire, ne peut manquer « d'être bienvenue. Je me reporte avec un vif « plaisir à la trop courte visite que vous m'avez « faite. Si vous la répétiez, je serais bien heu« reuse.

« Votre très-affectionnée,
« H. More. »

Hannah More, outre les qualités d'un cœur qui attira le cœur d'Elizabeth Fry, fut un écrivain religieux d'élite, et une victime de sa bonté et de son talent qui lui firent oublier les intérêts matériels de la vie, pendant que son vil entourage, par le pillage et le vol, appauvrissait et ruinait cette admirable femme.

Dans un exemplaire de la *Piété pratique* d'Hannah More, elle mit cette inscription :

Offert à Mrs FRY

« Comme gage de vénération pour son zèle héroïque, sa « charité chrétienne, sa bienveillance infatigable envers les « plus abandonnés des êtres humains. »

Ils étaient nus, elle les vêtit,
Dans la prison elle les visita;
Dans leur ignorance elle les instruisit,
Pour l'amour de Jésus-Christ,
Au nom et par la parole
De Celui qui passa en faisant le bien.

Cette rencontre avait offert au monde le beau spectacle des deux personnifications les plus édifiantes de la charité chrétienne : Hannah More et Eli zabet h Fry

On vit un autre jour, mais à la même heure, deux parfaits modèles de la philanthropie animée du christianisme, Mrs Fry et Wilberforce. A bord de l'un des vaisseaux de déportation en rade à Woolwich se trouvaient de 100 à 300 femmes assemblées pour entendre les exhortations et les prières de ces deux orateurs si bien inspirés.

Deux voix plus éloquentes n'ont jamais peut-être réuni plus de beauté, de puissance et d'harmonie pour frapper et toucher cette troupe de pécheresses, ainsi que l'attestèrent l'attention haletante, les pleurs et les sanglots étouffés de ces centaines de misérables créatures, rachetées, si elles l'ont voulu, par le sang d'un sauveur.

Ah ! sans doute, en entendant les sanglots et

les soupirs douloureux de ses chères prisonnières, son troupeau, Mrs Fry demandait à Dieu qu'il les nourrît plus tard du pain de leurs larmes et leur en donnât une coupe abondante pour boire [1].

Parmi les nombreuses réclamations adressées à Mrs Fry pour renseignements et demandes concernant la réforme des prisons, plusieurs lui arrivèrent d'Irlande. Elle avait songé depuis longtemps à visiter ce pays et crut de son devoir de le faire comme membre dirigeant de la Société des Amis. L'occasion s'en présentait maintenant. Sa fille aînée avait par degrés secondé sa mère en la soulageant des affaires domestiques et était même en état de prendre en main celles d'un caractère officiel.

Au printemps de 1827, Joseph John Gurney proposa à sa sœur Elizabeth Fry de faire avec elle le voyage d'Irlande, dans le but combiné de visiter la Société des Amis, de donner des conférences publiques aux personnes appartenant à d'autres cultes et de constater l'état des prisons irlandaises et de divers asiles. La sœur de son mari Elizabeth Fry convint avec tous deux de les accompagner.

Son cœur s'arracha à ses chers enfants dans cette séparation. « Mes regrets, disait-elle plus tard, « furent adoucis par la pensée que je ferais en les

1. Psaume LXXX, vers. V.

« quittant un sacrifice agréable au meilleur des « maîtres ! »

Des extraits de ses lettres nous donnent non-seulement l'histoire de son voyage, mais aussi la confidence de ses craintes maternelles, de ses consolations spirituelles, des difficultés qui s'élevaient devant elle et du courage qui lui permit de les surmonter.

L'originalité du caractère irlandais l'attirait particulièrement. Sa mission excita l'enthousiasme de ce peuple et le lui montra dans les circonstances les plus favorables.

« Un jour, écrit-elle, que nous visitions les pri-« sons de Dublin, les juges séant dans leur cour « nous firent prier de nous rendre près d'eux. Fi-« gurez-vous notre Société d'Amis dans une nom-« breuse audience et assise aux côtés du tribunal : « quelle différence de cette situation, me disais-je, « et de celle des Quakers d'autrefois, cités devant « une cour de Justice à l'époque de leur persécu-« tion et de leurs cruels traitements ! Ma croyance « intime est que leur ferme attitude d'alors leur « prépara la voie plus tard pour leurs utiles ser-« vices. »

La maison d'industrie à Dublin lui parut l'institution la plus intéressante qu'elle eût jamais vue. L'état de celle des aliénés lui donna aussi une grande satisfaction. Après avoir visité d'autres éta-

blissements et tenu plusieurs conférences, elle reconnut en quittant Dublin, avec un sentiment profond de gratitude et de paix dans le cœur, que le Seigneur les avait aidés puissamment dans ce voyage et avait changé leur faiblesse en véritable force.

A Londonderry, leur arrivée fut saluée par un gai carillon de cloches. A Colerain, ils se donnèrent la récréation d'une visite au Giant-Cause-way. En dépit de tous les contre-temps, de la fatigue et de la pluie, ils purent admirer cette immense couche basaltique dont l'auteur de cette esquisse a vu autrefois lui-même et foulé les colonnes à Staffa dans la grotte de Fingal ; où éclatent de toutes parts les merveilles si variées des œuvres de Dieu. Ils allèrent à Boyle, de là à Roscommon et à Moate, visitant sur leur route les prisons, donnant des conférences et distribuant des *tracts*. A l'une de ces conférences mille personnes environ furent présentes, presque toutes catholiques. Elle avait commencé avec quelque confusion; mais l'ordre se rétablit bientôt et la séance se passa à la grande satisfaction des auditeurs, qui applaudirent les conférenciers avec enthousiasme.

Élizabeth Fry se sentait épuisée de fatigue et chaque jour ajoutait aux difficultés de la tâche qu'elle s'était imposée.

Ce n'était pas la volonté de Dieu d'éloigner la

coupe amère de sa servante, mais plutôt de lui donner la force et la grâce de la boire comme venant de sa divine main.

D'autres épreuves, les accidents de la vie, des revers de fortune l'assaillirent au milieu de sa carrière. La faillite de l'une des maisons de commerce où était intéressé son mari enveloppa Elizabeth Fry et sa famille d'un enchaînement de chagrins et d'inquiétudes qui jetèrent une teinte sombre sur le reste de ses jours. La nature chancela sous le choc; la chrétienne résista. Un bras de chair eût été un roseau fragile. Elle s'appuya sur son Dieu, et elle put reconnaître ce qu'elle aurait eu de consolations dans la seule philosophie païenne, celle même du stoïque Épictète qu'elle lisait dans sa première jeunesse [1].

Voyez au contraire comment Mrs Fry en cette circonstance épanche les pensées qui l'oppressent, en laissant toutefois d'abord échapper le cri de la nature et le murmure de la chair. « J'ai senti par-

1. Souviens-toi que si tu regardes comme libres et à toi les biens qui dépendent de la nature et te sont étrangers, tu n'y trouveras que gêne, trouble et regrets; et que tu accuseras les dieux et les hommes. Si au contraire, tu n'estimes comme tiens que ce qui est à toi et comme étranger ce qui l'est, jamais personne ne te contraindra, personne ne te gênera; tu n'accuseras personne, tu ne t'en prendras à personne; tu ne feras rien contre ton gré. Invulnérable, tu n'auras point d'ennemi et aucune calamité ne pourra t'atteindre.

fois de courtes angoisses, non pas pour ce que nous devons souffrir nous-mêmes, mais pour ce que d'autres peuvent souffrir. Tout ici me paraît une complication fatale. Quand je considère cette mystérieuse dispensation permise par la suprême sagesse, je suis prête à dire : Comment, Seigneur, traitez-vous ainsi votre servante, qui vous aime, qui craint votre nom? Et je dis alors : C'est mon infirmité de me plaindre. N'ai-je pas besoin de châtiment? N'en mérité-je point? Mais que cette dispensation mystérieuse d'affliction profonde et déchirante ne tombe pas seulement sur nous, mais aussi sur d'autres, pour nous éloigner davantage des choses de la terre et nous attacher plus fortement aux richesses durables de l'éternité. Je ne puis raisonner là-dessus. Je dois m'humilier et m'humilier seulement, et dire en mon cœur ce que je crois faire : Non comme je le veux, mais comme vous le voulez. Eh bien, si telle est la volonté du Seigneur, qu'il en soit ainsi, que votre grâce suprême nous suffise dans ces jours de détresse. Donnez-nous seulement la force de ne point défaillir sous vos rebuts. »

En décembre, Mrs Fry fut appelée dans le Norfolk pour se rendre auprès de Priscilla Buxton, sa nièce chérie, dangereusement malade. Elle lui administra le double secours physique et spirituel avec les soins les plus prudents et les plus judicieux.

Priscilla, après sa guérison, décrit l'habileté de sa tante comme garde-malade. Sa seule présence et son aspect produisaient déjà un calme parfait. Son autorité mêlée de tendresse était d'une efficacité souveraine, comme un baume adoucissant appliqué sur le corps et l'esprit, celui de l'espoir. Priscilla parlait avec enthousiasme de sa condescendance aux plus humbles services et rappelait cette main si légère, sa manière de lire admirable et sa société charmante. Oh! que ne pouvons-nous encore une fois l'entendre, la voir et l'embrasser!

En chemin Mrs Fry avait rencontré un homme gisant sur la route sur le point de mourir. La roue d'un wagon attelée de deux forts chevaux qui avaient pris le mors aux dents lui était passé sur la tête. Aussitôt elle dit à sa fille, sa compagne, de tirer d'un coffre un flacon d'eau-de-vie toujours à sa disposition en cas d'urgence. Elle s'agenouilla auprès du blessé, replaça avec soin le péricrâne de sa tête écrasée, pansa la plaie avec son mouchoir, et lui donna une gorgée d'eau-de-vie qui le fit revivre. Puis elle le fit porter doucement à l'hôpital de Norwich, où, après avoir langui quelques semaines, ce malheureux expira, mais sans doute préparé au changement solennel. Élizabeth Fry en cette occasion comme en d'autres fut la bonne Samaritaine.

Sa révérence pour son Dieu s'unissait en elle

comme dans tous les cœurs anglais au respect pour ses souverains.

En mai 1831, « J'eus l'honneur, écrit-elle, de « faire ma cour à la duchesse de Kent et à sa char- « mante fille la princesse Victoria ; William Allen « m'accompagnait. Nous avions emporté quelques « livres sur l'esclavage, dans l'espoir d'intéresser la « jeune princesse à cette grave question huma- « nitaire soulevée par son ardent avocat, Wilber- « force. Nous fûmes reçus avec une grande bonté « qui m'enhardit à exprimer le vœu que le ciel fît « tomber ses bénédictions sur la duchesse de Kent « et sa fille; que celle-ci voulût suivre l'exemple « de notre précieux Seigneur Jésus-Christ et qu'en « grandissant en stature, elle pût croître en faveur « avec Dieu et les hommes. J'osai même rappeler « l'histoire du roi Josias qui commença à régner à « l'âge de 8 ans et fit ce qui était juste devant le « Seigneur. »

Mrs Fry, complimentant d'avance la jeune future souveraine dont le règne était prévu, aurait-elle pu dire à sa mère : « Madame votre fille sera ma reine ? » Non. Cette parole d'un courtisan français à la mère d'un roi qui ne régna jamais aurait été déplacée dans la bouche de la servante du Christ.

Au retour d'un voyage pittoresque et à la fois philanthropique, elle épanche ainsi dans son journal sa reconnaissance envers Dieu des bénédictions

qui ont abondé au dehors et de la joie qu'elle ressent au foyer domestique :

« Je revins hier et je crois n'avoir jamais eu de « retour plus heureux. Je pleurai d'attendrisse- « ment. Mes larmes semblaient avoir changé de « cours. Elles ont souvent coulé de chagrin, mais « aujourd'hui ce sont mes enfants qui me les font « verser : j'ai trouvé ici tout dans un état prospère, « pour mon bien-être et avec des surprises char- « mantes. Mon très-cher mari a fait embellir ma « demeure. Mes enfants m'ont comblée de pré- « sents. Leurs offrandes d'amour m'ont réjoui le « cœur, mais je me trouvais indigne de si délicates « attentions ! »

Ah! sans doute elle leur disait, comme une femme exemplaire à son cher mari, ces paroles de tendresse qui coulent d'une bouche de mère ou du cœur d'une épouse : « Vous m'aimez trop. Je suis « une pauvre créature peu digne qu'on pense au- « tant à elle [1]. »

Les efforts et l'activité incessante de Mrs Fry pour le bien des prisons du Royaume-Uni touchaient à leur fin. Elle avait été un instrument admirable pour y attirer l'attention des autorités.

1. Dearest love, you are too auxious and love me too much. I am a poor creature not worth so much. — Paroles adressées à l'auteur de cette esquisse par sa femme dont il était inquiet.

Aussi les inspecteurs y donnèrent-ils tous leurs soins et leur sollicitude.

Au contraire des progrès qui se faisaient sentir partout ailleurs, les prisons de Jersey et de Guernsey restaient dans une stagnation déplorable. Mrs Fry fut sollicitée de traverser encore le détroit pour aider à l'arrangement des prisons de femmes de Jersey. Elle voulut en réinspecter l'hôpital et constater les opérations de la société des districts. Le même objet l'attira vers Guernsey. Elle crut aussi de son devoir de visiter l'île d'Alderney, où elle n'avait jamais été.

Après de mûres considérations, elle se décida à revoir chacune des îles du détroit, et accompagnée de M. Fry et de leur fille, ils s'embarquèrent avec l'apparence d'une heureuse navigation; mais il survint à quatre heures du matin un brouillard si épais qu'on ne pouvait voir la longueur du vaisseau, qui s'arrêta cloué plusieurs heures entre les Caskets et l'Ile d'Alderney, dans un passage étroit au milieu des rochers. La situation était fort périlleuse, à un tel point que Mrs Fry, après la crise passée, dit à sa fille : « J'ai douté si nous n'étions « pas à l'aurore de l'éternel repos, au lieu du Sab- « bath terrestre; je me suis vraiment crue au mo- « ment d'entrer dans l'église céleste plutôt que « celle d'ici-bas. »

Ses jours avaient été providentiellement sauvés.

Elle n'en fut que plus active et zélée pour le bien, le point de mire de toute sa vie et l'objet particulier de ce voyage en mer. L'hôpital de Jersey, la Société des dames du District et les prisons occupèrent son attention, et Alderney ainsi que Guernsey ressentirent les effets des réformes d'une sage organisation. Mais, à peine satisfaite sur ce point, d'autres préoccupations, d'autres soucis domestiques la rappellent à son foyer.

Quelle leçon nous donne cette admirable femme, qui concilie le monde souffrant du dehors et la famille intime! De la chambre de malade de l'une de ses filles, elle écrit pour soulager les chagrins et l'anxiété d'une autre dangereusement atteinte d'une fièvre scarlatine prise en soignant son petit garçon.

« Je viens de recevoir la navrante nouvelle. « Penser que cet amour d'enfant est si abattu par « le mal! Eh bien, cher bébé! il est bon de se « souvenir que c'est à ceux de ton âge qu'appar- « tient le royaume des cieux. Quelle idée conso- « lante, délicieuse, de penser que ces anges, ces « esprits bienfaisants, sont toujours en présence « de notre Dieu! J'ai peur de lui demander la vie « de cet enfant chéri, de crainte qu'il ne soit plus « tard gâté par le souffle impur de ce monde! « Mais je puis l'implorer pour qu'il le protége « contre le mal et que cette douce créature vive « pour glorifier son divin auteur. »

Cette visite pénitentiaire des Iles de Jersey et Guernsey fut le prélude d'une plus importante, celle des prisons mêmes de Paris. Son mari, Josiah Forster et Lydia Irving l'accompagnèrent dans cette capitale en janvier 1838. Le matin de leur arrivée, ils s'unirent en une commune prière pour demander au Très-Haut la sagesse afin de les diriger, et la force d'accomplir leur tâche dans les prisons françaises. Un mois se passa à l'inspection laborieuse et dans la délibération des plans de réforme des diverses institutions publiques et particulières.

Le comte de Montalivet, ministre de l'Intérieur, leur fit ouvrir les prisons. Mrs Fry, aussi populaire en France que dans son pays, en compagnie de M. de Metz, conseiller à la cour Royale, de lady Granville, de la duchesse de Broglie et d'autres personnages, visita la prison des jeunes détenus, la prison militaire de St-Germain, la prison centrale de Poissy, la Conciergerie, et par trois fois la prison de St-Lazare et des mille femmes de trois catégories, alors y enfermées.

Mrs Fry demanda que les détenues fussent rassemblées pour leur lire une page de l'Écriture. Elle choisit la parabole de l'enfant prodigue. Ce fut une dame française qui en fit la lecture avec beaucoup d'onction. Une pause suivit et Mrs Fry commenta le chapitre avec beaucoup d'onction,

pendant que la même dame traduisait phrase par phrase. Les détenues furent vivement impressionnées. Mrs Fry leur demanda si elles aimeraient à être visitées par des dames qui viendraient leur faire une lecture et sympathiser avec elles. « Oui, oui, » s'écrièrent-elles toutes. Et ce ne furent pas ces pauvres créatures seules qui acceptèrent cette offre avec avidité et en pleurant. Les geôliers et les brigadiers, qui étaient entrés dans la salle et s'étaient mêlés à l'auditoire, contre le désir de Mrs Fry, furent tous si affectés, que les pleurs coulaient sur leurs visages. « Elles ne sont pas pires « que nous, ces pauvres femmes, dit une excellente « dame, mise pour la première fois en contact avec « elles ; seulement les circonstances sont toutes « pour nous et toutes contre elles. »

Cette lecture dans une prison de Paris émut singulièrement la société parisienne. Car on y avait déjà entendu parler de celles que Mrs Fry avait faites à Newgate, de l'accent de sa voix pénétrante et articulée, de son habileté à fixer l'attention de son auditoire et de sa puissance à toucher les cœurs. Elle-même et d'autres personnes l'attribuaient humblement à la seule influence de la parole de Dieu et assuraient que le même effet se produirait n'importe où et par qui cette parole serait présentée.

Le résultat des observations de Mrs Fry sur

l'état des prisons fut consigné dans une lettre au préfet de police, contenant ses vues, pour l'arrangement, la classification des condamnées, sur les devoirs des surveillantes et l'instruction à donner aux détenues. Elle adressa aussi un rapport au roi Louis-Philippe, sur ce sujet qu'elle avait tant médité et étudié ; elle insista particulièrement sur le besoin de répandre davantage la connaissance des Saintes Écritures et leur usage en général dans toutes les institutions françaises, où la Bible a été longtemps interdite, en permettant de seuls extraits de son histoire. L'attention de Mrs Fry ne se borna pas aux prisons de Paris. Elle visita encore les hôpitaux, la Salpétrière, renfermant alors 5000 individus, âgés, infirmes, épileptiques, idiots et aliénés ; les écoles protestantes et catholiques, les Enfants trouvés et autres maisons de charité analogues.

Après ce tour de France, dont pas une minute ne fut perdue ni pour elle ni pour les souffrants ou criminels qu'elle venait soulager ou ramener au bien, le 11 août 1838, Élisabeth Fry, rafraîchie par quelques jours de repos et de joie au foyer de famille, se remit en route à l'âge de 58 ans pour le nord de l'Angleterre. Là, des amis l'attendaient pour l'associer à leurs conférences, inspecter avec elle les prisons, et la mettre en rapport avec les magistrats et les autorités compétentes. C'était le

moment où le projet de loi présenté dans la session parlementaire précédente, tendant à l'amélioration des prisons d'Écosse et du régime disciplinaire, était en instance devant la chambre des communes.

Le voyage des Amis était édifiant et pieusement employé. La lecture des Saintes Écriture se faisait dans la voiture. Mrs Fry déposait souvent le livre sacré, fermait les yeux attendant l'inspiration de Celui qui a la clé de David pour ouvrir et sceller l'instruction des pages divines.

A Édimbourg, comme dans Aberdeen où la servitude pénale [1] et le système cellulaire étaient en force d'exécution, les conférences portèrent sur ces objets et firent ressortir l'opinion d'Élizabeth Fry également balancée entre la nécessité d'une juste punition et la cause de l'humanité.

En principe, elle doutait si l'homme a le droit de sequestrer son semblable à moins d'un crime odieux et d'une nature exceptionnelle. Elle ne pouvait admettre qu'il fût conforme à la raison ou à la religion d'isoler un être destiné par son créateur à la vie sociale, s'il n'est pas dangereux pour la société. Elle ne croyait pas non plus la solitude la meilleure méthode d'amendement. Selon elle, on pouvait employer avec avantage beaucoup de

1. La peine de plus de trois ans.

temps et la nuit toujours, dans l'isolement et le silence. Mais quelle différence entre les heures de la réflexion et de l'imagination, passées inertes ou douloureuses à s'appesantir sur un crime commis, ou sur d'autres prémédités encore [1] ! L'isolement temporaire loin du contact d'êtres vicieux qui peuvent pervertir un condamné novice, mais modifié par de fréquentes communications avec des personnes bien intentionnées et de bonne conduite, était, au point de vue d'Élizabeth Fry, la parfaite réalisation de ses idées.

Mrs Fry était alors vivement préoccupée d'un intérêt matériel, la pénurie des fonds de la société des dames patronnesses des prisons. Elle réfléchit mûrement aux moyens d'y subvenir. Opposée en général au système des bazars, elle pensa cependant que s'ils étaient sagement et modestement conduits, cet expédient n'avait rien de blâmable.

1. Je crois avoir dit dans le cours de ces récits (que l'on me pardonne cette répétition) que le silence cellulaire de l'une de ces prisons d'Écosse avait réduit le prisonnier à un tel désespoir, qu'il adressa un jour à son geôlier cette instante prière : « De grâce, dites-moi un seul mot, que j'en« tende encore une voix humaine ! »

La visite d'une cellule de Leyde me montra par un trou de judas un soldat détenu, condamné à trois ans d'emprisonnement. Le malheureux, qui ne le subissait que depuis trois jours, était déjà affaissé sur lui-même, plus misérable que la brute qui du moins dans sa cage en mord les barreaux, se tourne et se retourne et jouit encore des bienfaits de l'air et du jour.

C'est pourquoi, après avoir consulté ses amis et coadjuteurs, elle se détermina à organiser une vente publique.

Il y a dans la Cité de Londres un vieux bâtiment appelé Crosby-Hall, belle ruine encore dans sa vétusté. On affecta cet édifice à cette destination. D'habiles ouvriers furent appelés et il s'y opéra un changement magique. Les solives vermoulues furent couvertes et parquetées. Les fenêtres en ogives qui laissaient siffler le vent au travers, et la pluie y passer en torrents, furent vitrées; les toiles d'araignées pendantes sur les murailles dilapidées, firent place à des franges en festons avec des blasons armoriés. Le jour de la vente, tout fut prêt pour admettre le public.

Elle eut lieu à la satisfaction de Mrs Fry et réalisa mille livres sterling (25,000 fr.) pour la destination qu'elle s'était proposée. Immédiatement après, elle se prépara à un nouveau voyage sur le Continent.

Josiah Forster, le doyen de la Société des Amis, homme tout à fait propre à la seconder, l'accompagna. Ils abordèrent à Boulogne, le 13 mars 1839. Dès qu'ils furent descendus à l'hôtel, une telle affluence de personnes se présenta pour la voir qu'elle eut à peine le temps de déjeuner et de changer sa toilette. Elle visita la prison qu'elle trouva dans un état déplorable, et le soir même elle reçut une nom-

breuse compagnie, consistant surtout en dames membres de la société du district, qu'elle avait aidé à former lors de son passage à Boulogne. Le résultat des travaux du comité des dames était satisfaisant. Beaucoup de Français souscrivaient pour des exemplaires du Nouveau Testament ou les achetaient, lisant en outre les publications religieuses (Tracts) qui circulaient parmi eux. La condition des pauvres Anglais résidants avait été, grâce à Mrs Fry, regardée comme sensiblement améliorée.

Sa réception à Paris fut des plus cordiales. Elle était aimée pour ses œuvres ! Qui égala jamais la nation française pour ces attentions délicates qui embellissent la vie et la poétisent ?

Des fleurs du premier choix ornaient ses salons, entremêlées de devises et d'emblèmes avec des vœux pour sa santé et son bonheur ! Mais l'amour des hommes et leurs hommages, quelque précieux qu'ils fussent à son cœur, ne lui suffisaient point. Ce qu'elle demandait par-dessus toute chose à Dieu, c'était d'être guidée par lui et d'obtenir ses bénédictions afin de faire prospérer ses humbles et indignes travaux; c'était qu'il lui fût donné un esprit de patience et de paix, fruit des nouvelles grâces du Saint-Esprit et de l'abondance de son amour.

Les mêmes amis affluèrent autour d'elle ; les

mêmes établissements furent visités de nouveau, ainsi que d'autres qu'elle ne connaissait pas ; tous furent l'objet de sa scrupuleuse attention. Les matinées se passaient ainsi, et les soirées en général chez quelques bons amis, ou bien dans son hôtel où de nombreux visiteurs, entre autres madame Regnault [1] et moi-même, furent cordialement accueillis. Personne plus que Mrs Fry ne sut mieux apprécier le commerce de la vie sociable, comme l'occasion s'en présentait alors. Mais ce n'était point ce qui l'attirait. Elle regardait ces réunions comme un moyen de répandre la lumière en s'éclairant elle-même et de mieux s'édifier sur les sujets qui l'avaient amenée à Paris. C'était aussi une introduction à des intérêts sérieux d'un caractère philanthropique et religieux.

Mrs Fry n'avait pas encore visité les principaux hôpitaux de la capitale. Elle le fit cette fois sous la conduite du baron de Gérando. Elle admirait la religion large et la bienveillance de cet excellent homme dont j'ai eu le bonheur d'esquisser la biographie dans mon histoire du Conseil d'État. Quoique membre de l'église catholique, il encourageait l'unité chrétienne. Il s'efforçait de fonder

1. Cette dame était elle-même secrétaire de la société de secours des *British schools* et était honorée de la confiance de lady Cowley, femme de lord Cowley, alors ambassadeur d'Angleterre en France.

une maison pénitentiaire à Paris ; mais il se plaignait de l'obstacle qu'il rencontrait dans le penchant du peuple au culte extérieur qui ne parle qu'aux sens. Il trouvait plus facile la charité pratique consistant à nourrir ceux qui ont faim, à vêtir ceux qui sont nus, et à soigner les malades ; tandis que les réformes morales dont le bienfait est d'abord moins apparent et sensible, mais cependant d'une importance et d'une portée bien plus grande, sont trop souvent négligées [1].

La première visite fut à l'Hôtel-Dieu, vaste bâtiment construit sur les deux rives de la Seine qui communiquent au moyen d'un pont couvert. Il date de Saint-Louis et contient 1,260 lits, dont 100 à 160 sont placés de chaque côté d'immenses dortoirs. Le lendemain, toujours accompagnée du baron de Gérando, Mrs Fry visita l'hôpital Saint-Louis, fondé par Henri IV, pour recevoir les pesti-

1. Mrs Fry eût approuvé l'épigraphe que j'ai donnée dans mon livre à M. de Gérando, à cet homme vertueux dont s'enorgueillit la France, à ce philanthrope que l'Allemagne adopta, que l'Angleterre admire, que l'Europe reconnaît et proclame parmi ses enfants, que les États-Unis bénissent, au cosmopolite enfin, que le monde entier chérit et salue d'un culte de respect et de reconnaissance.

« Il n'y avait rien au-dessus de la bonté de son esprit que « celle de son cœur. On voyait en lui une vive image et « une noble expression de la candeur de nos pères et de « l'ancienne simplicité. »

D'Aguesseau. Discours sur la décadence du barreau.

férés, les lépreux et autres sujets atteints de maladies contagieuses. Il fut construit en entier sous son règne et renfermait tout ce qui alors était nécessaire pour prévenir ou arrêter la contagion. Il est destiné aujourd'hui au traitement des maladies cutanées. Il est composé de 5 vastes cours, qui ont été arrangées en jardins. Les dortoirs sont spacieux et possèdent toutes les conditions d'une parfaite hygiène.

Une jeune servante anglaise depuis quelques mois se trouvait parmi les malades, ayant été laissée par une famille avec qui elle voyageait. Elle me parlait avec reconnaissance du traitement qu'elle recevait dans l'hôpital. Cette pauvre abandonnée était heureuse d'entendre la langue de son pays, dont elle avait été longtemps privée. L'on prit des dispositions pour améliorer sa condition jusqu'à sa guérison radicale.

Avant de quitter l'établissement, Mrs Fry voulut voir l'aumônier et, après une conversation générale sur l'institution, le questionna au sujet de l'état spirituel des âmes. — « Nous avons, répondit-il, les sacrements de l'Église. » Ce langage si bref coupa court à l'entretien. Il accepta un texte d'évangile. Un texte entier n'existe pas dans les livres catholiques. Il ne s'y trouve que des morceaux tronqués d'évangiles et d'épîtres. L'on ne se sépara pas moins fort amicalement; Mrs Fry jugeait

que les soins du corps et de l'hygiène physique étaient les seuls dont les deux médecins s'occupassent. Ceux de l'âme y étaient négligés complétement ou superficiellement administrés, ainsi que dans les prisons françaises qui ont surtout besoin d'une médecine morale.

Deux jours après, la même société alla voir l'hôpital des Enfants-Trouvés. Cette institution de Saint-Vincent-de-Paul présentait un spectacle pénible par le misérable état de ces tristes fruits du libertinage et l'effrayante mortalité qui les décime. Leurs souffrances étaient accrues de la funeste routine du maillot, dont ils n'étaient délivrés qu'une fois en douze heures. Mrs Fry comparait le bruit qu'on entendait dans la salle d'exposition au bêlement lamentable d'un troupeau de jeunes agneaux. Une dame visitante ordinaire de l'hospice disait qu'elle n'avait jamais parcouru la longue file des berceaux disposés le long des murailles sans trouver morts un ou deux de ces pauvres enfants. Devant le feu, sur une pente inclinée, était exposée une rangée de ces petites créatures attendant leur tour pour être nourries avec une cuiller de la main d'une garde. A la demande des visiteurs, ils obtinrent avec peine que l'une d'elles qui criait lamentablement fût dégagée de son maillot. A peine délivrée, elle étendit en liberté ses petits membres et cessa aussitôt de gémir.

Mrs Fry fit une nouvelle visite à la prison de Saint-Lazare. Elle y trouva quelque amélioration par l'introduction des femmes surveillantes. Plusieurs des détenues la reconnurent et furent heureuses de la voir. Dans une des salles elles lui dirent que, depuis sa dernière visite, elles avaient sérieusement pensé à la religion et en avaient parlé tellement qu'elles s'étaient cotisées pour acheter *celle-là*, en désignant une vierge placée sur la muraille. Pauvres aveugles laissées dans les ténèbres sans fanal au lieu de la Bible seule capable de les conduire et de les éclairer !

Ce fut vers ce temps que les enfants de Mrs Fry vinrent la rejoindre et furent témoins des pieux travaux de leur admirable mère, auxquels ils eurent même le bonheur de participer.

La présence de M. et Mrs Fry à Paris fut une occasion de réunions amicales et fort intéressantes. La famille Mallet, leur intime, donna à leur intention un grand dîner, suivi, un autre soir, d'une assemblée de plus de cent personnes de toute nation, Grecs, Ioniens, Espagnols, Polonais, Italiens, Allemands, Anglais, Américains et Français. C'était bien la fraternité des peuples, une des agapes des premiers chrétiens.

Une esquisse touchante de la main de Mrs Fry conclut ainsi son journal sur l'emploi de ses derniers jours à Paris :

Le 21 du 4e mois ou avril : « Je sens que dans « ce repos et la paix de mon âme, je puis compter « les bénédictions du Seigneur, dans cette dernière « semaine. »

En 1839, Mrs Fry et sa société quittèrent Paris le 27 avril, munies d'une lettre du ministre de l'intérieur, les autorisant à visiter toutes les prisons de France.

Celle de Melun d'abord renfermait plus de mille condamnés, dont trente protestants avaient leur ministre qui leur fournissait des exemplaires des Saintes Écritures. On s'informa auprès de l'aumônier s'il était permis aux détenus catholiques de posséder des bibles. Il éluda cette question en répondant : « Ils ont des livres de piété. »

Un accident de voiture arrêta les voyageurs à Auxerre. C'était sur cette même route, en allant en Suisse, que nous avions vu autrefois avec indignation un soldat déserteur marcher les mains liées derrière le dos devant deux gendarmes.

Mrs Fry se rendit à la prison où elle trouva une brave femme avec des moyens pécuniaires très-modestes, venant chaque jour faire une lecture aux prisonniers et persévérant dans cette pieuse tâche avec toute son énergie jusqu'à l'âge de 80 ans.

Le lendemain matin Mrs Fry et ses compagnons s'embarquèrent sur la Saône et eurent une déli-

cieuse navigation en vue des montagnes de l'Auvergne et du Puy-de-Dôme. Le changement de climat dans cette course rapide était remarquablement sensible. A Châlons c'était le printemps, l'été, dans l'après-midi, à Lyon. L'on distribua parmi les passagers des brochures religieuses que les uns refusèrent et d'autres rendirent. Cependant une personne non-seulement garda la lettre de M. Gurney, *sur les Évidences du Christianisme*, mais encore insista sur ce que M. Forster voulût bien accepter une bouteille de style chinois très-ancienne et d'une forme grotesque, qu'elle regardait comme de la porcelaine de Sèvres et d'une date de 200 ans et plus.

Les habitants du Midi ne témoignaient pas le même goût que ceux du Nord pour ces sortes de publications, sans doute faute d'enseignement.

A Lyon, la prison de Perrache leur montra 132 jeunes garçons sous la direction de 15 frères de Saint-Joseph.

La maison d'arrêt de Roanne les intéressa particulièrement en leur offrant les femmes placées sous la garde des personnes de leur sexe.

Ils virent aussi une curieuse institution appelée La Solitude, confiée aux soins du même ordre de religieuses. Les femmes étaient en récréation. On y permet aux plus jeunes le plaisir innocent de la danse entre elles. Le bâtiment de cette retraite

commande une vue magnifique, avec de vastes jardins et un verger y attenant. Les habitantes, au nombre de 80, sont ou des condamnées libérées ou des femmes arrêtées pour vagabondage. On les emploie à laver, à filer. Quelques-unes étaient entrées comme novices pour s'initier au même ordre. L'ensemble de l'institution présentait un spectacle très-satisfaisant, dont l'intérêt s'accrut d'une entrevue avec M. Cordes, le pasteur protestant, et avec quelques membres de sa congrégation.

D'Avignon les voyageurs allèrent à Nîmes. Mrs Fry en fait par lettre à ses enfants une description pittoresque :

« Nous avons traversé le plus charmant pays « que j'aie jamais vu; Lyon, avec le Rhône et la « Saône, et tous ses environs, forme un tableau « superbe ; le trajet de cette ville à Avignon offre « un coup d'œil ravissant, les montagnes parties « des Alpes, leurs sommets couverts de neige, la « végétation dans sa beauté ; les fleurs du prin- « temps et de l'été épanouies ensemble, les her- « bages prêts à être coupés, l'orge en épis, les « lilas, les cytises, les seringats, les roses, les « œillets, les acacias en pleines fleurs et le jasmin « sauvage sur les haies. C'est l'été le plus riche « combiné avec toute la fraîcheur du printemps. « Les bois d'oliviers s'y mêlent avec des vignes en « abondance et des mûriers en profusion. Je ne

« saurais vous décrire les anciens bâtiments d'Avi-
« gnon, les ruines debout sur les rives du Rhône
« et les restes splendides de l'aqueduc romain du
« Pont-du-Gard. »

Nîmes est peut-être le centre et le siége du protestantisme plus que partout ailleurs en France. Mrs Fry y fit un plus long séjour qu'autre part. Cette ville et ses environs renferment une population éparse professant les principes de la société des Amis. La noble femme et M. Forster visitèrent avec un vif intérêt tous leurs frères en religion et assistèrent à leurs conférences.

M. Frossard, le pasteur protestant, et sa femme prêtèrent à Mrs Fry leur puissant concours tout sympathique et furent ses interprètes.

La prison centrale de Nîmes fut l'objet d'une visite sérieuse et attentive de sa part.

Elle renfermait alors 1,200 prisonniers. Mrs Fry, accompagnée de M. Frossard et de M. Castelnau, le chirurgien de la prison, trouvèrent les condamnés dans de vastes ateliers, observant un silence absolu. En passant elle leur adressa quelques bonnes paroles de compassion, en les encourageant au repentir et à un changement de vie.

Elle demanda surtout de voir les cachots. Il y avait dans le premier huit hommes coupables d'usure et d'extorsion à l'égard de leurs camarades. Par exemple, ils leur avaient prêté un franc à leur

sortie de l'infirmerie, ou pour toute autre cause s'ils avaient besoin d'argent, et exigeaient d'eux, avec le franc, huit sous d'intérêt par semaine. Il y avait longtemps que cet abus existait : c'est un des effets du système de la cantine. Les détenus usuriers étaient mécontents et le témoignaient avec des clameurs et par un air hautain et insolent. On introduisit dans le cachot cinq soldats armés, pour protéger les visiteurs contre leur violence. La seconde cellule renfermait dix-huit détenus inoccupés et inoffensifs. Dans le troisième cachot, complétement obscur, on avait mis sous les verroux deux réfractaires dont l'un avait les fers aux pieds et aux mains. Mrs Fry leur dit que souvent elle avait intercédé pour d'autres hommes en pareil cas et obtenu leur libération, sur leur promesse de soumission, si elle la croyait sincère. Le prisonnier enchaîné, en ayant pris l'engagement sur sa parole, fut immédiatement libéré.

Cette prison, indépendamment de l'aumônier catholique y résidant, a encore un chapelain protestant qui fait le service chaque jour.

A une deuxième visite, fut célébré un service divin solennel. Quand Mrs Fry sortait de la chapelle, un brigadier lui amena des ateliers deux hommes très-animés en lui parlant. L'un deux lui protestait qu'il ne se coucherait jamais sans prier pour elle, et son compagnon exprimait les mêmes

sentiments : c'étaient les prisonniers pour qui elle avait intercédé et qu'elle avait tirés du cachot. Elle avait semé le bien; elle récoltait l'amour. Lors de ma propre visite de la prison de Nîmes en 1857, j'y avais trouvé un Musulman qui entendait aussi le service mahométan et j'y rencontrais encore deux cents Corses prisonniers que le directeur me disait avoir armés en cas d'une attaque des républicains après le coup d'État; ces Corses eussent naturellement défendu la prison, surtout à l'intention de Napoléon III. Je ne sais si l'auteur de cette mesure a reçu la récompense de son zèle.

Il est regrettable qu'une heureuse coïncidence de voyage n'ait pas amené Mrs Fry à la prison de Montpellier à l'époque où la célèbre madame Lafarge y était enfermée. Cette femme équivoque et mystérieuse, qui fut une énigme pour toute la France divisée d'opinion sur sa culpabilité, mais non pour ses avocats qui en furent épris et proclamèrent de bonne foi son innocence, aurait-elle fasciné Mrs Fry comme tant d'autres de ses partisans dont les hommages lui faisaient une cour plénière jusque dans sa prison ? Ou bien Mrs Fry, la raison même, que son Dieu seul inspirait et guidait, aurait-elle amené cette magicienne, en touchant son cœur, à faire un aveu qui n'en est jamais sorti et est resté enfoui dans le silence de sa conscience ténébreuse et de la tombe ?

Mrs Fry trouva dans cette prison 500 femmes qui avaient résisté à l'introduction de surveillantes et d'une matrone qu'elles durent néanmoins subir. En 1857, ce fut le directeur actuel qui me fit les honneurs de cette maison centrale, si heureusement réformée par lui et sévèrement tenue. J'y vis 200 femmes condamnées pour infanticide à une captivité perpétuelle, signalée par 200 marques rouges néfastes sur le tableau du greffe.

Les excursions et la charité de Mrs Fry s'étendirent vers le midi de la France jusque dans les Pyrénées, vers le lac d'Oo ; elle et sa fille se trouvèrent un jour dans le site fort pittoresque d'un chemin montant sur une pelouse, et sous une grotte ombragée d'une énorme roche. Près d'elle se reposait un groupe de paysans à l'aspect agreste et sauvage. Mrs Fry vint s'asseoir à leurs côtés et lia conversation avec eux. Ils lui assurèrent qu'on adorait la Vierge dans le canton ; elle prit alors sa bible, et son commentaire des Saintes Écritures la porta à fixer leur attention sur les merveilles de la création et de la nature, dont le paysage environnant était un magnifique et sûr témoignage. Par là elle chercha à leur faire comprendre la miséricorde infinie d'un Dieu qui nous avait donné un sauveur pour nous racheter par sa mort. Les montagnards l'écoutaient avec respect. Ils la remercièrent cordialement des petits livres dont elle les avait gratifiés.

A Baréges, elle visita l'hôpital militaire où elle obtint la permission d'introduire le Nouveau Testament. Du consentement des directeurs deux cents livres religieux furent distribués parmi les malades. Le matin elle ouvrit une conférence dans ses appartements, et le soir, il y fut célébré un service solennel. Cependant un sermon fut prêché dans l'église catholique, précautionnant l'auditoire contre la distribution de ces volumes. Une dame entre autres les porta jusque dans les montagnes. Là ils furent mis entre les mains des prêtres, ou livrés au feu, sans être lus, sous peine d'excommunication.

On partit en voiture pour la ville de Pau à travers un site pittoresque et la vallée d'Argelès, lesquels ont été naïvement décrits par Froissard. On passa près du vieux château de Lourdes. Pourquoi ces pèlerins et apôtres du christianisme ne se sont-ils pas arrêtés sur ce sol envahi par l'idolâtrie et ses faux miracles? Mrs Fry comme saint Paul eût abattu dans ses fondations l'Idole de Notre-Dame de Lourdes, aujourd'hui consacrée par le haut sacerdoce catholique qui la bénit, s'y rend en pèlerinage et enrichit sa châsse de palmes d'argent et de diamants.

Appuyé sur de tels exemples un troupeau superstitieux d'infirmes, de boiteux, d'aveugles, va suspendre ses offrandes aux pieds de la Vierge; une

femme paralytique s'y plongeait naguères dans une piscine et y laissait sa misérable vie. Le révérend Edward Hoare, le propre neveu de Mrs Fry, alla lui-même en 1875, voir ce stupide pèlerinage, et entre autres dupes, un soldat blessé trempant avec confiance sa béquille dans ces eaux innocentes dont il s'est fait un vil trafic. Mr Hoare me communiqua un volume où le miracle est rapporté et fait le pendant de celui de saint Janvier à Naples.

Pau, la résidence favorite des Anglais, le lieu de naissance de Henri IV, un temps le champion, depuis déserteur de la foi protestante, possède encore aujourd'hui un petit bataillon sacré de croyants chrétiens, non infectés d'erreurs et de superstitions.

Genève apparaissait maintenant devant Mrs Fry, Genève où elle ne cherchait point le glorieux coucher du soleil, les montagnes ou le lac, mais les hommes d'élite, les nobles cœurs, surtout ceux qui lui étaient inconnus.

Coppet avait possédé une illustre pléiade : madame de Staël et sa fille, le duc de Broglie et d'autres personnages honorables, tous caractères devenus historiques, sans compter les savants de la petite république : les Candolle, les Bonnet et tant d'autres.

Genève fut pour Elizabeth Fry une tribune de discussions religieuses, une arène de questions

pénitentiaires, où elle écouta avec calme des dissidences passionnées, de même que ses opposants prêtèrent une avide attention à sa parole forte de faits, d'expérience et d'autorité.

Les établissements pénitentiaires de Genève, de Lausanne et de Berne parurent à Mrs Fry en général sagement arrangés et conduits, susceptibles toutefois de certaines améliorations. Elle ne manqua point de visiter à Hofvil l'institution si belle et libérale du Dr Fellenberg, où l'éducation virile est admirablement combinée pour la vie pratique et intellectuelle, où l'agriculture et tous les arts utiles marchent de front avec les études classiques et professionnelles largement données à 100 sujets, élevés et nourris par le généreux fondateur du gymnase bernois.

Avant le retour de Mrs Fry en Angleterre, je suivis encore sa marche et celle de ses enfants dans cette Suisse pittoresque dont les simples habitants l'occupèrent bien plus que les beautés du pays.

Elle visita le pasteur de Grindelwald qu'elle trouva avec des paroissiens nombreux mais dispersés et ignorants. Les livres y étaient rares, soit parce que la Société biblique n'y avait pas pénétré, soit que les montagnards n'estimassent que les bibles à fermoirs, qu'ils regardaient comme un apanage de famille, mais dont le prix les rendait

presque inabordables. Un jour, dans cette partie du canton près du lac Brientz, un petit batelier qui conduisait Mrs Fry lui dit que sa mère était malade et alitée dans une chaumière qu'il lui désignait. La situation de la pauvre femme la préoccupait et avant de retourner à Bönigen, elle se fit aborder, non sans difficulté, sur la rive et gagna la chaumière où elle trouva la malade gisant sur un matelas, une bible à ses côtés, mais découragée et sans consolation. Quelques bonnes paroles relevèrent le cœur de la pauvre infirme, qui déjà était à l'extrémité.

Mrs Fry lui fit donner tous les soins et secours et chargea la femme du pasteur de continuer à y pourvoir.

Cette partie retirée de la Suisse fut le lieu des derniers labeurs d'Elisabeth Fry. C'est ici moi-même que je me sépare d'elle quand elle console les braves et honnêtes enfants d'Helvétie et fait entrer un rayon de joie dans les chalets. La suivre encore de loin, de près, partout, jusqu'à la fin, ce serait redire les mille et une répétitions de ses œuvres, de ses actes par mois, par heure, par minute, et ma tâche serait douloureuse, comme la sienne devint pénible en avançant. Car son zèle croissait à mesure que ses forces baissaient. La lame avait-elle usé le fourreau ?

Ce n'était pas impunément que, depuis l'âge de 17 ans, elle avait, entraînée par sa vocation, com-

mencé une carrière pleine d'attraits pour son cœur et sa foi, mais hérissée d'épines pour cette enveloppe même vigoureuse, qu'une âme sensitive et énergique usait et minait par degrés.

De 1843 à 1845, Mrs Fry sentit s'accroître les symptômes d'une maladie amenée par l'excès de fatigue et l'absence de repos. Ses souffrances devinrent aiguës. Elle avait encore la force de les dompter, mais comme elle le disait elle-même figurativement à ceux qui l'entouraient : « Le courant intérieur « en moi est le calme et la paix, mais au-dessus est « la tempête. »

Dans une lettre datée du 2 octobre, elle s'exprime en ces termes avec une vivacité de sentiments égale à une haute sphère de raison :

« Je suis frappée et bien émue dans ma maladie « de la manière dont mes enfants se sont élevés à « la mission de devenir mes aides et mes auxi- « liaires. C'est là le fruit de mon travail d'esprit « incessant, de ma sollicitude maternelle pour leur « bien et leur bonheur. Combien grande est ma « reconnaissance envers le Seigneur, dont la main « s'appesantit sur moi, de les avoir mis en état de « vaquer à leur devoir filial et de soutenir mes « forces défaillantes ! Je crois que c'est pour vous « ici, pères et mères, un encouragement à faire le « mieux possible en ce qui dépend de vous et de « laisser le reste à Dieu, qui bénit nos enfants et

« en fait pour nous-mêmes des vases de bénédic-
« tions. » Mrs Fry avait été en réalité leur première, leur meilleure mère, leur seule *alma mater*.

Malade elle continua, comme autrefois en santé, d'avoir l'emploi régulier de son temps et ses habitudes journalières. Elle observait strictement les règles de l'hygiène, comme importantes à l'équilibre de l'humeur et de l'état de l'âme, dans les soins de la toilette, le renouvellement de l'air dans les appartements, avec un exercice modéré et surtout la tempérance.

Les tendresses de la famille comme les consolations de la religion ne lui manquèrent jamais, et son humilité fut la même jusqu'à la fin.

« Ma chère Rachel, s'écriait-elle un jour avec
« élan devant sa fille, depuis que mon cœur a été
« touché, dès l'âge de 17 ans, je crois ne m'être
« jamais réveillée, dans la santé ou la maladie,
« sans cette première pensée que j'aurais pu mieux
« servir le Seigneur. »

Son journal, qu'elle continua d'écrire avec persévérance à Walmer où elle avait été transportée pour changement d'air et de scène, exprime toutes ses peines de cœur : « Chagrin sur chagrin, depuis
« que j'ai écrit, j'ai perdu successivement par la
« mort ma sœur chérie Élisabeth Fry, Gurney
« Reynolds, notre amour de petit-fils, puis Juliana
« Fry, et enfin notre bien cher fils, William Storrs

« Fry, mort de la fièvre scarlatine contractée de « l'infection de sa petite fille. »

Ainsi sans énerver sa vigueur, son énergie morale, si chagrin sur chagrin brisait son cœur, il se relevait par la foi. Elle récapitulait en chrétienne obéissante et non comme le stoïcien antique que bronzait la douleur, les diverses vicissitudes qu'elle avait traversées sans s'exalter des honneurs humains dont la fumée enivre, sans s'abattre au choc des rebuts qui blessaient l'amour-propre. Son Dieu la rendait invulnérable : « Je pourrais, disait-elle, m'appliquer les paroles de François Bacon, « quand je suis montée devant les hommes, je redescends en humiliation devant Dieu. »

Quelle histoire avait été la sienne depuis l'habit rouge d'amazone qu'elle portait jeune fille, et sa transformation sous le ministère de William Savory, dont elle écoutait en pleurant la parole persuasive !

Ses ardentes aspirations avaient été exaucées d'une manière extraordinaire. La prophétie de sa vocation s'était accomplie. Elle avait passé une longue existence utile aux autres, mais entremêlée de points noirs pour elle. Œil de l'aveugle, pied du boiteux, l'oreille attentive qui l'écoutait quand l'auditeur avide était suspendu à sa bouche, était sa plus douce récompense.

Elle avait foulé des palais de rois pour plaider

la cause des affligés, imploré la pitié des juges, des ministres pour désarmer la rigueur des lois, pénétré sans trembler dans les noirs cachots, affrontant le toucher brutal de l'aliéné furieux.

La mère de famille qui avait allaité, nourri, élevé ses enfants, les voyait aujourd'hui rassemblés autour d'elle comme les enfants de Jacob, pour les bénir à son foyer, jadis le berceau de son enfance.

Placée dans une chaise aisée et confortable, elle eut encore une fois la douceur d'une conversation sérieuse avec le groupe d'amis qui l'entouraient, le chevalier de Bunsen, Merle d'Aubigny, sir Henry Pelly, Josiah Forster, Samuel Gurney et autres.

Après cet entretien si consolant, si précieux pour elle, Mrs Fry fut transportée à Ramsgate dans une maison sise sur le mont Albion. Sa chambre à coucher, spacieuse et aérée, était contiguë à un salon, avec une belle vue de la mer qu'elle aimait, qu'elle avait tant de fois traversée. Elle y trouva tout ce qui pouvait satisfaire ses goûts et même la facilité de distribuer ses petits livres de piété dans la campagne, ou sur la jetée où elle se faisait conduire, s'informant aussi avec intérêt de l'état des bibliothèques des Gardes-Côtes.

Le 10 octobre, elle paraissait mieux portante que les jours précédents, et signalait quelques

pages des Écritures saintes qu'elle avait préparées en vue de la publication d'un nouveau texte et tournait les feuilles de sa bible de voyage.

Cependant le samedi matin, elle s'éveilla en se plaignant d'un violent mal de tête... A sept heures et demie, un de ses petits-enfants entra chez elle et lui lut le 27e psaume, comme elle le désirait. Un autre enfant entra dans sa chambre, une demi-heure plus tard, et sans lui parler de la lecture qui venait d'être faite, elle lui demanda encore le même psaume 27. Sa toilette se fit lentement ; après, elle s'assit, appuyant sa tête sur sa main, et parla fort peu.

Vers 5 heures, elle sonna. Elle était dans sa chambre selon sa coutume, couchée sur le sofa, pendant qu'on lui faisait la lecture. En se levant pour aller à son fauteuil auprès du feu, elle faillit tomber et il fallut la soutenir.

Plus tard, dans la soirée, quelques textes furent encore lus, et ses filles se retirèrent la laissant aux soins de leur père qui durant sa longue maladie la veilla la nuit; mais à peine avaient-elles gagné leurs chambres qu'un violent coup de sonnette se fit entendre et elles rentrèrent aussitôt.

Le jour parut enfin, mais sans apporter de mieux. Vers 6 heures, elle dit à sa femme de chambre : « Ah ! Marie, ma chère Marie, je suis bien malade ! — je le sais bien. — Priez pour moi.

Ce n'est qu'une crise, mais je suis en sûreté *avec mon Dieu*[1]. »

Vers 9 heures, une de ses filles, assise sur le bord de son lit, avait ouvert devant elle le passage d'Isaïe : « Moi, Seigneur ton Dieu, je tiendrai ta « main droite en te disant : « Ne crains rien... Je « t'adorerai, moi ton sauveur, le saint d'Israël. » Juste à ce moment Mrs Fry fit un mouvement, et d'une voix lente mais distincte, articula ces mots : « O mon bon Seigneur, aide et garde ta servante. » Ce furent les derniers qu'elle prononça sur cette terre. Elle n'essaya pas d'en articuler d'autres. Un rayon d'intelligence brilla sur ses traits, comme un signe qu'elle avait entendu la sainte parole ; mais ce ne fut qu'un éclair et il passa.

Soudain un changement eut lieu dans sa respiration. La corde d'argent allait se rompre ; quelques soupirs suivirent, entrecoupés ; les derniers sons expirèrent... et puis tout avait cessé. Une sérénité ineffable remplaça la vie, et le calme le plus parfait plana dans la chambre de la mort. « Elle vit le roi dans sa beauté et la terre qui est au loin. »

La nuit avait été obscure et funèbre, le matin se leva glorieux, le soleil sortit de l'Océan et, comme un globe de feu vivant,

1. Dernières paroles d'une autre mourante.

Illumina le front du ciel à son aurore. »

Mrs Fry, la régénératrice et l'ange gardien des prisons, ne put savoir elle-même — Dieu seul le sait ! — que de bien elle avait fait plus tard, sans elle et loin d'elle, à ces milliers de femmes les naufragées de la vie, rendues à la liberté, et combien de maux elle leur épargna : le suicide, une mort terrible et prématurée, le désespoir, ou une existence d'infamie, tout ce qui suit la trace du mal comme l'ombre suit la substance.

La sainte femme n'avait pas permis à ses yeux de dormir, à ses paupières de sommeiller, ni donné aucun repos aux tempes de sa tête jusqu'à ce qu'elle eût trouvé une habitation dans le tabernacle de son Dieu.

APPENDICE

Galerie des principaux prisonniers de la Bastille.

Un des personnages les plus intéressants parmi les prisonniers de l'ancienne Bastille, est peut-être son fondateur, Hugues Aubriot, qui en jeta la première pierre, non en vue d'une prison, mais pour en faire un rempart contre deux ennemis, les Anglais et les inondations de la Seine. Toutefois les gouvernements et les cours ne sont pas toujours, comme la nation, *aux grands hommes reconnaissants.* Magistrat impartial et éclairé, humain par-dessus tout, il protégea les Juifs, ces parias du moyen-âge, et malgré l'Université et le clergé, leur fit rendre leurs enfants enlevés avec violence pour les baptiser; aussi le clergé et l'Université, à l'envi, cherchèrent-ils à le perdre, et sur la triple accusation calomnieuse d'hérésie, d'impiété et de débauche, il fut trouvé digne d'être brûlé; mais

à la requête des princes, il fut relâché et condamné à une détention perpétuelle, au pain et à l'eau.

Renfermé à la Bastille, son œuvre, il fut depuis transféré dans les prisons de l'Évêché, les *Oubliettes*. En 1381, les Maillotins brisèrent sa prison pour le mettre à leur tête; mais la douceur de ses mœurs le rendait impropre à être le chef d'une insurrection. Il se réfugia à Dijon, où il mourut quelques années après.

Ce fut le commencement de l'histoire de la Bastille, inaugurée par l'injustice et l'illégalité, et continuée, de 1367 à 1789, pendant 422 ans, en drame sanglant jusqu'à Henri IV, qui ternit son règne par l'exécution du maréchal de Biron, comme Napoléon déshonora le sien par l'exécution du duc d'Enghien dans les fossés de Vincennes. Henri IV refusait une grâce (je ne sais si c'est celle du maréchal) avec une politesse toute royale. « J'excuse votre demande, excusez mon refus. » Napoléon, sans mot dire, mais avec une taciturnité sinistre, se borna, après le jour de l'exécution d'un prince français, à paraître le soir à l'Opéra, où il eut un accueil glacial. De là le mot célèbre : « Le silence du peuple est la leçon des rois. »

Sous Charles VI, les prisonniers de la Bastille furent Jean de Montagu, surintendant des Finances,

arrêté par Pierre des Essarts, au nom du roi, et Pierre des Essarts lui-même qui le punissait. Jeté dans les cachots de la Bastille, mis à la torture, il confessa ses dilapidations, et la part qu'il avait prise « aux poisons, enchantements et machina- « tions employés par le duc d'Orléans contre la « vie du roi. » Condamné à mort, revêtu d'une houppelande rouge et blanche, placé sur une charrette, il fut traîné au supplice. Il eut la tête coupée, et sa tête et son corps restèrent exposés à Montfaucon jusqu'en 1411.

Pierre des Essarts eut ses dépouilles et plus tard sa fin. Le fils de Jean de Montagu, muni de la sentence de réhabilitation de la mémoire de son père, détacha de la potence ses restes, les transporta au château du Marcoussis, dont il venait d'être remis en possession, les ensevelit, et renouvela sur ces ossements le serment de poursuivre jusqu'à la mort Pierre des Essarts.

Les tortures morales de celui-ci précédèrent celles du corps, qu'il reçut jusqu'à la fin dans les terreurs, et des hallucinations où il entendait des gémissements arrachés par les tourments, le râle de la victime expirante et le claquement du squelette balancé par le vent [1].

1. Histoire de la Bastille par Arnould et Alboize du Pujal.

Ces affreuses visions apparues dans les cachots de la Bastille, firent place à la réalité dans sa marche au Châtelet au milieu d'une populace altérée de sang et poussant d'horribles vociférations ; ce fut la répétition exacte du procès de son ennemi, dont il subit les tortures, sentant ses os craquer entre les étaux de fer, ses membres s'allonger ou se raccourcir, ses flancs se resserrer ou se dilater au gré du tourmenteur. Son énergie plus qu'humaine empêchant ses aveux, il fut soumis à l'épreuve de l'eau, renversé sur le dos, attaché sans pouvoir faire aucun mouvement, et on lui introduisit dans le gosier d'énormes quantités de liquide qui gonflèrent sa poitrine et ses flancs haletants, et entre chaque injection, les bourreaux renouvelaient leur invariable demande : *Avoue;* assez, assez, avait-il dit à la fin, j'avoue tout, et on lui fit signer son aveu. Mais pendant que le malheureux se rattachait à la vie dont les ressorts étaient usés, on préparait aux halles les instruments de son supplice.

Traîné sur une claie, il souriait encore au peuple dont il avait été l'idole, et il ne perdit l'espoir qu'en voyant l'appareil fatal. Il eut la tête tranchée, et ses restes furent transportés à Montfaucon où, 3 ans auparavant, il avait fait conduire le corps de Montagu [1].

1. *Histoire de la Bastille.*

Sous Louis XI, le cardinal La Balue, Guillaume d'Haraucourt, évêque de Verdun, enfermés dans les cages de fer qui formaient alors le matériel des prisons en assimilant les hommes à des bêtes, Louis de Luxembourg, etc., de Saint-Pol, et Jacques d'Armagnac, duc de Nemours, tous deux entrés dans la Ligue du Bien public, furent les hôtes de la Bastille, sous ses gouverneurs, Philippe de Melun, Hugues de Chavigny, seigneurs de Bloc, et Philippe Lhuillier.

Armagnac, attiré par une invitation perfide à se rendre auprès du roi, et tombé dans un guet-apens, arrosa de son sang ses propres enfants placés au-dessous de la planche dont les interstices le laissaient couler sur leur tête, pendant que les derniers cris du père agonisant étaient :

« Mes enfants, mes pauvres enfants! » Non! l'antiquité ne connut point de telles horreurs. Il était réservé à un Louis XI de les inventer, ce monstre dont l'histoire a enregistré les paroles impies : *La France était un pré qu'il pouvait faucher tous les ans et d'aussi près qu'il lui plaisait.* »

François Ier, le roi chevaleresque, envoya aussi à la Bastille ses serviteurs, l'amiral Chabot et le chancelier Poyet.

Sous Henri II, la Bastille reçoit un prisonnier qui l'honore, c'est Anne Du Bourg, conseiller clerc. Digne des premiers chrétiens martyrs, vic-

times du paganisme, Du Bourg meurt martyr de l'église en professant sa foi sur le bûcher, admirable champion de la religion nouvelle qui aurait péri en naissant, si Dieu ne l'avait permise, en la laissant naître, croître et fleurir.

Charles IX donna à la Bastille les maréchaux de Montmorency et Cossé. Richelieu, continuant la politique de Louis XI, y fit emprisonner une foule de nobles, que Mazarin rendit à la liberté, et la prison d'État, sous son ministère, n'en reçut qu'un petit nombre : la ruse était substituée à la force brutale et despotique.

Le règne de Louis XIV fut la grande époque des proscriptions, et depuis lors jusqu'à la révolution de 89, les prisons d'État ne cessèrent d'être encombrées. Cette ère de proscription politique et religieuse date de l'établissement d'un lieutenant de police à Paris.

La Bastille regorgea de grands criminels condamnés à la peine capitale, entre autres le célèbre Lally, qui entra dans cette forteresse en 1763. Son procès ne fut terminé qu'en 1766 par un arrêt de mort.

Deux femmes, la Vigoureux et la Voisin, subirent aussi la torture et le dernier supplice.

La marquise de Brinvilliers avait été exécutée en 1676.

Le célèbre prisonnier au masque de fer, cette

énigme mystérieuse de l'histoire, fut transporté des îles Marguerite à la Bastille. Deux volumes fort curieux sur cette translation existent à la bibliothèque de l'Arsenal. L'un de ces volumes porte des taches de sang qui sont également énigmatiques; on n'en connaît point l'origine.

Le nombre des détenus dans cette forteresse défierait la statistique la plus minutieuse, et chacune des pierres qui s'écroulèrent avec elle pourrait seule énumérer depuis 1367 jusqu'en 1789 dans l'espace de 422 ans, les victimes qui y passèrent successivement, ou qui furent enfouies dans ses oubliettes.

La sollicitude minutieuse de l'empereur Napoléon Ier, égale à son vaste génie, s'étendait aux *Prisons*, ainsi que l'atteste cette lettre adressée au comte Berlier, conseiller d'État.

« Monsieur Berlier, je suis instruit qu'il y a un grand nombre d'individus arrêtés dans les prisons de Bruxelles, et qu'ils y manquent des choses nécessaires. Mon intention est que vous partiez sans délai pour vous rendre dans cette ville ; que vous confériez avec mon procureur impérial et le président de la cour criminelle et avec le préfet; que vous interrogiez chaque individu arrêté l'un

après l'autre et que vous me fassiez connaître quelle est la cause d'un si grand nombre de prisonniers et pourquoi la justice ne les juge pas. Vous connaissez toute ma sollicitude pour que les criminels soient sévèrement punis, mais aussi pour qu'aucun innocent ne souffre. Vous réglerez votre conduite sur ces principes. Sur ce je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde. »

Signé : NAPOLÉON.

Paris, 17 mars 1806.

PRISONS ANGLAISES

Le Pilori.

Le pilori était un assemblage de planches réunies ensemble de manière à lier la tête, les pieds et les mains du prisonnier, lui donner une position fixe et à l'exposer aux regards du public en attirant sur lui le mépris des spectateurs. La loi leur accordait même la pleine et entière licence de jeter à sa tête toute sorte d'immondices. La peine du pilori fut de très-bonne heure appliquée en Angleterre. Il était en usage chez les Saxons; les boulangers et bouchers frauduleux y étaient condamnés. A cette époque surtout et chez toutes les

nations il fallait une peine répressive du crime des faux poids et mesure. Aux domestiques ou ouvriers vagabonds enclins à s'échapper on appliqua la peine plus douce du ceps qui les retenait par les pieds. A Londres un boulanger frauduleux fut traîné sur une claie à travers le quartier de Cheapside, ayant un petit pain pendant autour du col. Un homme coupable de parjure fut placé sur une sellette à Guildhall avec l'ordre de confesser tout haut son crime.

Le teneur d'un mauvais lieu et une femme adultère, la tête rasée, et une courtisane avec un costume particulier furent escortés par une troupe de musiciens jusqu'au pilori, et la dernière enfermée dans une cage.

Par suite de la construction du pilori et de sa forme en 1535 et longtemps après, les oreilles du prisonnier y étaient clouées de manière que le mouvement les déchirait. La chambre de l'Étoile, outre cette punition, condamnait le parjure à marcher 3 fois autour de Wesminster Hall et aussi 3 fois autour du marché de Cheapside. Aux assises il avait un écriteau autour du col portant ces mots : Cet homme est volontairement parjure. Ce stigmate fut longtemps en usage comme aggravation de la peine.

Nayler fut condamné au pilori et fouetté par le bourreau le poussant devant lui jusqu'à la Bourse,

avec un écriteau signalant son crime; à Bristol, le condamné était placé sur un cheval, le visage tourné vers la queue et était flagellé en public sur la place du marché. Un autre homme, Dangerfield, condamné pour diffamation, placé au pilori, marcha autour de Wesminster avec un papier attaché sur son chapeau indiquant son méfait et fut fouetté depuis Oldgate jusqu'à Newgate et Tyburn. Fuller, également convaincu de diffamation, fut maltraité sans pitié par la populace sur le pilori à Charing Cross, à Temple Bar et place de la Bourse. En 1789, quand le Dr Shebbeare subit la peine du pilori, il avait à ses côtés un domestique en livrée tenant un parapluie sur sa tête. Le Sherif n'ayant pas fait son devoir en cette occasion, fut pour sa négligence condamné à l'amende et mis en prison. La populace avait la permission de tourmenter et maltraiter les prisonniers exposés au pilori, et une fois, certains d'entre eux ayant été placés dans Hatton-Garden, le peuple, malgré la présence du shérif lui-même, qui se tenait sur un balcon, les assaillit et les tua presque à coups de pierres, d'écailles d'huîtres et d'autres projectiles; mais ce surcroît de peine infligée par le peuple était regardé comme un incident inévitable.

La révolution française, en supprimant les excès du despotisme, laissa cependant vivre et subsister encore longtemps quelques abus de l'ancien régime.

Nous avons vu en vigueur au commencement du siècle devant le Palais de Justice, le *Pilori* debout avec le condamné attaché au poteau, droit et exposé à la risée du public.

Lors des exécutions à Tyburn, à quelques milles de Londres, le condamné recevait en chemin une dernière douceur, un pot de bière, pour son dernier coup à boire dans ce monde.

La chaîne des galériens en France marchait encore dans les premières années de 1800, faisant ses deux cents lieues et plus à pied, et traversant toutes les villes jusqu'à Brest et Toulon.

NOMENCLATURE.

Administration des Prisons anglaises.

1° Le transport des condamnés, l'entretien des prisonniers et des prisons sont payés sur les fonds publics.

2° L'administration des Prisons est dans les attributions du secrétaire d'État.

3° Nomination des commissaires des prisons.

4° Nomination des inspecteurs, des brigadiers et employés.

5° Traitements et salaires.

6° Devoirs des commissaires.

7° Rapports des commissaires.

8° Rapports concernant les travaux de manufactures dans les prisons.

9° Compte-rendu des punitions et délits commis dans la prison.

10° Comité des magistrats, inspecteurs des prisons.

11° Devoirs de cette commission.

12° Visite de la prison par un magistrat quelconque.

13° Détention des prisonniers avant et durant leurs procès.

14° Détention des condamnés.

15° Détention des condamnés pour dettes et non criminels.

16° Détention légale du prisonnier.

17° Indemnité aux prisonniers libérés.

18° Juridiction du shérif, du *coroner*, magistrat chargé de l'inspection des personnes trouvées mortes.

19° Shérif non responsable de l'évasion du prisonnier.

20° Condamnés à mort.

21° Pouvoir du secrétaire d'État de décharger les prisonniers.

22° Effet de la décharge des prisonniers.

23° Position et devoir des officiers ou employés,

retraites pour cause d'âge et suppression de leurs emplois.

24° Relâchement de la loi relative aux travaux forcés.

25° Règles du traitement des prisonniers pour dettes.

26° Règles spéciales des prisonniers prévenus et autres prisonniers.

27° Traitement des délinquants coupables d'offenses envers les tribunaux, et de révoltes et insubordination.

28°

29°

30° Fixation de la durée du confinement cellulaire.

31° Enquête sur la personne des prisonniers.

32° Pouvoir de l'autorité d'emprunter sur conditions.

Pouvoir de prêter par les commissaires du comité du prêt.

33° État des biens-fonds de la prison.

34° Appropriation des cours de justice contiguës à la prison.

35° Protection des prisons comme monuments nationaux.

36° Règlement des attributions du secrétaire d'État concernant la révocation d'ordonnances arbitraires.

37° Pouvoir du secrétaire d'État et des autorités des prisons relativement aux compromis et arbitrages.

38° Inventaire des meubles et effets appartenant à la prison.

39° Signalement du prisonnier. Arrangement de la cellule.

40° Description du comté et du district.

41° Description du bourg (borough).

42° Description de la prison.

43° Définition des autorités de la prison, des juges en sessions, en visites ou en *circuits*.

Acte du Parlement relatif à la réforme de la loi sur les prisons d'Angleterre, promulgué le 12 juillet 1877.
(40 et 41 Victoria. Ch. 21.)

FIN.

ERRATUM. — Page 252, ligne 8, supprimer les mots : *de rente*.

2

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE 1

PRISONS FRANÇAISES.

PRÉAMBULE 5
Dépôt de police 10
La Conciergerie 18
Prison des jeunes détenus, ou Maison d'éducation centrale 37
La Roquette, ou le Dépôt des condamnés 51
Mazas 70
Sainte-Pélagie 81
Les Madelonnettes, aujourd'hui prison de la Santé 89
Saint-Lazare 104
Dépôt de mendicité, Maison de répression de Saint-Denis 126
Prison de Clichy 134

PRISONS ANGLAISES.

PRÉAMBULE 145
Prison de Milbank 147
Pentonville 156
Cold Bath, prison du Gouvernement 162
Newgate, prison de la Cité 170

Prison de Westminster..... 185
Holloway, prison de la Cité..... 196
Brixton, female convicts (Prison de femmes)..... 203
Fulham Refuge (Refuge de Fulham)..... 222
Prison de Maidstone, Maidstone Gaol (Kent)..... 227
Workhouse à Brighton..... 233
L'Anglais justicier..... 245
Mission homes, Maisons de refuge..... 250
La Bastille et la Tour de Londres..... 253
Esquisse de la vie d'une femme selon Dieu. — Angélique Hélouis..... 271
Elizabeth Fry..... 302

APPENDICE.

Galerie des principaux prisonniers de la Bastille..... 403
Lettre de Napoléon Ier au comte Berlier..... 409
Prisons anglaises : le Pilori..... 410
Administration des prisons anglaises..... 413

THE BORROWER WILL BE CHARGE
AN OVERDUE FEE IF THIS BOOK IS NO
RETURNED TO THE LIBRARY ON O
BEFORE THE LAST DATE STAMPE
BELOW. NON-RECEIPT OF OVERDUE
NOTICES DOES NOT EXEMPT THE
BORROWER FROM OVERDUE FEES.

CANCELLED
MAY 28 1987
2330199

MAY 0 1992
BO

3 2044 014 354 468